

Patrimoine vivant

Philosophie

Recueil de textes libres d'élèves
Cours de philosophie de M. de Casabianca
Lycée Thiers – année 2020/2021



Patrimoine vivant Philosophie

Recueil de textes libres d'élèves
Cours de philosophie de M. de Casabianca

Lycée Thiers – année 2020/2021



Présentation

Le présent volume recueille des textes d'expression libre rédigés par les élèves de la terminale T7 du Lycée Thiers en cours de philosophie durant l'année 2020-2021. Quatre sections composent le volume. La première contient des **textes libres** issus du travail d'écriture réalisé en classe tout au long de l'année. Certains ont été repris par leurs auteur·es pour être finalisés en vue de publication, d'autres sont un premier jet, ou la trace d'un début de réflexion, ou l'écho de ce qui s'est passé en classe. Certains de ces textes ont été lus par leurs auteur·es en cours. Le recueil ne contient que des textes sélectionnés par les élèves et/ou le professeur.

La seconde section ne contient que des textes finalisés par les auteur·es et publiés dans le **journal des travaux**, auquel les élèves ont donné comme titre *Mots de tête*.

La troisième section rassemble divers fils d'écriture liés à **la Correspondance** entre des élèves de la T7 et celles-celles du lycée Lurçat, à Martigues, qui suivaient le cours de M^{me} Laulan en philosophie.

La dernière section comprend des textes rédigés suite à un travail de lecture d'une œuvre choisie un jour de « marché aux livres ». Chaque élève avait un petit ouvrage à lire, puis devait composer un texte avec pour seule consigne que celui-ci devait avoir un rapport avec ce qu'ils avaient lu. Certains écrits ont ensuite été repris et édités sous le format de « petits livres » dans une collection que nous avons appelée « **Intertextes** ». D'autres sont restés en l'état d'une première rédaction.

On trouvera en fin de volume une table des matières et un index pour circuler dans ce recueil.

Denis de Casabianca

Textes libres



Est-il possible d'être soi-même ?

Au cours de notre vie, on côtoie de nombreuses personnes, que ça soit notre famille, nos amis et même des inconnus. Mais sommes-nous réellement nous-mêmes avec eux ? J'ai remarqué que la majorité des personnes ne se comportent pas de la même façon avec leurs amis qu'avec leurs parents, ce qui paraît logique. On ne va pas plus aller discuter avec un inconnu dehors de sujets sur lesquels on discute avec nos amis. On n'a pas le même vocabulaire avec ses amis qu'avec sa famille, et on ne va pas aller confier à un inconnu comme on se confie à nos parents. On change, en quelque sorte, de « nous ». Mais lequel de ces « nous » correspond au fait d'être soi-même ? Je pense que c'est pour cela que beaucoup de gens disent ne pas réussir à être eux-mêmes et c'est peut-être pour cela aussi que beaucoup se demandent qui ils sont réellement. Je pense donc qu'être soi-même est quelque chose de très compliqué et que personne n'y arrive réellement.

Il n'est possible d'être réellement soi-même qu'avec très peu de personnes, seulement si elles nous ressemblent. On va pouvoir exprimer son réel avis ou montrer nos vraies réactions. On s'abstient forcément si l'on sait qu'une personne pourrait être choquée de ce que l'on pense ou de nos réactions. On ne s'exprime donc pas totalement et on ne se montre pas réellement comme on est. Si la personne ne nous ressemble pas, on peut tout de même être nous-mêmes, mais au bout d'une assez longue durée. Avec nos familles, on peut ne pas être nous-mêmes dans certaines situations. Par exemple, on ne répond pas à ses parents quand ils nous crient dessus par respect, mais notre vrai « nous » aurait répondu.

Maïssane

Est-ce qu'on se construit avec les autres ?

En tant qu'être vivant nous sommes toujours entourés d'autres personnes, et cela depuis notre naissance. Nos parents nous ont élevés, nourris, appris à vivre et surtout éduqués. Aujourd'hui si nous avons certains goûts musicaux, culinaires ou même artistiques, cela est très certainement dû à l'éducation que nos parents nous ont donné. Car avant tout, « se construire », c'est avancer dans la vie en acquérant de nouvelles capacités. Par exemple nos géniteurs nous ont appris à parler, à marcher et à écrire ; ces trois capacités sont la base d'une éducation normale. Et à partir de là, l'homme va se former et se construire à partir de ce qui l'entoure au fur et à mesure de sa vie. Il peut découvrir une nouvelle façon de penser, découvrir de nouvelles personnes, de nouvelles passions etc. En clair, ce sont les aléas de la vie ainsi que les personnes qui nous entourent qui construisent l'homme.

Paul

Sommes-nous des moutons ?

Que ce soit au lycée, dans la rue et même dans le monde entier, nous trouverons toujours des personnes habillées de la même manière. Ont-elles réellement choisi leur style ? Suivent-elles une « mode » ?

Je dois avouer que la plupart du temps je m'habille de manière très classique, sansoser l'originalité de peur de me faire remarquer. En quelque sorte, je suis le style des autres pour ne pas me faire remarquer (même si j'apprécie ce que je porte). Dans ce cas-là, je ne m'habille pas pour me faire plaisir à moi-même, mais plutôt pour ressembler aux autres et me faire « accepter ».

À l'évidence, certaines personnes préfèrent ressembler aux autres pour se rassurer et se conforter, plutôt qu'être différentes, selon leur propre personnalité et se confronter aux remarques, aux jugements des autres. On préfère prendre le bénéfice de la vie sociale, avoir la reconnaissance de la société et ne plus être « nous-mêmes ». Pour pouvoir ressembler aux autres, on porte un masque et on se construit une autre personnalité entrant dans les normes instaurées par la société, c'est-à-dire devenir « normale » aux yeux des autres. Par exemple, si je vois dans la rue un homme habillé comme la majorité des gens (jeans, baskets, doudoune), il m'apparaîtra comme une personne « normale ». Maintenant, si je vois un homme en toge, pieds nus et avec une couronne de lauriers, cette personne m'interpellerait car elle n'est pas dans les normes de la société. Je pourrais même penser que cette personne se rend au théâtre pour une représentation alors qu'en réalité, elle porte cette tenue car c'est « son style ». Lorsque certains affirment leur style, ils peuvent faire l'objet de remarques, d'insultes et même de rejets par la société. Le regard des autres nous affecte beaucoup : il peut à la fois être comme une caresse et nous reconforter, mais aussi être un coup et nous blesser. C'est pourquoi on se crée une autre personnalité, une coquille, pour parer ces éventuelles blessures.

Cyrine

Peut-on être vraiment libre ?

Pour répondre à cette question, il faudrait définir la liberté. Pour moi, ce sont les choix que nous faisons, mais qui ne procurent pas un sentiment de liberté instantané. Par exemple, faire le choix de se soumettre aux règles de l'école pour plus tard être libre de choisir son métier. La liberté ne peut pas être totale. Notre famille, nos parents peuvent restreindre notre liberté.

Mais la liberté c'est aussi faire le choix de briser le lien qui nous unit avec notre famille si elle nous paraît une entrave à notre liberté. La loi pourrait aussi restreindre nos libertés. Mais je pense qu'il est possible d'être libre en étant soumis à des lois auxquelles tout le pays est également soumis. On pourrait imaginer que des peuples vivent sans chefs, mais sont-ils plus libres que nous ? Je ne pense pas donc comme Bakounine que la liberté doit forcément être totale. De plus, la liberté est aussi évidemment morale. Notre propre liberté ne doit pas entraver celle des autres. La liberté a donc des limites.

Gaby

Peut-on être libres dans notre société actuelle ?

Notre société nous accorde certains droits, obligations et devoirs. Les droits définissent ce que l'on peut ou pas faire, donc les degrés de notre liberté. Les obligations sont des actions précises qu'on doit exécuter ; donc on n'a pas de liberté pour ses obligations. Le devoir est différent de l'obligation. Le devoir nous guide en ce qu'on devrait faire, suivre une certaine voie qui serait dans la logique de la société.

D'un point de vue pénal et juridique, nous n'avons pas de liberté absolue. Dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, la mention de « tous les hommes naissent libres et égaux en droits » nous montre clairement qu'on parle de liberté de droit et non de liberté en général. Beaucoup vivent avec une notion erronée de la liberté. Par exemple, beaucoup se disent : « Je suis libre, car j'ai le choix d'aller voter ou non » ; alors qu'un enfant une personne qui ne peut voter dira : « Je veux aller voter, mais je n'en ai pas le droit, ma liberté est donc limitée ». Je pars donc du principe que la liberté est une idéologie qu'on ne peut atteindre. On peut plus ou moins s'en rapprocher, mais on ne peut jamais être libre.

Peut-être dans une société qui a un fonctionnement différent, avec d'autres normes et priorités, nous pourrions avoir un semblant de liberté plus proche de la liberté pure ? Peut-être que cette fausse liberté nous convient parfaitement et qu'il ne sert à rien de chercher la liberté absolue. Pourquoi cherche-t-on quelque chose qu'on n'a jamais obtenu ?

Lila

La loi devrait-elle mettre plus de limite à la liberté d'expression ?

On nous enseigne l'importance de la liberté d'expression dès notre plus jeune âge. Elle a tout de même des limites : la diffamation, les injures, l'incitation à la haine et au terrorisme. Sinon, on a le droit de dire ce qu'on veut, d'écrire ce qu'on veut, de dessiner ce qu'on veut. Je trouve ça normal mais lorsque ce que l'on dit, écrit ou dessine est rendu public et va être accessible à tout le monde, je pense qu'il faut savoir s'abstenir par respect pour les personnes visées. Je suis vexée lorsque je vois des caricatures sur ma religion. Des célébrités peuvent être vexées par des caricatures qui les visent personnellement et qui touchent à des sujets de leur vie extrêmement sensibles. Un journal a caricaturé Stromae disant « papa où t'es » avec des morceaux du corps de son père autour de lui qui lui répondent, sachant que son père a été victime d'un génocide au Rwanda lors duquel de nombreuses victimes ont été démembrés. Même si la provocation est une spécialité du journal en question, je pense qu'il y a des limites à cela et là, elles ont été largement dépassées.

La liberté d'expression amène aussi à parler de blasphème. Comme exemple, il y a une fille de seize ans qui s'est exprimée sur les réseaux sociaux en exprimant sa haine envers la religion de l'islam de façon extrêmement violente et vulgaire. On parle de blasphème aux yeux de la justice car elle insulte la religion et pas les personnes concernées par celle-ci. Je peux comprendre qu'il y ait différentes façons de penser à ce niveau-là, mais il y a des façons de s'exprimer.

On peut ne pas être d'accord avec une religion tout en la respectant. Ses propos à mes yeux sont extrêmement graves mais visiblement, c'est autorisé même si elle a blessé énormément de personnes. À titre personnel, je ne suis pas pour le blasphème, du moins en public, et encore moins lorsque celui-ci devient violent et insultant même si tout le monde a le droit d'avoir son opinion. Je pense que là aussi, il y a des limites à ne pas dépasser. Je pense que la religion est un sujet trop personnel pour qu'on ait le droit de s'en moquer devant les personnes concernées.

La liberté d'expression, pour moi, doit rester dans les limites du respect lorsqu'elle concerne le domaine public et qu'elle peut blesser des gens. Elle mène aujourd'hui à des tensions sociales et à des divisions qui, d'après moi, n'auraient pas lieu d'être si plus de limites y avaient été instaurées.

Maïssane

La justice assure-t-elle l'égalité des personnes ?

La justice désigne un idéal universel et une vertu personnelle. Ici, il est surtout question de cet idéal que celle-ci tente d'atteindre. C'est une notion qui implique les actes, et qui définit selon des règles bien précises la conduite que doit avoir l'Homme au sein de la société. Elle impose des droits et des obligations pour chacun, à travers une organisation qui constitue le système judiciaire. Bien qu'elle vise le bon fonctionnement de la société, grâce au juste partage entre chaque individu, et donc, grâce à l'égalité, la justice est appliquée par des humains. En ce sens, je veux dire que des erreurs sont commises malgré les lois mises en place pour un jugement neutre, et qui respecte les règles. Il en résulte parfois des situations d'inégalité entre individus. J'ai ici parlé du domaine judiciaire, mais la justice selon chacun est très subjective, et ne peut donc selon moi conduire à l'égalité entre tous.

Alice

Le travail est-il récompensé équitablement ?

Pour moi la réponse est non, le travail n'est pas récompensé équitablement, que ça soit dans le système scolaire ou autre.

Un élève va être noté en fonction de ce qu'il écrit sur sa copie et pas pour le travail qu'il a fourni avant de la remplir. Il se peut qu'un élève qui a des facilités relise simplement sa leçon et ait une note excellente, mais il se peut aussi qu'un élève ayant plus de difficultés n'ait pas une bonne note même s'il a travaillé des heures de plus que celui qui a des facilités.

C'est la même chose dans le domaine médical. On s'est vite rendu compte que les infirmiers, les aides-soignants et même les femmes de ménages ont eu un rôle primordial lors de l'épidémie, et malgré cela leur salaire reste toujours aussi faible. Par contre des gens qui font de la télé-réalité ont des propositions de partenariat dans lesquelles on leur propose énormément d'argent pour faire une vidéo de quelques secondes en présentant un produit qui, la plupart du temps, ne fonctionne pas ou est disponible pour beaucoup moins cher sur d'autres sites.

Maïssane

Est-ce que la tolérance est la clé pour s'adapter ?

Je commence petit à petit à devenir une adulte et je me rends compte que l'intolérance est souvent présente dans des milieux variés comme la politique, les études, ou tout simplement la société. Cela semble contraignant car l'intolérance crée des divisions et oppose les gens les uns contre les autres. Nous sommes maintenant plus de sept milliards sur Terre, et pour le moment je ne comprends l'intérêt d'être intolérant.

Car en effet, la société dans laquelle nous vivons est composée d'un très grand nombre d'individus. Nous vivons tous ensemble au quotidien malgré notre grande diversité. Nous différons tous par notre éducation, notre milieu, nos origines ou encore notre religion. Malgré toutes ces caractéristiques qui diffèrent d'un humain à un autre nous vivons, travaillons, rigolons avec des individus parfois totalement opposés à nous. Face à ce constat la tolérance semble être primordiale à notre civilisation. Elle semble nous permettre de nous respecter les uns les autres, ainsi que de rester flexible aux autres, à leur attitude, opinion, besoin ou même sentiment.

Mais alors pourquoi est-elle si importante pour s'adapter ? C'est finalement du donnant-donnant : si nous nous adaptons aux autres, en respectant, leurs coutumes, leurs loisirs, habitudes, attitudes, en échanges nous serons respectés à notre tour. Car comme nous l'avons dit précédemment nous sommes tous différents. Sans tolérance nous ne pourrions pas nous tolérer les uns des autres et nous serions isolés les uns des autres, ce qui n'est pas vivable, car comme le dit Aristote, « l'homme est un animal social ». La tolérance est donc une ouverture d'esprit aux autres, c'est une qualité bénéfique ; on choisit de vivre en harmonie avec les personnes qui nous entourent sans empêcher personne de penser et vivre comme il le souhaite, contrairement à l'intolérance qui prend inutilement de l'énergie à ressentir de la haine envers des idées, des croyances ou des opinions différents des siennes.

La tolérance nous permet de bien vivre ensemble, de nombreux combats ont été menés pour lutter contre l'intolérance. Pourtant l'intolérance persiste. Il serait alors plus simple de passer son chemin et de continuer de vivre sa vie sans empiéter négativement sur celle des autres, cela rendrait la vie plus facile, même si cette idée semble très illusoire.

Anais

La vie au lycée

On voit souvent dans les films américains que le lycée est un lieu qui regroupe plusieurs « gangs » (les sportifs, les intellos etc.). Avec le temps je me suis rendue compte que même dans notre lycée il y a différentes catégories, peut-être moins marquées que dans les films. Cette différenciation peut ne pas avoir d'impact sur la ou le lycéen, ou au contraire, entraîner un « mal-être » ou une sensation d'être inférieur. Souvent, c'est inconsciemment que certaines personnes se retrouvent à rabaisser les autres en renvoyant une idée de supériorité. Pourtant, nous sommes tous pareils, d'autant plus que nous partageons les mêmes problèmes de lycéens, ce qui devrait nous souder d'avantage. Alors pourquoi nous sentons-nous si différents

les uns des autres ? Au point où nous établissons inconsciemment des jugements de valeur. La plupart du temps, nous avons l'impression d'être seuls à vivre telle ou telle situation, alors qu'en prenant du recul et en s'ouvrant aux autres, on se rend compte que nous ne sommes pas seuls. On peut expliquer ça par le fait que se dévoiler met en difficulté, c'est en quelque sorte se mettre à nu et être vulnérable.

Margot

Comment ressentons-nous la solitude ?

Je pense que la solitude, c'est un sentiment ; ce n'est pas le nombre de personnes qui se trouvent autour de nous. Se sentir seul c'est ne pas avoir de réels échanges avec les personnes que l'on côtoie, ne pas se sentir soutenu, et même parfois ne pas avoir quelqu'un sur qui compter. On peut très bien se trouver au sein d'un groupe d'amis, leur parler et rigoler avec eux, mais se sentir seul. Le sentiment peut souvent provenir d'une incompréhension des autres personnes sur nos points de vue et nos façons de penser. On peut alors se trouver dans un lieu rempli de gens, mais pourtant se sentir seul face à eux, et non pas avec eux. À l'inverse, on peut physiquement être seul chez soi, mais savoir qu'il y a quelqu'un qui peut être présent pour nous dans notre vie, à n'importe quel moment. C'est savoir et sentir que cette personne restera avec nous, qu'on ne sera pas délaissé. Ce serait en fait comme un sentiment de sécurité. Mais la solitude peut être ressentie comme quelque chose de positif, tout comme quelque chose de négatif. Être seul et se retrouver avec uniquement ses pensées, sans avis extérieur, peut être quelque chose de facile pour certains, et de difficile pour d'autres. Certains ont besoin de se débrouiller tout seuls, car ils ont besoin d'une certaine indépendance, ils ne veulent pas être influencés par les autres. Ils préfèrent donc la solitude. Tandis que d'autres n'arrivent pas à se retrouver seuls au quotidien. Ils ont besoin d'un soutien émotionnel et psychologique. Ce besoin relève souvent d'une peur de ne pas s'en sortir seul. La solitude est alors pour eux un sentiment négatif, et de peur constante. Finalement, la solitude est considérée comme une force pour certains, car elle est synonyme d'indépendance pour eux, et comme une faiblesse pour d'autres, car ils sont privés d'un soutien psychologique dont ils ont besoin.

Alexandra

Vivons-nous vraiment notre vie ?

Certaines personnes penseront que notre existence est entièrement basée sur le destin, que ce qui nous arrive a été écrit. Je suis de celles qui y croient à moitié. La vie que nous vivons est déterminée par les choix et les décisions que nous prenons à un moment de notre vie. Ces choix nous mèneront ou non à rencontrer certaines personnes, et ainsi à changer la direction de notre existence. Peut-être que nous sommes fait pour rencontrer une personne ou un lieu depuis notre enfance ?

La question peut être interprétée dans un autre sens : sommes-nous libres de faire nos propres choix et ainsi de vivre notre vie et non de la subir. Je dirais qu'à notre époque, en France, il est plus facile de choisir de faire des études ou non, et surtout pour les femmes en réalité. Nous étions des objets obéissants aux différents

hommes de nos vies, pères, frères, maris, maintenant, même s'il existe encore de grandes injustices et abus, la femme est libre de sa vie. Dans d'autres pays, c'est autre chose : il y a encore des femmes qui subissent ce que les femmes françaises subissaient il y a quelques décennies, mais il faut que cela change, il faut que toutes et tous nous soyons libres de nos vies et de nos avenir. Cette question de départ – vivons-nous vraiment notre vie ? – eh bien j'y répondrai en disant que nous nous devons de la vivre comme nous l'entendons car nous n'en avons qu'une, qu'elle est courte et que nous devons en profiter.

Mélissa

La beauté est-elle matérielle ?

Lorsqu'on parle de beauté on pense directement à quelque chose de visuel. On pense à la beauté extérieure d'une personne, on pense à de l'art. Mais on peut aussi trouver qu'une mélodie est belle, ce qui n'est pas matériel au sens propre. Et si, lorsqu'on parle de quelque chose de non matériel, du moral-mental, il est aussi possible de trouver une personne belle mentalement. La beauté n'est pas quelque chose que l'on peut toucher. C'est quelque chose qu'on est. Quelqu'un qui est beau, moralement ou physiquement, n'en a pas forcément conscience. Mais la personne en face le voit, le ressent. Du coup, la beauté est-elle matérielle ou immatérielle ?

Si on le ressent, ce n'est pas quelque chose qu'on touche, et quelqu'un qu'on trouve beau intérieurement c'est sûrement car elle dégage des qualités, comme la gentillesse, la douceur, la joie, ce qui n'est pas « touchable », mais la personne en elle-même est physique, elle est là.

Pour revenir à la mélodie, ce n'est pas touchable au sens propre, mais celui qui l'a créée, il ne l'a pas créée par la pensée, il a dû utiliser des instruments, des ordinateurs etc. et pour écouter cette mélodie, il faut utiliser un appareil, qui est donc matériel. Et si l'on remplace nos oreilles par nos yeux, le son serait la chose qu'on voit et qu'on trouve beau.

Donc, la beauté est matériellement immatérielle, mais pour « faire » ou trouver une beauté immatérielle, il faut du matériel.

Miriam

Pourquoi le beau, pourquoi le moche ?

Tout est dit dans le titre : pourquoi l'être humain a cette conception de la beauté ? Lorsque je vois une personne parfois je juge, sans même m'en rendre compte, de son physique. Généralement c'est le visage que l'on juge en premier. D'après moi, l'humain trouve quelque chose de gracieux lorsqu'il est symétrique, proportionné, c'est la même chose pour l'apparence. Un visage bien symétrique et non tordu serait plus beau qu'un visage tordu. Cela va de soi pour les objets : je préfère ce qui est uniforme et d'autres préféreraient des objets plus originaux. Je me demande si les animaux ont eux aussi cette conception du beau ou du moche ; si oui, elle sera définitivement différente de celle de l'être humain, car même si une personne est très laide, l'animal ne la rejettera pas, car s'il est attentionné, son compagnon le trouvera sûrement le plus beau. Mais du coup, qu'est-ce que l'apparence et les standards de beauté ? Une obligation ? Une conception influencée par ces gens qui posent ces standards ? Juste un manteau qui ne représente pas la

bonté d'une personne. Et si l'on n'avait pas cette façon de juger, alors n'importe qui pourrait être mannequin, pas pour l'apparence mais pour les habits. Et sûrement pas autant de personnes qui souffrent parce de leur apparence.

Cécile

Trouve-t-on quelque chose de beau par soi-même ou est-on influencé ?

Lorsque quelqu'un trouve quelque chose de beau, on le trouve agréable à regarder. Mais, est-on influencé par l'avis des personnes qui nous entourent ? Par exemple, les personnes qui s'intéressent à la peinture, à l'art, trouveront belle une œuvre de Picasso. Je me demande s'ils trouvent cette peinture belle pour les couleurs, les formes, la méthode de peinture ou par l'influence, car Picasso est un peintre mondialement reconnu et admiré. Moi, qui ne m'y connais pas du tout en peinture, je ne trouve pas spécialement « belle » une peinture asymétrique, géométrique, car elle ne rentre pas dans les critères habituels. Mais lorsque je me trouverais avec des personnes passionnées d'art, je me ferais peut-être influencer par les arguments d'artistes et je trouverais finalement le tableau « beau ».

En effet, on peut être influencé par la société, par nos proches, etc. Par exemple lorsque tout le monde possède un certain avis sur quelque chose, avec le mouvement de masse, les personnes auront peur de dire leur propre avis est contraire à celui de la majorité. Par exemple, je fais une visite dans un musée qui ne me plaît pas, mais tous les membres du groupe trouvent une œuvre extraordinaire. Ils vont tous la complimenter et je n'oserai pas dire mon propre avis qui est que cette œuvre ne me plaît pas, car cet avis est contraire à ce que les autres pensent. Par conséquent, je dirai que la peinture est belle pour « rentrer dans les normes ».

Noémie

Se perdre dans ses pensées, c'est une forme d'intelligence

Vous est-il déjà arrivé de vous plonger dans vos pensées, d'être dans la lune ? Moi ça m'arrive. Parfois, j'arrive même à penser, à me poser plein de questions et à essayer d'y répondre tout en continuant ma conversation. En ce moment même j'écris et je réfléchis à ce que vous pouvez penser de mon texte.

Se perdre dans ses pensées, pour moi, c'est se perdre dans un monde d'interrogations. C'est comme si je me divisais en deux. La première personne fait tout par automatisme, sans vraiment réfléchir. En tapant ces mots sur mon clavier, elle ne pense pas à la réflexion que mon cerveau fait pour que mes mains puissent se diriger sur les lettres sans même les regarder. Elle n'a pas retenu l'ordre des touches, mais simplement leurs emplacements avec l'habitude. L'autre personne réfléchit et se demande pourquoi elle ne domine pas.

Nous avons certains automatismes logiques, comme dire « aie » quand nous nous faisons mal. Mais d'autres sont moins logiques. Lors d'une conversation, généralement, on ne réfléchit pas trop. Vous est-il déjà arrivé de vous demander pourquoi vous avez répondu comme ceci et pas d'une autre manière lors d'une conversation ?

Cependant nous pouvons créer des paroles automatiques. Pendant notre enfance nous allons apprendre à compter, apprendre la différence entre un chiffre et un nombre. Mais nous allons aussi apprendre ce qu'on appelle le calcul mental. Le calcul mental est une manière de faire un calcul le plus rapidement possible sans avoir besoin de prendre une feuille et un stylo. Toutefois à haut niveau, le calcul mental nous oblige à réfléchir intérieurement, mais à un très faible niveau ce sont des automatismes. Deux plus deux, c'est un automatisme. Zéro fois dix aussi. Ce sont des vérités générales que l'on a apprises par cœur. Le « par cœur » à l'école, c'est un savoir automatique. Si l'on récite une poésie sans réfléchir, sans chercher nos mots, c'est que nous l'avons correctement apprise d'après nos professeurs.

Toute notre vie nous entraînons notre cerveau, à développer certains automatismes, pour nous permettre de réfléchir plus rapidement ou jusqu'à ce que cela devienne instinctif et qu'on n'ait plus à réfléchir.

Aujourd'hui, un homme qui n'a plus besoin de réfléchir à un problème posé pour le résoudre est un homme intelligent. Toutefois l'homme qui va prendre du temps à résoudre ce problème posé peut être tout autant intelligent. Cet homme va réfléchir à différents points de vue sur ce problème, cela va donc mettre plus de temps. Et dans certains cas l'homme qui prend le temps de faire une longue réflexion, est plus fiable, car il aura pensé au moindre détail.

Fiorella

Écrire

Depuis le jour où nous avons appris à écrire, pendant notre enfance, nous ne cessons d'utiliser cet outil qui nous permet de communiquer, transmettre nos pensées et nous exprimer.

Selon moi, la plupart du temps, l'écriture est une forme de liberté, grâce à laquelle nous marquons notre passage et notre existence, et cela peu importe le nombre de lecteurs de cet écrit. L'écriture fait partie des plus belles inventions du monde. C'est notamment grâce à l'écrit de nombreuses personnes à travers le temps que nous connaissons notre monde tel qu'il est.

L'écriture libère de la même manière que la parole, à quelques différences près. Selon moi l'écriture a un effet libérateur sur la durée. Un écrit, qu'il soit personnel ou public, laisse toujours une empreinte et cela même si nous revenons à l'effacer, car les souvenirs restent. Tandis que la parole a un effet libérateur bref. Une parole émise spontanément par une personne ne va avoir une action que sur le moment présent.

Aïssata

Je suis là...

Je suis là dans la classe à écrire des textes libres.
En réfléchissant à ce qui me fait vivre.
Me demandant pourquoi est-ce que je suis là.
Je relève ma tête et ris en voyant Lila.
Je lui demande si elle a trouvé un sujet.
Elle me dit, je n'en sais rien, je n'ai pas d'idée.
Je lui dis ne t'inquiète pas, c'est la même chose pour moi.
Peut-être qu'on devrait passer chez pôle emploi.

Cécile

Ne pas avoir d'inspiration

Étant sans inspiration pour écrire, je vais écrire sur ce fait. Ne pas savoir quoi penser, ce qui nous intéresse. Je suis dans une période de doute et d'hésitation constante. Je ne sais pas si c'est parce que je pense trop que je ne sais pas quoi choisir, ou si c'est parce que je ne pense pas assez. Je ne sais rien et trop de choses à la fois. Je remets mes décisions et choix futurs en question en permanence, ma concentration est absente, je fixe le néant. La période actuelle est favorable à ma façon de penser : la fin du lycée approche et mes études vont être un tournant majeur de ma vie. C'est peut-être cela qui me fait autant me questionner. Peut-être que l'arrivée du printemps me rend nostalgique des mes étés passés et curieuse de l'été prochain. Je suis incapable de définir comment je vais. Je me sens heureuse mais une sensation de manque est présente. L'ancienne vie, celle où j'avais de l'inspiration, où je savais ce que je voulais, me manque sûrement .

Savoir ce que l'on veut est une chose difficile. Tout le monde ne sait pas forcément dans quel but il se lève le matin. Quelle personne je veux devenir ? Pourquoi ne pas savoir me dérange autant ? Si je me pose autant de questions, je dois avoir un problème de contrôle. Je cherche absolument à avoir le contrôle sur ma vie. Mais après tout, n'est pas une chose naturelle ? Le désir de contrôle empêche-t-il l'inspiration ?

Nous trouvons des fois les meilleures idées lorsqu'on cherche le moins à en avoir. Vouloir contrôler son esprit, son inspiration empêche alors de la trouver. On trouve généralement de l'inspiration en observant ce qui nous entoure naturellement. Par exemple, lors d'une ballade en forêt mon regard va croiser un champignon, il se peut que j'ai l'envie soudaine d'une omelette aux champignons. Si l'on me demande où j'ai trouvé l'inspiration pour le dîner je répondrais « de la forêt ». Cela montre bien que je n'ai pas cherché et contrôlé mon inspiration.

Il faut peut-être se laisser porter par le temps et la vie. Rester curieux et curieuse de ce qui nous entoure, changer d'aire. Beaucoup d'écrivains et d'écrivaines partent se retirer dans une maison à la campagne loin de leurs proches pour avoir l'inspiration optimale d'écrire. Et lorsque l'on contrôle et que l'on veut contrôler les choses légères et insignifiantes de la vie ne paraissent plus comme des étincelles d'inspiration.

Lila

Comment trouve-t-on l'inspiration ?

Comment se manifeste l'inspiration ? Qu'est-ce qui conduit à produire un travail, une idée, un dessin, qu'est-ce qui nous pousse à créer des choses ? L'inspiration est liée à la motivation, car c'est elle qui nous pousse à produire une œuvre (travail à son sens primaire d'*opera*). La question de l'inspiration relève de la motivation, donc ce qui nous pousse à agir pour produire une œuvre. Par exemple, qu'est-ce qui pousse un peintre à peindre telle ou telle chose ? On peut dire que ce sont les choses qui l'entourent, qu'il perçoit, qui le poussent à produire un dessin, une peinture. Mais cette perception relève de la perception : ce que l'on perçoit n'est pas perçu de la même manière par les autres, ainsi c'est notre propre perception. On

peut aussi penser que ce qui le pousse à dessiner, c'est quelqu'un, lui-même par le biais de sa propre imagination ou les autres proposant une idée comme point de départ de la réflexion, qui pousse à l'action, qui aboutit à la production de l'œuvre.

Alexandre

Faire des actes selon son état émotionnel.

Certaines personnes selon leurs état émotionnel se retrouvent à faire des actes qu'ils n'auraient pas faits dans d'autres circonstances. Et cela marche avec des états négatifs comme positifs. Comme dans la joie mais aussi la tristesse.

Tout dépend de l'influence de nos émotions sur notre corps et notre cerveau. En effet certaines personnes ne laissent pas paraître leurs émotions, ce qui résulte en général qu'elles n'ont aucun effet sur leurs actions. Mais d'autres sont tout à fait à l'opposé ; chaque émotion est intense. Elle aura donc beaucoup d'influence sur eux. Une influence tellement grande qu'elle en devient dangereuse pour eux.

Contrôler ces émotions est un bon moyen de protection ; nous avons l'air fort. Cependant une fois que l'on n'y arrive plus, cela en devient dangereux. Contrôler ses émotions trop souvent revient à créer une bombe à retardement.

Toutefois je tiens à stipuler la différence que nous faisons entre contrôler ses émotions et les mettre sur pause quelques instants.

Le but premier de la méditation est d'apaiser ce corps, de telle sorte à en oublier de penser, pour arriver à le vider. Vider son esprit permet de se concentrer en créant l'émotion du bien-être. Une émotion qui a pour but de nous apaiser.

Fiorella

L'empathie est-elle vraiment la capacité à ressentir ce que l'autre ressent ?

Lorsque nous avons étudié le texte de Gaston Berger, « Du prochain au semblable », une question m'est venue : est-ce que lorsque je ressens de l'empathie, c'est vraiment parce que j'arrive à ressentir et à comprendre l'état émotionnel de l'autre, ou alors ce que je ressens est simplement l'écho que cet état déclenche chez moi ? Finalement cela reviendrait à déterminer si l'empathie signifie avoir une certaine intelligence émotionnelle, ce qui induirait d'être une éponge émotionnelle si cette intelligence est trop développée.

Ou bien si cela correspond à une expérience d'écho, un état émotionnel qui se reflète chez nous, car cela nous rappelle un sentiment, un manque. Dans ce cas, si une personne pleure pour un mal qui lui est arrivé, que j'essaie de la consoler et que je me mets à pleurer aussi, ne serait-ce pas ma propre peine que j'exprime par ces pleurs ?

Je pense que tout est une question de sensibilité et de réception des émotions environnantes. Si l'on part du principe que l'empathie est synonyme d'intelligence émotionnelle, est-elle innée ou peut-elle se développer ?

Cléo

Pourquoi a-t-on peur de la mort ?

La mort représente la fin de tout. Notre vie sur Terre s'arrête et on ne sait pas ce que l'on devient après.

Généralement les gens ont peur de la mort ; je pense que c'est quelque chose de naturel, en effet chaque animal sur Terre possède un instinct de survie qui lui permet de réagir et d'essayer de se sauver face à un danger mortel.

Cependant la mort est également quelque chose de naturel. Pourquoi vouloir y échapper ? Est-ce la peur de ce qu'il se passe après ? Il est vrai que quand quelqu'un est malade, il aura tendance à se soigner pour éviter la mort et ne pas faire de la peine à ses proches. Car pour ma part, j'ai plus peur de la mort de quelqu'un qui m'est cher que de la mienne, car je serai très triste.

La mort à la troisième personne peut faire plus de mal que la mort à la première personne d'après moi. Car par exemple quand on entend le témoignage de personnes gravement malades on le voit. J'ai un exemple personnel qui le montre : mon papy qui est gravement malade et est très vieux, a déjà dit plein de fois qu'en soit il s'en fout de mourir (pas comme cela, mais c'est comme ça qu'on peut l'interpréter) que pour lui, ça n'est pas grave alors que pour ma mère et moi, on ne s'en fout pas du tout et on serait très triste.

Et j'ai remarqué que chez les personnes vieilles et/ou malades, la mort n'est plus importante, comme si elles s'étaient faites à l'idée que ça allait arriver bientôt, d'une année à l'autre. Et ces personnes ont plus peur pour leurs enfants ou leurs petits enfants que pour elles-mêmes (exemple de mes grands-parents).

La mort ferait alors peur durant un certain temps de la vie de l'homme, puis, lorsqu'on la sentirait venir dans quelques mois, quelques années (ça peut durer très longtemps), on n'en aurait plus peur pour nous-mêmes mais pour nos proches.

Maxime

La mort peut-elle être belle ?

Pour beaucoup la mort est hostile, apparaît comme sombre, symbole de tristesse, dépression, perte, disparition. Par conséquent elle n'apparaît pas belle.

Or je trouve au contraire que la mort est paisible, belle, douce parfois. Pour moi, ce qui doit arriver arrive, et même s'il peut y avoir des accidents, c'est qu'ils devaient arriver. Très souvent pour moi la mort arrive quand nous sommes prêts à la vivre, quand mentalement et physiquement nous sommes prêts à lâcher prise.

La mort arrive souvent comme une délivrance, ou un soulagement suite à une maladie, à une souffrance continue (ex : suicide). C'est aux vivants qu'elle est douloureuse, à ceux qui sont là pour la voir, non pas à ceux qui la vivent. C'est comme les enterrements : certes il y a un rite très souvent pour permettre à l'âme de partir en paix, mais la « fête » qui suit, le grand regroupement, ce n'est pas pour le mort ou sa mémoire, c'est pour nous, les humains, pour nous consoler de la perte de quelqu'un.

Alors oui, les morts ne pouvant participer à ce débat, la mort est laide par ses conséquences presque dramatiques parfois, notamment suite à un suicide qui détruit l'âme des proches. Mais d'un autre côté, cet état des proches serait-il dû au suicide ou aux gens en eux-mêmes ?

Cet avis n'est pourtant pas partagé par les artistes : ils trouvent la mort inspirante et elle permet de donner naissance à des œuvres très puissantes et marquantes (ex : Christ sur la croix, *Élégie* de Mertz) mais souvent ces représentations sont liées à l'Enfer et au Paradis (mais peu importe, je m'égarerai).

Si les artistes ont envie d'en faire des représentations, c'est qu'il doit y avoir une part de beauté. Donc la mort est belle en un sens, elle inspire les artistes, elle libère et soulage certains vivants, mais pour ceux qui la voient-vivent en « perdant » la personne qui meurt, elle est tout sauf belle.

Anaëlle

La vie nous paraîtrait-elle différente s'il n'y avait pas la mort au bout ?

Nous savons tous qu'au bout de notre vie il y a la mort. Le temps passe vite pour certains et nous cherchons à profiter le plus de notre vie, car nous allons mourir un jour. Nous accomplissons nos rêves, nous accomplissons nos objectifs pour en avoir d'autres et réussir dans la vie, car tôt ou tard nous allons mourir, alors profitons le plus possible.

Mais alors que serait la vie s'il n'y avait pas de mort ? Premièrement nous pourrions être surpeuplés car on ne meurt pas. Mais alors aurions-nous toujours autant d'objectifs, autant de rêves ou alors, tout au contraire, nous vivrions au jour le jour, sans but précis car nous avons tout le temps pour nous. Aimerions-nous la vie autant que maintenant ou au contraire la détesterions-nous ? Car personnellement si j'avais une vie immortelle, j'aurais tout le temps possible pour faire certaines choses, certaines activités, mais je me dirais que j'ai tout mon temps, et je ne les ferais pas tout de suite. Alors que en tant que mortelle, je les accomplirais pour pouvoir faire d'autres choses et m'amuser le plus possible.

Qu'en est-il de la question de la famille, nos amis, nos proches, qui sont des personnes que nous chérissons, car nous savons qu'un jour nous allons perdre nos proches. C'est pour cela que de peur de ne pas passer assez de temps avec eux, chaque moment passé est très précieux. Chaque instant est important et nous essayons de donner le plus d'amour à nos proches. Mais alors si l'on ne meurt pas, il n'y a pas cette peur en nous, car ils seront toujours là ; alors les aimerions-nous autant ? Chaque moment passé avec eux sera-t-il tout aussi précieux ? Peut-être que nous n'aurions plus envie de les voir à partir d'un moment. Car on est immortel et nous aurions tout le temps de les voir.

Les rêves et les objectifs ne seraient peut-être pas aussi nombreux et importants. Donc selon moi, même si le fait de mourir nous fait peur, cela nous permet de plus aimer nos proches et les moments que l'on passe avec eux, d'accomplir nos rêves et nos objectifs, et surtout d'aimer la vie. Car même si l'idée d'être immortel nous excite, je pense qu'à partir d'un certain temps la vie n'aurait plus aucun goût. Et que nous ne ferions plus les choses avec autant d'enthousiasme.

Behije

Si l'être humain était immortel, est-ce que ce serait excitant ?

Dernièrement, le temps me semble filer entre les doigts, ainsi que les traits du visage de mes proches vieillissent ou encore ils perdent leur énergie. Je me dis sans cesse que ça serait bien si ma famille pouvait rester avec moi à tout jamais. Mais si c'était possible qu'une personne puisse vivre à tout jamais, est-ce que ce ne serait pas ennuyant ?

Effectivement vivre longtemps serait une idée excitante : on a le temps de tout essayer comme des métiers, des activités, des sensations, ou encore goûter les meilleures choses du monde. Mais lorsqu'on aura tout essayé, la vie ne deviendrait-elle pas fade ? Depuis petite je trouve l'entrecôte délicieuse, mais petit à petit je perds ce bonheur que j'avais autrefois d'en manger une ; du coup, je cherche sans cesse à changer mes plats pour retrouver cette sensation de bonheur. Je me dis que c'est un peu la même chose pour la vie. Que c'est ce temps limité que je possède qui rend la vie plus excitante. Certes, on perd nos êtres chers, mais ils seront toujours présents tant qu'on a souvenir d'eux.

D'après ce que je me souviens, lorsque je mange une entrecôte et que la prochaine fois j'en ai encore envie, c'est bien que j'oublie en quelque sorte son goût, et du coup j'espère retrouver ce goût. Mais si je me souvenais de sa saveur, peut-être que mon envie de manger cet aliment serait moins fort. Et je pense que pour la vie c'est la même chose. Nous sommes des êtres curieux et qui ont toujours cette envie de découvrir. C'est parce que nous pouvons oublier ces petits moments de bonheur que nous pouvons regoûter à ces petits bonheurs, comme les parcs d'attraction, les jeux entre amis. On essaie de faire reproduire ce moment pour ne pas l'oublier.

Cécile

Est-ce grave de faire des erreurs ?

Tout le monde a déjà fait des erreurs dans sa vie ; souvent on s'en veut, on se demande alors pourquoi on a fait ça. Personnellement ça m'est déjà arrivé, mais faire une erreur n'est pas quelque chose de volontaire, au contraire c'est quelque chose d'humain qui permet d'acquérir de l'expérience. En effet une fois l'erreur faite on ne le refera plus dans le futur.

Par exemple un enfant en bas âge qui ouvre la porte à un inconnu alors que ses parents lui ont dit de ne pas le faire a commis une erreur, ses parents lui en reparleront et comme chaque personne qui fait des erreurs l'enfant va alors y penser, se dire que c'est grave et il ne le fera plus.

Je pense qu'avec le temps en repensant à des erreurs du passé qui nous paraissaient graves sur le coup on peut relativiser et se dire que cela nous a permis de se construire et d'être la personne qu'on est aujourd'hui.

Maxime

Arrêtons-nous d'apprendre un jour ?

Commençons par le commencement. Depuis notre plus jeune âge, nous passons la plupart de notre temps à être entourés par des proches, des amis, de la famille, mais que nous apportent-ils ? Je pense que ce sont eux qui forgent qui nous sommes, et surtout qui nous serons tout au long de notre vie. L'apprentissage qui débute forcément dès notre enfance est construit en partie par la curiosité et la découverte. Plus on grandit, plus nos connaissances s'agrandissent, en partant de la maternelle, le primaire, en passant par le collège puis le lycée, sans parler des études supérieures : la moitié de notre vie se résume à enrichir notre *culture*.

Cependant je pense qu'arrivé à un certain âge les rôles s'inversent et nous nous devons d'enrichir la vie de notre entourage. Je ne dis pas là que nous arrêtons d'apprendre, simplement nous transmettons plus. Je pense que cette transition est comme un stade à passer, une étape de la vie. Nous passons de l'enfant qui apprend à l'adulte qui transmet. La vie de tous les jours nous montre un parent qui va enseigner à son enfant les connaissances qu'il a acquises tout au long de sa vie, mais avant de devenir adulte, quelqu'un portait le rôle de transmettre à sa place. C'est un cercle vertueux qui s'enchaîne année après année. Selon moi, quand on arrive à un certain âge, qui bien sûr varie selon les individus, nous passons à ce stade qui nous rend plus matures et change notre perception de la vie.

Joséphine

Notre vie est-elle un brouillon ?

C'est une problématique assez pessimiste, mais tout de même assez vraie pour moi. En effet, au cours de notre vie nous faisons face à plusieurs problèmes, dilemmes qui parfois n'ont pas de solution et pour moi quelque chose qui n'est pas achevé est appelé un « brouillon ». On dit que l'on apprend toujours de ses erreurs dans notre vie, et c'est plutôt vrai puisque par exemple avant la rédaction d'un texte argumenté, lors d'un contrôle ou d'un examen, nous mettons en place un brouillon sur lequel nous lançons nos idées et rectifions nos erreurs afin de pouvoir s'appuyer dessus lors de notre argumentation. Dans la vie de tous les jours aussi, sûrement inconsciemment, nous mettons en place plusieurs brouillons dans notre tête ou dans notre esprit. Cet esprit est constamment en réflexion, il parle tout le temps. Par exemple, lorsque l'homme éprouve de l'ennui, il cherchera plusieurs activités ou divertissements à faire en se les « proposant » à lui-même dans sa tête comme : Pourquoi ne pas faire ceci ? Et si je me mettais à travailler ? Pourquoi ne pas faire cela ? Et c'est en lançant ces idées, ces brouillons qu'il aboutira à quelque chose.

Nous passons tout notre temps, notre vie, à penser et à établir ces brouillons inconsciemment ; c'est compliqué d'avoir un moment de calme dans notre esprit et de ne plus penser à rien. La vie de l'homme et ses choix seraient basés sur ses brouillons.

Paul

L'ambition est-elle une qualité ou un défaut ?

Dès notre enfance, nos parents nous répètent que l'on doit être ambitieux. Ils comptent sur nous pour réussir dans la vie. Ils souhaitent que l'on travaille bien à l'école dans le but d'avoir un bon métier plus tard. Quelqu'un d'ambitieux est bien vu dans notre société. La réussite qu'elle soit professionnelle ou autre est source d'admiration. Sans ambition aurait-on de la motivation ? Toutes les actions que nous entreprenons sont dans le but d'obtenir quelque chose quand nous les réalisons, et nous sommes alors emplis d'un sentiment de satisfaction.

Quand j'étais petite je rêvais de rentrer au Lycée Thiers parce que j'assimilais cet endroit à la réussite professionnelle. Ma motivation pour travailler était basée sur cet objectif que je voulais absolument atteindre. Être ambitieux c'est se donner au maximum dans tout ce que l'on fait, mais sans objectif la vie a-t-elle un sens ? Sans ambition peut-on être motivé ? Selon moi, l'ambition peut être quelque chose de sain et de positif quand il est question de dépassement de soi. Si notre but ultime n'est autre que de se réaliser alors nous sommes sur une bonne voie.

Mais comme tout l'ambition peut être à double-tranchant. Cela n'est pas toujours vu comme une qualité. Tout le monde rêve de choses qu'il souhaite accomplir, surtout quand on est jeune et que la vie s'offre à nous. Mais nous pouvons ne pas être une personne particulièrement ambitieuse pour autant. Certaines personnes ont tendance à se projeter trop souvent dans un avenir incertain. Ils rêvent de projets qui ne se réaliseront peut-être jamais. Ainsi, ils souhaitent toujours plus, leur présent ne les satisfait jamais réellement. Ils s'empêchent d'être pleinement heureux car ils pensent que leur bonheur arrivera plus tard. Le fait d'être jeune et de découvrir à peine la vie d'adulte est un facteur qui compte aussi. De plus, l'ambition peut nous faire passer à côté des gens qui nous entourent. Nous pouvons être aveuglés par cette passion dévorante et en oublier nos proches, les délaisser sous prétexte de devoir s'accomplir. La vie passe et plus tard on se rend compte que notre esprit n'était jamais dans le présent mais toujours tourné vers l'avenir. Nous nous rendons compte que nous avons même peut-être raté quelque chose. De ce point de vue, l'ambition semble quelque chose de bien pessimiste.

Ainsi, je pense qu'il faut tempérer cette ambition si nous ne souhaitons pas qu'elle nous contrôle, et pour pouvoir décider nous-mêmes de comment l'utiliser.

Anouk

Méritocratie

« Cratie » provient du grec *Kratos* signifiant le pouvoir. La méritocratie serait donc le pouvoir du mérite ; cela veut dire que l'on acquiert du pouvoir/de l'importance grâce au mérite. C'est un modèle qui semble être appliqué dans certaines institutions où apparemment plus nous avons de bonnes notes, meilleurs nous sommes. Le mérite aurait donc sa place. Sauf que non, l'école n'est pas un endroit où le mérite joue un rôle. Ce qui fait d'un élève qu'il est meilleur que les autres est sa capacité à apprendre. Par exemple, un élève peut être très bon à l'oral, avoir une très bonne capacité d'élocution, parler plusieurs langues... mais s'il a

beaucoup de difficultés à apprendre ses cours et que ses notes sont basses, l'école le classera parmi les derniers. L'école serait donc une illusion d'une méritocratie.

Aux États-Unis le mérite est bien plus mis en avant. Par exemple, des hommes se sont faits tout seuls en partant de pas grand-chose ; on parle de *self made men*. Plus on travaille et plus on se démène, plus on y arrive car on aura acquis plus de mérite.

Le mérite est donc associé au travail. Dans une compétition sportive, si un athlète joue mieux que son adversaire mais perd, on dira que le gagnant n'a pas de mérite contrairement au perdant. Prenons l'exemple d'un match de football. Une équipe peut extrêmement bien jouer, faire de bonnes passes, avoir de bonnes occasions, avoir un beau jeu, de beaux gestes techniques... (tout cela grâce au travail fourni lors des entraînements) mais perdre quand même. Elle pourra néanmoins être plus méritante que l'équipe adverse.

Paul

« L'homme est-il maître de la nature ? »

Tout au long de son existence l'homme a modifié la nature pour l'adapter à ses besoins et son confort.

Cependant aujourd'hui à cause de cela l'homme représente un véritable danger pour la nature.

L'exploitation de certaines espèces pour se divertir comme les ballades à dos d'éléphant en Indonésie ou les déforestations massives provoquent un dérèglement climatique et des dangers pour les espèces en voie de disparition.

Ces dérèglements chamboulent l'équilibre de la nature et provoquent des incendies, des fontes de glace, des tempêtes violentes, tremblements de terre ou tsunamis qui détruisent les constructions humaines. On peut alors se demander si dans ces moments-là, la nature n'est pas plus forte que l'homme et lui montre qu'elle peut le dominer à tout moment ?

L'homme ayant l'intelligence et les capacités de modifier la nature ne peut peut-être pas être maître de la nature, mais il peut la dominer comme il le fait depuis le début de son existence et de manière intensive ce dernier siècle.

De plus on peut se demander s'il est légitime d'exploiter dans certains moments les animaux qui eux aussi font partie de la nature.

Dans les parcs aquatiques, des espèces ayant besoin d'un espace immense tel que l'océan sont parquées dans des bassins inadéquats à leur style de vie (parfois ils sont seuls alors qu'ils vivent en communauté) dans des bassins traités. Tout cela pour amuser l'être humain et amasser des sous.

Des hommes peuvent se dire : « Mais ce n'est pas grave, à quoi sert ce poisson ? »

Mais petit à petit c'est l'extinction d'une espèce qui a sa place dans la nature (tout autant que l'homme). En effet chaque animal a son importance dans la chaîne alimentaire, car c'est l'équilibre de la nature qui est modifié et à terme l'extinction de l'espèce humaine est envisageable (même si je n'ai pas parlé des gaz à effet de serre). Ainsi la nature aura repris ses droits. »

Maxime

Peut-on entièrement faire confiance à la science ?

La science a toujours permis à l'humanité de progresser. Elle évolue sans cesse et permet même d'inventer et de fabriquer des objets que l'on n'aurait pas imaginés.

Même si, à une époque, la science a permis de seulement faire le « bien », aujourd'hui nous savons qu'elle est également une arme destructrice.

Depuis les deux plus gros bombardements atomiques de l'histoire à Hiroshima et Nagasaki au Japon durant la Seconde Guerre mondiale, et également les chambres à gaz dans les camps d'extermination, la science est utilisée dans le but de montrer la supériorité d'un Etat par rapport à un autre. Elle est source de conflits et de tensions.

Les premiers hommes que l'on peut aujourd'hui qualifier de « scientifiques » datent de l'Antiquité, mais la science a toujours existé depuis la Préhistoire, comme avec la fabrication du feu, par l'être humain, ou bien la fabrication des premières armes pour chasser.

Ces hommes qui ont permis le progrès de l'humanité n'ont sûrement jamais pensé qu'un progrès permettrait de détruire toute une civilisation.

De nos jours, même si la science et les progrès permettent de repousser la mort, ils sont également des sources de menaces de la vie.

Par exemple, depuis peu il y a une installation du réseau 5G en France. Cependant certaines études ont montré que ce nouveau réseau menaçait indirectement la santé des être humains à cause d'une exposition aux radiofréquences très élevée. Selon ces mêmes études, ces radiofréquences augmenteraient la possibilité du risque de tumeurs cérébrales.

Nazik

Y a-t-il toujours un lien entre l'homme et la nature ?

L'homme est issu de la nature, ça a été son terrain de découverte et d'évolution. C'est dans cette nature, qui caractérise son environnement, que l'homme a évolué en passant de la découverte du feu à la culture des champs. Depuis environ neuf-mille ans avant J.-C. l'homme est sédentaire grâce à son apprentissage de la nature, c'est-à-dire qu'il a compris qu'il pouvait utiliser, transformer et créer.

Au fur et à mesure il a commencé à se regrouper avec ses semblables, jusqu'à s'en éloigner et à quitter entièrement son habitat d'autrefois. Petit à petit, il a acquis de nouvelles techniques, comme les transports et la technologie, et il a perdu un lien de proximité avec la nature. Peut-être que cette distance lui a fait perdre quelques facultés primaires qui seraient instinctives ? Peut-être que la conscience l'a poussé à se regrouper dans des villes.

Certains ont montré que le stress et la tension diminuaient quand l'homme se rapproche de la nature comme lors d'une ballade en forêt. Peut-être sommes-nous toujours liés et que nous n'avons rien perdu, c'est juste une évolution, une transformation. Ou alors de par la conscience nous n'appartenons plus à la nature.

Emma

La nature me manque

Je rêve souvent de la nature, de grands champs, de plaines vallonnées où il n'y aurait que moi et la nature. Je m'imagine danser dans les prés avec une robe longue, un chapeau et des lunettes. Tout cela dans le but de m'éloigner du bruit de la ville ; être seule avec comme seule compagnie le chant des oiseaux.

Sentir l'herbe fraîche sous mes pieds, me baigner dans des rivières glacées. Pourquoi en ai-je tant besoin ? Peut-être que cela remonte à la nature profonde de l'homme. Dans mon cas, je n'ai jamais vécu à la campagne, loin de l'agitation, mais curieusement j'en éprouve l'envie. La nature est comme notre mère, on ne peut pas s'en éloigner trop longtemps, sinon elle nous manque.

Anouk

Peut-on dire que les animaux parlent ?

Chaque être vivant a un moyen de communiquer avec l'environnement qui l'entoure. L'être humain a établi un langage qui lui est propre et il serait orgueilleux d'estimer que nous sommes les seuls à parler. Ce n'est pas parce qu'on est incapables de comprendre le langage des autres êtres qu'il n'existe pas un autre moyen de communication. L'homme se dit supérieur uniquement par la conscience qu'il a, en opposition avec les animaux qui n'en auraient pas. On dit, par exemple, qu'un homme parle et qu'un chien aboie. Mais au final, est-ce que cela ne serait pas la même chose ? Si les animaux ne parlaient pas, comment un caneton retrouverait-il sa mère ou un mouton son troupeau ? Uniquement parce qu'ils crient, pleurent, appellent à l'aide. Certes l'humain utilise un langage très varié, avec différentes langues. Mais si l'on se demandait ce que les animaux pouvaient penser de notre parole, est-ce qu'ils ne se demanderaient pas la même chose ?

Après avoir ouvert la discussion avec les autres élèves sur ce sujet, je me suis rendue compte de certaines choses. Tout d'abord, nous avons fait la distinction entre ce que l'on entend et ce que l'on comprend. Les animaux perçoivent selon moi certains sens des mots humains, et en particulier les animaux en contact avec l'homme. En effet, un animal peut très bien associer un mot à un objet. Je pense également que les animaux peuvent avoir une conscience. Par exemple, un chien abandonné réalise ce qu'il lui arrive et cela transparait à travers son comportement. En cage, il est sans vie, triste. En liberté, à la suite d'un abandon, il aura tendance à vouloir une attention particulière, comme suivre son maître partout. Alors peut-on dire qu'il n'a pas conscience de ce qu'il lui est arrivé ?

Si l'on s'intéresse maintenant aux animaux sauvages, je ne pourrai pas affirmer qu'ils ressentent les mêmes choses que nous car je n'en ai aucune idée. Mais je pense qu'ils ont la capacité d'interpréter leurs signes et leur langage. Par exemple, si l'on suit la vie d'un lion pendant plusieurs jours, on se rendra compte qu'il effectue toujours les mêmes choses. Il vit avec son espèce, il mange, dort, chasse et se reproduit. Ou encore, si je me retrouvais en face d'un lion, j'estime avoir la capacité de comprendre qu'il souhaite me manger ! Parce que je pourrai interpréter selon mes critères ses signes de faim et de puissance. Dire que les animaux n'ont aucune conscience et qu'ils ne peuvent pas parler serait pour moi une grossière erreur.

Jeanne

Forme d'esclavage dans la société d'aujourd'hui

Lorsque nous parlons d'animaux domestiques, nous pensons directement aux chats, aux chiens qui nous tiennent compagnie. Et pour en posséder un, nous l'avons forcément adopté ou acheté. Mais en réfléchissant de plus près, est-ce que ce commerce/élevage de chiens est vraiment moral ? Aujourd'hui nous critiquons l'esclavage qui était autrefois tout à fait banal, comme totalement immoral de se faire de l'argent sur des êtres vivants que nous avons privés de liberté. Ne serait-ce pas le même cas avec les animaux domestiques, notamment les chevaux ? À l'état sauvage, les équidés sont généralement en troupeaux et vont où ils veulent. Et depuis la découverte de l'utilité de cet animal, par exemple comme moyen de transport (comme pendant les guerres). Même après la création de moyens de transport plus sophistiqués, les chevaux sont toujours utilisés pour des shows, le cirque etc. Et tout un business se crée autour d'eux. Pourtant les chevaux n'ont jamais demandé d'être enfermés dans un box pour sortir uniquement quatre fois par jour pour être montés sur le dos par des gens.

Ne pouvons-nous pas ici parler d'esclavage ? Mais s'il est heureux de vivre de cette manière ? Est-ce que cela va toujours à l'encontre de la morale humaine ?

Cécile

Face à la cruauté de l'homme

L'homme a commis, commet et commettra toujours des erreurs. Parfois il apprendra de ses erreurs pour ne plus les reproduire, cependant des fois il ne verra même pas ses erreurs et les reproduira encore. Je veux aujourd'hui vous parler d'un sujet que l'humanité a connu et qui a bouleversé la vie de millions de personnes : les camps de concentration et d'extermination lors de la Seconde Guerre mondiale. Comment les populations de cette époque ont-elles pu laisser passer cela ? Cette question est une des questions principales que l'on se pose.

Plus de six millions de personnes ont perdu la vie dans ces lieux où l'humanité a connu le pire. Des juifs, des tziganes, des homosexuels, des handicapés et des opposants politiques ont été contraints d'y vivre, je dirais plus d'y survivre car la majorité des détenus ont été exterminés. La cruauté de ces hommes nous paraît aujourd'hui horrible et atroce. Il y a aussi « je n'aurais jamais accepté cela », une affirmation que l'on se dit sans même avoir vécu ces moments épouvantables. Alors je veux dire que l'on ne pourrait répondre ou dire cela car il faut vivre l'expérience avant de pouvoir apporter un jugement. C'est pour cela que je voudrais vous parler de mon point de vue. Aujourd'hui grâce à de multiples preuves photographiques, cinématographiques et témoignages, nous pouvons savoir ce qui a été infligé à ces hommes. La torture, les travaux forcés, les expériences scientifiques exercées sur des femmes, des enfants et des hommes, le manque de nourriture. Je peux encore citer de nombreuses choses que ces hommes ont dû affronter. J'ai pu regarder des images, des films et des témoignages qui attestent l'horreur infligée à ces millions de personnes. Or tous ces crimes ont été commis contre l'humanité et vont à l'encontre des valeurs qu'un homme devrait avoir. Ceci ne s'est pas arrêté derrière les murs de ces camps mais dans le monde entier.

Ce qui c'est passé dans ces camps est vrai et est connu par tous. Mais le reste du monde a aussi baigné dans les crimes. Partout dans le monde en Asie, Europe, Afrique ces atrocités ont été commises, très peu ont été épargnés, soit par leur neutralité soit, comme je le dirais, la chance de survie. Mais aujourd'hui, est-ce que cela a changé ? Je ne le pense pas vraiment. Avant cette guerre d'autres génocides ont eu lieu, comme le génocide arménien. Alors, je voudrais dire que l'homme avait conscience du mal qu'ils prescrivait et appliquaient. Mais alors a-t-il appris de ses erreurs ? Il est clair que la réponse est non. Aujourd'hui même dans le monde, en Asie a lieu encore un génocide qui est celui des Ouïghours. Alors qu'avons-nous fait pour arrêter cela ? Moi personnellement à part partager des posts sur les réseaux sociaux, je ne peux rien faire. En même temps, que puis-je faire de plus en tant que jeune adulte ? Ce qui révolte, c'est le silence que les pays du monde nous offrent. Je sais que je ne dois pas dire que ma voix ne compte pas et qu'il faut parler, mais dites-moi : est-ce que je serai entendue ? Je pense que non. C'est triste car comme moi, il y a tant d'autres personnes. Mais seuls les gouvernements peuvent intervenir, ce qui n'est pas d'actualité. Le gouvernement chinois qui est aujourd'hui un gouvernement totalitaire qui fait « peur » aux autres gouvernements du monde. Son poids économique est tellement important que les gouvernements préfèrent se taire que d'être aux côtés de l'humanité. Une vérité triste que je déteste admettre, car j'aurais pu être une de ces personnes enfermées dans ces camps. Vous auriez pu y être non ? Mais la vie a fait qu'aujourd'hui nous sommes des spectateurs de ce qui révolte le plus sans pouvoir changer quelque chose.

Alors sommes-nous méritants de cette vie au loin de ces actes horribles ? Je dirais que le mérite ne peut être défini réellement par nous-mêmes, car aujourd'hui, comme moi, des milliers de personnes pensent que ces actes devraient être éradiqués de l'humanité, mais ma passivité me rappelle que je n'ai rien fait de concret pour que cela s'arrête. Je ne veux pas dire que nous devons être actifs, mais au contraire que nos gouvernements laissent pour une fois, dans leur histoire, leurs intérêts économiques de côté au nom de l'humanité. J'espère que les générations futures apprendront réellement de nos erreurs.

Rojin

Faut-il être pour ou contre la peine de mort ?

C'est un sujet très sensible, qui peut très vite, si on est pour, nous faire passer pour un barbare.

Le problème principal avec la peine de mort, c'est qu'elle peut condamner des innocents, et ainsi devenir injuste. Alors vaut-il mieux un innocent condamné ou un meurtrier libre ?

La condamnation est un choix lourd de conséquences qui dépend de la gravité de la situation. Mais pourquoi condamner cette personne et non cette autre ? Comment définir la limite où la gravité de la situation fait que cette personne doit forcément mourir ? Quels sont les critères ?

Je pense qu'ôter la vie de quelqu'un qui nous a fait du mal peut être un soulagement. Par exemple, lorsqu'un viol se produit, l'agresseur tue intérieurement

sa victime tout en la laissant vivre. La victime se sentirait peut-être mieux si son agresseur est condamné. Elle n'aurait plus cette peur constante que son agresseur est toujours en liberté et qu'il peut toujours faire souffrir d'autres personnes. Inconsciemment, si cette personne vient à mourir, la victime aura peut-être moins de mal à se reconstituer et à s'épanouir à nouveau. Pourtant, la mort de cette personne changera-t-elle vraiment les choses ? Le « meurtre » ayant été commis, la mors annulerait-elle cet acte ?

En ce qui concerne la peine de mort, c'est soit on est pour, soit on est contre. On ne peut pas être pour que pour certaines choses. Et c'est ça qui est compliqué.

Marie

Le féminisme

En tant que femme je me sens féministe. Tous les jours je lutte à mon échelle contre les inégalités hommes-femmes. Pourtant certains de mes « amis » garçons ne défendent pas cette cause, car ils ne se sentent pas impliqués.

Mais je me demande vraiment comment on ne peut pas se sentir concerné par cette cause qui réduit les femmes à être inférieures aux hommes.

Dès lors que l'on est pour l'égalité homme-femme, on est féministe. Car oui, le féminisme ne revient pas à dire que la femme doit être supérieure à l'homme mais tout simplement égale, c'est-à-dire avoir les mêmes droits. Nous nous sommes battues pendant de nombreuses années pour obtenir le droit de vote, le droit de travailler, le droit de conduire, car les hommes faisaient déjà tout ça et c'était injuste que juste parce que nous sommes des femmes nous n'en ayons pas le droit.

Aujourd'hui, l'un des problèmes reflétant cette inégalité est le salaire. En effet, pour un même travail avec le même nombre d'heures et la même formation, une femme est moins payée. Pourquoi la femme doit-elle être moins payée ? Parce que l'homme la considère comme inférieure et qu'il souhaite se sentir puissant, et il ne supporte pas qu'une femme puisse réussir. C'est un véritable problème de masculinité ou de testostérone qui pousse les hommes à soumettre les femmes. Mais les femmes aussi ont des hormones comme la testostérone, et ce n'est pas pour cela qu'elles ont considéré les hommes comme des objets.

Il n'y a pas si longtemps, le rôle de la femme était à la cuisine, à s'occuper des enfants, tandis que l'homme devait travailler pour faire vivre la famille, tel un chef.

Marie

Les habitudes

Je me demande pourquoi on a tous des habitudes, quelles qu'elles soient. On a tous une façon de faire ; ce sont des choses que l'on fait quotidiennement. C'est donc ce qui rythme notre vie et notre journée.

Ces choses constituent notre routine qui se répète tous les jours. Et il est très difficile de la changer, et quand on fait les choses autrement on se sent perturbé.

Ces habitudes, on les construit depuis l'enfance et parfois arrivée à l'âge adulte, nous avons toujours les mêmes ; avec le temps on les fait inconsciemment, par automatisme.

Peut-être qu'on a créé les habitudes juste pour faciliter notre façon de vivre, étant donné qu'on fait des choses sans réfléchir forcément. Alors pourrions-nous perdre une habitude construite depuis plusieurs années ? Selon moi quelque chose qui se construit avec le temps peut aussi aller à l'inverse, donc l'oublier avec temps dans le cas de l'habitude. Je pense que les habitudes changent selon le milieu de vie de la personne, ou du pays dans lequel elle vit. On ne va pas faire les mêmes choses que les autres qui ont grandi dans un autre pays avec une autre culture et manière d'être. Alors pour ces personnes, lorsqu'elles changent d'endroit, elles vont se sentir étrangères et gênées à pratiquer d'autres actions qu'elles avaient l'habitude de faire, et avec le temps je pense qu'elles pourront tout de même intégrer une nouvelle routine.

Behije

Les traditions

Depuis que nous sommes tout petits nous avons certaines traditions qui ne changent pas. Par exemple, même si nous ne sommes pas chrétiens, nous fêtons Noël. Les traditions permettent de nous enseigner certaines choses importantes.

Mais pouvons-nous nous détacher de certaines traditions ?

Par exemple, certaines personnes tous les dimanches vont à l'église. Cette tradition se transforme peu à peu en habitude. Si cette personne ne le fait pas, elle se sentira déstabilisée.

Les traditions comme les habitudes nous assurent une vie stable et sécuritaire. Plus tard nous perpétuons ces traditions avec notre propre famille. Mais certaines personnes s'émancipent complètement de cela. En effet, elles peuvent devenir sceptiques face aux traditions qui leur ont été inculquées quand elles étaient petites.

Elles tentent alors de se défaire. Parfois pour ne pas avoir le même train de vie que leurs parents ou parfois pour changer d'environnement. Cependant, je pense qu'il y aura toujours certaines choses que nous faisons quand nous étions petits que se perpétueront. C'est impossible de changer du tout au tout.

Les traditions sont « innées ». Nos parents nous les inculquent. Nous sommes obligés de participer aux traditions. Pourtant lorsque nous sommes petits ce n'est pas une obligation. Nous le faisons parce que nos parents le font. Lorsque nous grandissons, cela peut apparaître comme une habitude. Nous ne voulons pas nous détacher de cette tradition car elle fait partie de nous et de nos habitudes. Cependant, il existe certaines familles qui oppressent les enfants avec certaines traditions. Les enfants étant contre ne se soumettent pas. C'est le cas des mariages forcés. Les parents veulent que l'enfant obéisse. Cela peut engendrer des disputes au sein de la famille.

Une tradition peut se former dans une famille par hasard. Par exemple lorsque j'avais six ans, je suis partie avec ma famille en Afrique du Sud pendant trois semaines. Deux ans plus tard nous sommes partis au Canada. De là s'est créé la tradition. Tous les deux ans nous faisons un gros voyage. Désormais la tradition est finie car mon frère, ma sœur et moi partons avec nos amis l'été. Mes parents continuent cette tradition tous les deux ans.

Marie

L'importance de la culture chez certaines famille

Chaque famille possède une origine. Une origine qui admet des traditions, des coutumes, une certaine culture. Cette culture, pour certaines familles, est très importante ; ils vivent avec leur culture. Elle est acquise tout au long de l'éducation et se transmet de génération en génération. Pourtant elle est la cause de certains conflits dans une famille.

Il y a des années, et même aujourd'hui, les personnes d'une même famille se mariaient entre eux, par exemple des cousins et de cousines, et cela parfois dès la naissance. Les individus concernés acceptaient, même si cela ne leur convenait pas. Ils avaient peur de contredire leurs parents, ou d'être reniés. Le fait de rester dans la même famille permettait de garder leur culture et leurs traditions.

Pendant, de nos jours, les nouvelles générations se mettent à dos les parents par rapport à leur mariage. Un couple ayant des origines différentes va se battre pour leur amour, même si les parents sont contre. Pourquoi n'acceptent-ils pas le choix de leur enfant ? La culture, l'origine sont les causes. Prenons par exemple les parents d'une fille venant du Sénégal. Leur volonté est que leur fille se marie avec une personne d'une caste similaire à la leur. Ce qui restreint les choix de la fille. Les castes sont très diverses, comme par exemple forgeron, noble, « esclave » ou encore griots. Ces hiérarchies se basent sur le fonctionnement du village. Ils peuvent être comparés aux ordres qui régnaient en France (le tiers-état, le clergé et la noblesse). La jeune fille ne trouvant pas une personne qui lui correspondait a préféré prendre le risque de se marier avec une personne totalement différente de ce que ses parents attendaient. Les parents voyant qu'elle n'a pas pris son mari dans la même caste et plus encore dans le même pays, entrent en conflit, même si ce n'était pas le but de leur fille.

Je pense que les parents ont peur de la diversification, peur de l'inconnu, peur des choses nouvelles. Ils préfèrent rester dans leur manière de vivre sans modernité alors qu'un brassage culturel peut être magnifique. Chaque personne peut apprendre des choses de leur culture à leur partenaire, découvrir de nouvelles choses, un nouveau monde.

La question de la liberté se joue en effet dans cette tradition. Les enfants ont des restrictions, des choix minimisés. On pourrait dire que ce sont les parents qui choisissent à leur place. Sûrement dès leur plus jeune âge, on leur a fait comprendre l'importance de cette culture. Leurs pensées étaient dirigées vers la personne avec laquelle ils voudraient être par la « pression » des parents. Les parents influencent donc les choix des enfants. Ils émettent en quelque sorte une pré-sélection avec leurs envies, leur volonté sans pour autant choisir directement la personne, mais dans leur tête ils savent déjà ce qu'ils veulent.

Les enfants n'ayant pas une totale liberté, parfois, préfèrent se défaire de la famille pour être eux-mêmes. En coupant les liens familiaux, certains peuvent très bien le vivre, mais d'autres non. Intérieurement, la personne qui sort d'une famille doit se dire que « cela va leur passer, ce n'est que temporaire, ils vont me comprendre » alors que ce n'est pas toujours le cas.

Lorsque l'on se défait de la famille, l'intention est pour moi de ne plus vouloir correspondre à leurs attentes. Le mot que l'on pourrait donner est

l'éloignement. On va se mettre en retrait par rapport aux membres de la famille, par exemple ne pas participer aux repas familiaux, aux sorties familiales, sans pour autant couper les liens. Cependant ces liens ne seront plus comme avant, ce qui est normal à mon sens. Le fait d'avoir « désobéi » aux traditions, alors que tout le monde les suit, va créer cette distance. Ils vont donc nous mettre dans une case particulière, celle de la personne rebelle. Donc on fera toujours parti de la famille, mais plus comme auparavant, et surtout d'une manière différente. A contrario du fait de couper les liens familiaux, est le fait de ne plus avoir de relations familiales. En plus de ne plus faire parti de la famille, ne plus avoir l'impression d'avoir une famille. Certaines personnes peuvent voir leurs parents dans la rue et faire comme s'ils n'existaient pas ou saluer rapidement d'un simple bonjour, afin de rester polies.

Shaïna

Comment choisit-on notre avenir ?

Je pense que dès le plus jeune âge nous commençons à choisir « notre avenir ». En effet, si depuis petit nous sommes sérieux à l'école, cela pourrait peut-être nous amener à faire de longues études. De plus, à l'école nous faisons des choix qui pourraient influencer sur notre avenir, comme le choix de nos spécialités au lycée : une personne prenant des matières scientifiques aura certainement un métier dans ce domaine.

Mais comment choisir ? Je pense que ce choix est propre à chacun et dépend de l'objectif de chacun. Certains diront par exemple de faire de leur passion leur métier, car leur but est d'être heureux au travail (par exemple une personne passionnée par la danse qui devient danseuse professionnelle). D'un autre côté, certains ne cherchent pas à trouver le bonheur dans ce qu'ils font mais plutôt une stabilité (par exemple une personne qui choisit d'être chirurgien non pas par passion, mais parce qu'il espère avoir un bon salaire et ne pas avoir de problème d'avenir).

Par ailleurs, je pense qu'il existe aussi des personnes influencées par leur entourage et qui décident de leur avenir en fonction de leur famille, de leurs amis mais aussi du regard de la société. Par exemple, les personnes intéressées par les voies professionnelles ne voudront pas s'y diriger car ces voies sont vues comme « inférieures », car dans notre société les personnes ayant fait des études longues ont un bon travail et se situent au plus haut de l'échelle sociale.

Cyrine

Sommes-nous ce que le passé a fait de nous ?

Nous le savons tous, le passé et les expériences du passé ont un pouvoir sur nous : celui de nous influencer dans le présent et dans le futur. En général, c'est le passé qui nous permet de nous construire petit à petit. Les conclusions que nous tirons du passé peuvent nous permettre de découvrir des aspects de notre personne, de notre personnalité, de notre caractère. Mais elles permettent aussi de connaître les erreurs que nous avons pu faire auparavant. De cette façon, cela nous pousse à ne plus reproduire la même erreur. Ou bien, si on la reproduit, ce ne serait plus une erreur mais un choix en général. Le passé nous permettrait ainsi de guider nos futurs

choix, nos futures actions ; c'est comme s'il nous donnait la possibilité d'anticiper une situation similaire qui nous est déjà arrivée, et donc d'en prévoir les conséquences. Il s'agit ici du passé au cours de l'existence d'une seule personne. Toutefois, le passé peut aussi être celui de nos parents, de nos grands-parents, de nos ancêtres. Il s'agirait d'un héritage. Par exemple, on peut suivre le mode de vie de nos parents et s'en servir comme modèle, hériter des actions de nos ancêtres. Le passé, c'est-à-dire *leur* passé, ferait globalement de nous ce que nous sommes aujourd'hui. Mais on pourrait aussi totalement se détacher de la vie de nos ancêtres et choisir de se détacher de leur passé, en suivant nos propres voix en quelque sorte. Leur passé n'aurait donc aucune influence sur nous, sur ce que nous sommes à l'heure actuelle.

De plus la question des erreurs du passé peut renvoyer à la question de la mémoire. Lorsqu'on essaye de ne pas reproduire les erreurs du passé, il s'agit d'une mémoire consciente. En faisant une distinction entre ce qui est « bon » ou « mal » pour nous, on fait en sorte de ne plus reproduire le mauvais, et ce consciemment. En revanche, lorsqu'on « répète » nos erreurs du passé, il s'agit souvent d'une mémoire inconsciente. C'est-à-dire que notre mémoire mettrait de côté certaines de nos expériences passées, inconsciemment. On ne réfléchit pas sur ce qu'on a pu faire de « mal » auparavant. Il s'agit donc d'une mémoire inconsciente.

La question de l'héritage relève également du choix : lorsqu'on réfléchit sur ce que l'on veut transmettre à nos descendants, on prend en compte différents facteurs.

Alexandra

Les souvenirs

Les souvenirs sont des fragments de notre vie passée qu'on garde en mémoire. Notre mémoire ayant une limite, ces souvenirs ne sont pas une copie parfaite de ce qu'il s'est passé, mais une scène reconstruite par notre pensée qui essaie de se rapprocher le plus possible de ce qui s'est vraiment passé. Notre conscience se base alors sur ce que nous avons ressenti au moment de l'action. Ce que nos cinq sens ont retenus et ce qui a marqué notre personne.

Il ne faut pas confondre souvenirs et mémoire. Si j'arrive à réciter un poème, ce n'est pas parce que j'ai le souvenir de la première fois où je l'ai lu, mais car j'ai entraîné ma mémoire à retenir ces mots dans un ordre précis formant ainsi le poème.

Notre cerveau crée chaque jour de nouveaux souvenirs. Selon leur importance un tri est fait et nous oublions de nombreux moments de notre vie. Quel est le souvenir le plus ancien que l'on a ? Le mien était à l'âge de deux ans, lorsque je suis tombée par terre en jouant à la crèche. Quand j'essaie de me souvenir de ma vie avant deux ans, j'en suis incapable. Mon imagination entre en jeu et forme des scènes où je me vois bébé, mais ce n'est pas un souvenir. Certains souvenirs sont si violents et traumatisants que malgré nos efforts, on ne peut les oublier.

Lila

La conscience du temps nous rend-elle malheureux ?

Il me semble que prendre conscience de la notion de temporalité au cours de notre vie nous procure et des éléments positifs, et des éléments négatifs. En effet, réaliser que le temps passe et que nous ne sommes pas éternels nous donne envie de profiter de l'instant présent, et de saisir les opportunités ouvertes à la sensation, au sentiment de bonheur. Je pense même que c'est de savoir que le temps passe qui donne envie d'être heureux et de vivre pleinement la vie.

Se rendre compte du temps peut également nous rendre malheureux dans le sens où chaque moment, chaque période de notre vie, comme par exemple l'enfance, se termine définitivement, que ces moments deviendront forcément des souvenirs passés. On parlerait donc ici d'une nostalgie.

Alice

Peut-on oublier volontairement notre passé ?

Le passé peut être défini comme un ensemble de plusieurs souvenirs et événements liés les uns à la suite des autres, ancrés dans notre conscience et qui peuvent également être mis par écrit, dans un journal intime par exemple, ou bien pris en photo ou en vidéo avec nos technologies actuelles. Mais peut-on l'oublier volontairement ?

Un accident ayant pu nous causer un choc sur notre système nerveux peut avoir des répercussions sur notre mémoire de façon temporaire ou permanente. Une maladie peut également effacer ou changer nos souvenirs.

Mais dans ces cas-là, ce n'est pas réellement volontaire, car ils ont entraîné des changements au niveau physique ayant eu un ou plusieurs impacts psychologiques.

Cependant un événement qui aurait traumatisé pourrait être oublié à cause du choc psychologique qu'il aurait entraîné, sans avoir pour autant des séquelles physiques. Notre corps aurait donc réagi en conséquence à ce choc pour nous protéger. On pourrait alors appeler cette réaction un instinct de survie qui nous aurait permis de moins souffrir.

Parfois on peut également décider « d'oublier » notre passé pour recommencer une nouvelle vie, dans un nouvel endroit avec de nouvelles personnes. Mais on peut affirmer que dans cela, on ne peut pas oublier nos souvenirs passés, mais seulement y échapper.

Nazik

Discussion avec un inconnu

J'aimerais adresser ce texte à un inconnu, ou plutôt à personne que je connaisse déjà. Je me demande vraiment comment je m'adresse en fonction du destinataire. Quand j'écris un texte libre, je m'adresse à la classe ou à un professeur. Je vais donc essayer de m'adresser à moi-même pour une fois, car je pense que personne ne se connaît, du moins la personne que je suis à ce moment-là sera forcément différente de la personne qui relira ce texte. Tout d'abord dans le temps – je serai vieux –, ensuite je ne penserais peut-être pas de la même manière, l'effet de la lecture de ce texte me paraîtra peut-être différent de l'effet que l'écriture de ce texte a produit en moi. En fait, je ne fais que m'adresser à mon moi futur, ainsi il m'est forcément inconnu. Comment vas-tu ? serait je pense la première et la plus pertinente des questions que je *te* poserais, *moi du futur*. Parce que je sais que *tu* sais ce que je ressens, car contrairement à moi *tu* me connais car *tu* as déjà été moi. Je *te* demanderai ensuite qu'est-ce que *tu* voudrais devenir ? Car *tu* changes, comme je changes pour devenir *toi*, *tu* changes pour devenir toi futur. Ce qui me fait penser à quelque chose : le toi du futur sera-t-il le moi du futur lointain ou seulement le *toi* futur ? Je me dis que c'est bizarre de penser comme ça, puisque même si je change, je ne pense pas changer assez vite pour devenir une personne totalement différente. Lorsque je *te* parles *tu* n'as qu'une semaine ou un peu plus que moi. Mais si je m'adresse à ton futur à *toi* il m'est d'autant plus inconnu. Le rapport au temps est crucial car les expériences vécues associées à notre essence, « celui qu'on est au départ », nous définissent. Mais je pense que notre essence est influencée par nos expériences. Et que c'est la raison pour laquelle *tu* me paraît inconnu, parce que *ton* essence sera différente de la mienne, bien que proche. Cela me fait penser à l'humanité ; étant tous humains, on se ressemble, mais on n'a pas la même essence, pourtant on naît tous humains. Ainsi toute personne qui n'est pas nous nous apparaît comme inconnue. Et pour moi *tu* n'es pas moi, *tu* es ce que je deviendrais et donc *tu* es un inconnu à mes yeux. Cela peut sembler radical de *te* qualifier d'inconnu, car on ne peut pas changer tant que ça, pas au point de ne plus se connaître du tout. Mais je me dis que déjà actuellement je ne me connais pas, car peut-être qu'il y a des choses de moi que je ne sais pas et que peut-être d'ailleurs les autres savent de moi. Ainsi si on ajoute mes ignorances à propos de moi à celles que *tu* auras de *toi* à cause d'autres événements dans *ta* vie, *tu* seras bel et bien un inconnu. Mais pour assouplir mon jugement, je *te* qualifierais enfin de presque inconnu.

Bien à *toi*,
Ton toi du passé

Alexandre

Comment faire bon usage de notre temps ?

On dit que « nous sommes maîtres de notre temps », donc cela suppose que nous avons le contrôle sur lui et que nous pouvons l'utiliser de différentes manières.

Souvent, on pense ne pas avoir le temps de faire certaines choses, mais avons-nous vraiment « pas le temps » ou est-ce qu'on le gère mal ? Quelque fois, nous sommes submergés par le travail ou par les événements, et nous n'arrivons pas à les gérer pour avoir le temps de tout faire.

D'autres fois, nous perdons notre temps à faire des choses inutiles au lieu de faire des choses que l'on sait importantes. Par exemple, les adolescents pensent d'abord à jouer ou à aller sur les réseaux sociaux avant de faire leurs devoirs. On peut alors se demander comment faire un bon usage du temps.

Cyrine

Est-ce possible d'être nostalgique de quelque chose qu'on n'a pas vécue ?

Lorsqu'un ami nous raconte une histoire, un vécu, il se peut que l'on ait de la compassion, de l'empathie, que l'on ressente « ses émotions ». Alors que nous ne sommes pas le sujet principal de l'histoire. Ce serait alors une sorte d'appropriation du vécu pour pouvoir en discuter. Car finalement lorsqu'on raconte une aventure à quelqu'un c'est pour un avis, une réaction, un engouement, pas pour faire face à une personne stoïque et sans émotion. Être nostalgique, c'est repenser au passé et se dire que « c'était bien avant », tout en sachant que ça ne se reproduira sûrement plus. Donc quelqu'un qui nous raconte une histoire passée peut nous rendre nostalgique.

Mais aujourd'hui le fait d'essayer des choses passées fait penser-prendre conscience de comment cela se passait avant, et si cette chose-là nous plaît, celle-ci rentre-t-elle alors dans la notion de nostalgie ? Par exemple, l'échange épistolaire était quelque chose de très enrichissant et j'ai apprécié ça, et le fait d'imaginer l'ancien temps où tout se faisait par lettre, je me suis dit que même si ce n'était pas pratique, il y avait plein de bons aspects. J'ai donc eu ce sentiment de « c'était mieux avant » sans avoir été « avant ». Mais finalement, j'ai vécu cet « avant » aujourd'hui, donc peut-être que cela ne compte pas vraiment. Et le fait que je l'ai vécu change aussi le résultat.

Miriam

« Avoir la flemme »

Je l'avoue, j'ai souvent « la flemme », même pour des choses qui me seraient utiles, comme faire mes devoirs, cuisiner ou ranger ma chambre. Mais d'où vient cette « flemme » ? Est-ce qu'elle évolue au cours du temps ?

Lorsque j'étais petite, j'étais une enfant très active : je courrais partout, j'aimais faire plein d'activités, je dormais peu... Maintenant, je me sens fatiguée presque tout le temps et je n'ai pas très envie de m'activer. Je préfère rester allongée dans mon lit. « Avoir la flemme » c'est assez contraignant puisque l'on sait que l'on doit faire quelque chose, mais qu'on ne se sent pas capable de le faire. Cependant, lorsque je me force à la faire, je suis soulagée et fière de l'avoir fait. Peut-être que dire « j'ai la flemme » n'est qu'une expression que l'on dit souvent pour cacher sa fatigue.

Cyrine

Rêver nous garde-t-il vivant ?

Je pense que comme pour la nourriture ou le sommeil « rêver » est un besoin vital. Le rêve est un moyen de quitter le monde réel, de se laisser porter par son imagination et de casser les limites de la réalité, que l'on rêve en dormant ou en étant éveillé. Un bon ou un mauvais rêve procurent différentes émotions, comme la joie, l'espoir, la peur ou l'incompréhension. Ces émotions permettent de se questionner sur soi-même et de penser à soi.

Un rêve peut aussi être un but à accomplir dans la réalité. Nos rêves d'enfance en sont les témoins. En grandissant ces rêves se sont transformés en buts. Mais ils peuvent aussi devenir des cauchemars lorsque nous voyons qu'ils sont impossibles à réaliser. C'est là le danger de « rêver » : il faut savoir « rêver » en tenant compte que la réalité sera toujours présente. Mais comment notre conscience d'enfant peut-elle s'en rendre compte ?

Donc « rêver » a différents effets, d'abord des effets positifs, avec un apaisement, un réconfort ainsi qu'une motivation, et des effets négatifs comme le découragement et le désespoir. Finalement comment doit-on « rêver » pour bénéficier de tous les effets positifs des rêves ? Sachant qu'un rêve est parfois difficilement contrôlable.

Aïssata

D'où viennent nos rêves ?

Nous rêvons tous les jours. Les rêves se font aussi le jour et pas seulement la nuit. Nous rêvons de notre avenir, de notre métier, des personnes qui nous sont proches. Ces rêves peuvent nous aider à vivre d'une meilleure manière. Je pense que lorsqu'on rêve de quelque chose, si on arrive à atteindre cette chose, notre niveau de bonheur sera à son maximum. Ils nous servent en quelque sorte à croire et à vouloir vivre. Nos rêves sont issus de nos pensées et de nos souhaits. Ils représentent une partie de notre personnalité. Plus on grandit, plus notre manière de rêver change et évolue. Enfants, nous avons des rêves naïfs et innocents, comme par exemple avoir un jouet, des choses banales. Avec l'âge nos ambitions prennent le dessus, certains rêvent de leur avenir professionnel. D'autres de l'âme sœur, d'autres de fonder une famille. Le bonheur se trouve alors au bout de ces rêves.

Rojin

Peut-on vraiment inventer à partir de rien ?

Selon moi l'invention ne peut pas partir de rien. L'invention m'évoque plutôt une combinaison de deux mots : l'inspiration et l'évolution. L'inspiration, comme le mot le dit lui-même, vient en regardant, en écoutant, en ressentant des choses autour de nous. L'inspiration peut venir d'une personne, d'un lieu, d'une musique, grâce à une émotion que l'on a ressentie, et j'en passe.

L'évolution pour moi c'est apporter quelque chose en plus, différent, nouveau à quelque chose déjà existant. L'évolution n'est pas synonyme pour moi d'amélioration mais plutôt de nouveauté. En combinant ces deux aspects, je pense que c'est là qu'est l'invention. L'invention est propre à chaque être humain et selon ce qu'il est, ce qu'il a vécu, son esprit..., la combinaison de l'inspiration et de

l'évolution sera différente. Donc l'invention sera différente pour tous. Mais le « à partir de rien » pour moi n'est pas possible ; on ne part jamais de rien.

Cléo

L'importance des sens dans le devenir de l'homme

L'homme est doté de sens qui lui permettent de vivre avec le monde qui l'entoure. Grâce à eux, il capte toutes les informations autour de lui : il entend, il sent, il voit, il goûte et touche. Cela lui permet de communiquer et cette association des sens l'aide à entretenir des liens avec la vie. Ils sont importants car ils sont nécessaires à l'équilibre humain. Cependant, certaines personnes ne les possèdent pas, à la suite de maladie, de malformations ou d'accidents. Mais le corps humain est tellement bien organisé qu'à la disparition d'un sens, ce manque est compensé par l'approfondissement d'un autre. C'est là toute la puissance du corps ; il est capable de s'adapter à n'importe quelle situation différente de son état initial.

Ce qui différencie les animaux des végétaux, ce sont bien les sens. Ils constituent une caractéristique propre aux animaux. Une personne qui perdrait toutes ses capacités d'écoute, de vue, de goût, de toucher et d'odorat serait totalement coupée du monde. Plus rien ne lui permettrait d'interagir avec les autres. La vie aurait très peu de sens pour elle, puisqu'elle serait seule face au monde.

De plus, les sens participent, quand ils sont développés, à l'équilibre du corps. Lorsqu'on essaie de se priver d'un sens, on constate rapidement un dérangement, une perte de nos capacités. Mais c'est une unique question d'adaptation, de temps.

Jeanne

Peut-on être toxique pour soi-même ?

Tout au long de ma vie, plus particulièrement au début quand j'ai commencé à me rendre compte du monde et à avoir mes propres réflexions sur celle-ci, je me suis posé certaines questions et je n'arrivais pas à comprendre comment certaines personnes pouvaient parvenir à se faire du mal à elles-mêmes. Je pensais que le mal ne venait que de l'extérieur, c'étaient les gens qui pouvaient nous faire du mal. Puis j'ai grandi et j'ai fini par réaliser que la personne qui pouvait nous faire le plus de mal c'était nous-mêmes : on était en fait notre propre ennemi.

J'ai fini par comprendre comment certaines personnes pouvaient en arriver au point d'être « LA » personne qui se faisait le plus de mal. J'ai essayé de me mettre à la place des personnes qui en venaient au suicide ou même à se mutiler, j'ai essayé de les comprendre. Même si encore aujourd'hui je n'arrive pas à concevoir qu'une personne puissent s'infliger des douleurs physiques, je pense parvenir à comprendre comment des personnes qui se retrouvent confrontées à elles-mêmes au point de devoir extérioriser cela.

C'est lorsque l'on fait face aux difficultés de la vie que notre conscience se met à elle aussi nous donner de la difficulté ; c'est comme si au moment où on était le plus mal celle-ci voulait nous enfoncer encore plus, nous mettre au plus bas alors qu'elle fait partie intégrante de nous. Comme si à ce moment-là notre conscience se séparait en deux personnalités bien distinctes : une qui cherche à nous faire du mal

et une autre qui cherche à nous relever. Sauf que dans ces moments-là c'est la première personnalité qui prenait le dessus.

Celle-ci chercherait au plus profond de nous-mêmes tous nos défauts, nos fautes, tous nos doutes et nos incertitudes, puis elle se mettrait à les amplifier et à les rejouer en boucles. C'est comme une voix dans notre tête qui se mettrait contre nous.

Célya

Le travail de psychologue

Je me suis toujours interrogé sur la faculté des psychologues à nous aider à nous comprendre nous-mêmes, alors qu'ils sont extérieurs à nous. Avec l'étude des textes de Freud, j'ai enfin compris quelle était le processus utilisé. Nous avons une part de nous-mêmes qui nous échappe. Elle peut s'apparenter aux sentiments cachés, et plus globalement aux désirs. Ils peuvent être à l'origine d'un mal-être, car ils sont refoulés par la conscience. Nous ressentons en nous-mêmes quelque chose dont on ignore l'origine. C'est donc l'absence de compréhension de notre propre personne qui nous entraîne dans le mal-être. Le rôle du psychologue est de nous faire prendre conscience qu'il existe une part de nous qui échappe à notre conscience. Le fait, durant la séance, de parler de ce qui nous passe par la tête va permettre au psychanalyste de souligner des choses auxquelles nous n'aurions pas forcément fait attention. C'est son point de vue extérieur qui lui permet justement de comprendre des choses que notre conscience avait refoulées. En nous exposant les faits avec le recul qu'il a pu avoir, il nous expose par la même occasion une partie de notre inconscient. On ne peut pas forcément comprendre cet inconscient, mais le fait de l'accepter et de ne pas le considérer comme étranger à nous-mêmes nous fait avancer dans la thérapie. Nous savons alors d'où vient le mal-être. On peut alors entreprendre un travail sur soi pour mieux se comprendre, et cela grâce à la psychanalyse.

Margot

Le corps

Tous les individus ont un corps. Il représente l'intégralité de notre personne, de l'extérieur comme de l'intérieur. L'humain est toujours conçu de la même manière, avec un certain norme : deux jambes, deux bras, une tête. Nous sommes tous faits des mêmes membres, mais pourtant nous sommes si différents les uns des autres – j'exclus ici les malformations ou les handicaps qui sont un facteur aggravant des différenciations physiques entre les individus. Tous les êtres vivants d'une même espèce possèdent les mêmes caractéristiques afin de permettre la communication ou encore la reproduction. Cependant, si nous sommes tous faits pareils, comme sortant d'un même moule, comment arrivons-nous à nous distinguer ? En effet, tous les corps sont similaires, mais ils sont en réalité uniques dans leurs détails.

Les traits du visage, la taille, l'intonation de la voix, tous ces facteurs nous permettent de différencier les hommes entre eux. Cependant, de manière plus personnelle, nous sommes les seuls à connaître notre corps dans les moindres

détails, nos goûts, nos aptitudes physiques, ce qui relève de notre identité nous appartient. Par conséquent, nous ne choisissons pas notre corps, ni nos goûts et nous sommes obligés d'apprendre à vivre avec. Pour certaines personnes, c'est difficile d'accepter son corps ; en réalité je pense qu'on a tous des complexes plus ou moins importants.

Joséphine

La danse

La danse est un art corporel. Elle permet de transmettre différentes émotions comme la joie, la tristesse etc. Chaque émotion est en quelque sorte reliée avec un type de danse, mais un type de danse peut avoir diverses émotions. Les danseurs peuvent dénoncer avec leur corps des sujets qui leur tiennent à cœur comme les violences conjugales. Ce sujet va être exposé avec une mise en scène, le maquillage, les vêtements et la coiffure. On peut donc parler de langage corporel. Lorsqu'on danse, on a cette sensation de liberté. On est peut-être libre car on laisse notre corps s'exprimer.

Parfois même, notre corps s'exprime d'une manière telle que notre cerveau ne l'avait pas imaginé. On est donc libre de ses mouvements. Lorsqu'on danse (dans les soirées dansante ou autre) rien n'est préparé, tout part de l'improvisation. On choisit nos propres pas, nos propres enchaînements, on crée par soi-même sans que personne ne puisse intervenir. L'expression que l'on veut apporter à cet art se traduit par la composition de celle-ci, c'est-à-dire la chorégraphie.

La chorégraphie admet néanmoins des conventions collectives, un accord collectif sur l'enchaînement des mouvements quand on danse à plusieurs comme par exemple moi, lorsque je dansais dans un groupe de danse, chacun était libre de pouvoir donner, proposer des pas pour qu'on puisse avoir un enchaînement assez long. Mais cela nécessitait l'avis de tout le monde, car il y avait des mouvements qui n'étaient pas assez rythmés ou qui ne plaisaient pas. En effet, les pas que l'on choisit doivent être en raccord avec un son ou une musique. Ils varient selon ces types de danse, comme par exemple pour le hip hop, les mouvements sont très rythmés alors que pour la danse classique, les mouvements sont lents, légers. Donc l'invention ou la création de la chorégraphie part d'abord d'une liberté de conception.

Shaïnna

La maladie

La maladie est ce qu'on redoute le plus. On dit souvent qu'être en bonne santé est le plus important, plus important que les futilités comme l'argent, l'amour etc. Mais a-t-on vraiment peur de la maladie ? Lorsqu'on est malade, on n'est pas forcément malheureux à cause de cette maladie, mais peut-être à cause du regard des autres. Lorsqu'on est malade, on attire la pitié des autres, par conséquent on se sent en position de faiblesse. On voit souvent des personnes malades qui ne veulent pas annoncer leur maladie pour ne pas se sentir comme des « victimes » et ne pas être au centre de l'attention. D'autres personnes au contraire ont besoin de soutien, de parler directement, pour se sentir plus fortes.

La maladie est une transformation premièrement corporelle. Notre corps réagit différemment que lorsqu'on est en « bonne santé ». Il est constitué pour pouvoir réagir et combattre les éléments inconnus. D'un autre côté, psychologiquement, notre esprit change également beaucoup. La maladie nous transforme, nous nous sentons affaiblis, vulnérables et cela altère le moral. Lorsque nous avons une autre vision de nous-mêmes, le rapport avec les autres change aussi. En effet, on s'exprimera et on réagira différemment, les choses futiles peuvent nous toucher particulièrement. En fait, lorsqu'on est malade, on n'est pas nous-mêmes : notre corps et notre esprit changent.

Noémie

Donner trop sans recevoir

L'idée évoquée du don/contre don de Mauss dans le texte de Jocelyne Porcher m'a fait penser à une idée. Je me suis demandé dans le cadre de cette pratique du don/contre don si dans les relations humaines il existe ce genre de relations, et si certaines étant déséquilibrées conduisent à un mal-être.

Lorsqu'on est avec ses amis, on échange, on discute, on se raconte nos histoires, on parle de nos sentiments, de nos impressions, on exprime ses opinions, on donne cours à toutes sortes de choses. Dans cette logique du don/contre don soulevée par Mauss, il va de soi de dire que ces moments passés entre amis sont des moments propices à ces interactions. Lorsque l'on fait preuve d'une affection particulière, qu'on rigole avec un e de ses ami·es, il est facile de concevoir que l'on donne de sa personne, de sa capacité à émettre, à transmettre nos sentiments, à communiquer une quelconque information. Et ce don est voulu et fermement émis, sinon on n'exprimerait pas nos envies, nos sentiments, nos problèmes avec ces personnes. Ainsi, lorsqu'on fait ce genre de dons, il semble qu'inconsciemment, ou involontairement mais consciemment, on en attende quelque chose, à savoir un contre don, de quelque manière que ce soit, en retour. En fait, c'est assez complexe, pour expliciter cette idée d'involontairement conscient : je dirais qu'en fait, on a tellement pris l'habitude de faire des dons qu'on ne pense plus que lorsqu'on en avait fait pour la première fois on attendait un contre don. Ainsi, il est admis en notre être, en notre conscience propre, qu'il existe ce système d'échanges et cela rentre dans le cadre du réflexe. Et je pense à certaines personnes qui ont pu dire qu'elles ne pouvaient pas s'empêcher de donner trop, selon elles, et donc de recevoir très peu ou pas assez. Ce déséquilibre est complexe car selon moi il est plus souvent dû au fait que la personne qui se sent moins « aimée » est souvent à l'origine de ce déséquilibre, car elle donnerait trop vis-à-vis de ce qu'elle reçoit. Et tout cela fait que cela peut entraîner un profond mal-être. Mais on peut aussi le voir dans le sens où c'est le contre don qui n'est pas suffisant pour maintenir l'équilibre don/contre don. C'est ainsi complexe de régler ces déséquilibres ne sachant pas la source de ceux-ci.

Alexandre

Peut-on remplacer une personne ?

Je dirais que cette question a deux réponses ; on peut y répondre à la fois oui et non. Si l'on parle de remplacer une personne de notre entourage ou de notre famille, je dirais que cela n'est pas possible, car ils sont uniques et nous apportent chacun quelque chose de différent. Mais pourtant je dirais que c'est aussi possible de remplacer ces personnes qui nous sont proches, par exemple lorsqu'on déménage dans une autre ville, il faut se faire de nouveaux amis qui vont dans un sens remplacer les anciens. Ou bien on le voit avec sa copine, son amoureuxse : si l'on n'est plus ensemble, on peut remplacer la fille et en trouver une autre qui occupe la même place dans notre coeur que l'ancienne ; elle l'aura remplacée. On peut également parler de remplacer des personnes dans le milieu professionnel : je dirais que oui, c'est possible si quelqu'un démissionne ou est viré, il va être remplacé par une personne qui possède les mêmes connaissances pour pouvoir le remplacer dans le métier ; mais par contre ce que le nouvel employé ne pourra pas remplacer, ce sont les relations qu'avait l'ancienne personne avec ses collègues ou le patron, qui peut-être avant s'entendait bien avec l'ancien, mais à présent pas avec le nouveau.

Milo

Est-ce que le fait de tout posséder nous rend heureux ?

Nous avons tendance à penser que lorsque nous ne sommes pas heureux, c'est parce que nous manquons de quelque chose. Nous pensons également que si nous avons tout, nous serions entièrement accomplis. Malheureusement, et heureusement pour d'autres, ce n'est pas le cas. Une personne très riche qui n'a plus besoin de rien peut être très malheureuse, comme une personne ne possédant rien peut se sentir très bien. Le bonheur vient avant tout des choses que nous-mêmes décidons de faire, pas de notre richesse et de nos possessions. Evidemment, certaines personnes peuvent prouver le contraire. Les humains peuvent être heureux de beaucoup de manières : l'entourage, la nature, la liberté, l'indépendance, la solitude. Tout posséder peut rendre heureux une personne, mais d'autres ne se sentiraient peut-être pas à leur place : tout posséder veut dire ne pas avoir à « travailler » pour obtenir une autre chose. Or, qui n'aime pas la satisfaction du résultat d'un travail ? Si nous n'avons plus à travailler, plus rien à faire d'intéressant, pourrions-nous encore nous épanouir ? L'ennui et la lassitude nous feraient tomber très bas, et nous enlèveraient sûrement toute forme de bonheur.

Anabel

La religion apporte-t-elle le bonheur ?

Avec cette question, deux réponses sont possibles, donc différents points de vue. Pour certains la religion est un pilier, une sorte de thérapie, peut importe celle-ci. Quand une personne est très spirituelle, elle voit la religion comme une bouée de sauvetage qui viendrait vous aider en pleine tempête, à chaque problème sa solution et on y trouve un certain réconfort car on sait que Dieu nous protège toujours, et que tout ce qu'il met sur notre chemin est une épreuve, et qu'après la pluie vient le beau temps. Avec la religion, on se sent heureux, libre et surtout on a un allié (Dieu) : il est toujours là pour nous aider, nous guider et cela rend heureux.

Puis pour certains la religion peut être une sorte d'angoisse, une forme d'oppression : comment le fait de croire en quelqu'un que l'on n'a jamais vu et que personne n'a jamais vu pourrait nous rendre heureux ? Comment juste quelques livres et une personne qui ne nous répond même pas pourrait nous rendre heureux et régler nos problèmes ? Pour certains la religion leur est imposé : comment être heureux lorsqu'on nous impose quelque chose à quoi on ne croit même pas ?

C'est pour cela que la réponse à cette question est propre à chacun e.

Célya

La joie est-elle un sentiment éphémère ?

La joie est un sentiment qui peut disparaître aussi vite qu'elle est apparue. C'est souvent un moment de courte durée qui laisse vite place à une redescente.

Ce serait mentir que de dire que nous sommes tous les jours joyeux, que malgré les aléas de la vie ce pic de bonheur ne nous quitte jamais. Je vois le sentiment de joie comme un moment d'euphorie qui nous fait voir la vie de façon positive. Mais la redescente peut être rapide et le retour à la réalité déprimante. Comme la drogue, le sentiment que l'on ressent lorsque l'on est joyeux peut devenir une addiction. En effet, pourquoi la joie ne peut être continue ? Pourquoi cette intensité ressentie n'est-elle qu'éphémère ? On ne souhaite pas qu'elle disparaisse. Pourtant à un moment ou un autre quelque chose nous fait redescendre de cet état et c'est difficilement acceptable.

La joie arrive souvent de manière inexplicable. Un matin vous vous réveillez et tout vous paraît parfait. Quand je parle de « manière inexplicable », j'entends par là que la joie nous surprend, elle nous tombe dessus contrairement au bonheur qui lui est lié à un événement, une situation etc. qui nous rendrait heureux ; la joie, elle, ne peut pas se contrôler. Elle peut être indépendante du bonheur mais pas incompatible. En effet, la joie et le bonheur sont en quelque sorte liés mais vous n'êtes pas forcément heureux sur le moment.

Anouk

A-t-on besoin d'amour pour vivre ?

Si pour nous « vivre » est seulement l'existence, comme ce que pense Montaigne, personne n'a besoin d'amour, ni de qui que ce soit pour respirer, bouger, manger, dormir.

En revanche, l'amour peut être tout de même très important pour le bonheur d'une personne. Ici bonheur fait donc référence à bien vivre. Plusieurs sortes d'amour existent, certaines étant bien plus importantes que d'autres, comme l'amour parental ou l'amour d'un ami, qui sont de grands fondateurs de notre amour-propre également. L'Amour avec un grand A, l'« amour véritable » d'après moi n'est pas indispensable à notre survie : nous pouvons nous sentir pleinement épanoui grâce à des personnes dont nous ne sommes pas amoureux, mais que nous estimons tout autant, et seulement grâce à notre envie ou non d'avoir cet amour, qui est finalement une option dans la vie de quelqu'un. L'amour-propre est quelque chose qui ne dépend que de nous et qui s'acquiert sur le long terme, pour certains qui ne s'acquiert même pas. Malheureusement, je pense que nous avons tous besoin d'amour-propre pour être heureux, car sans lui nous pouvons nous empêcher de faire un grand nombre de choses, selon ce que nous pensons être capables de faire, et finir par regretter beaucoup d'actions : une vie remplie de regrets n'est pas une vie agréable et tranquille.

Anabel



Mots de tête



Graphisme ©Roy Lichtenstein

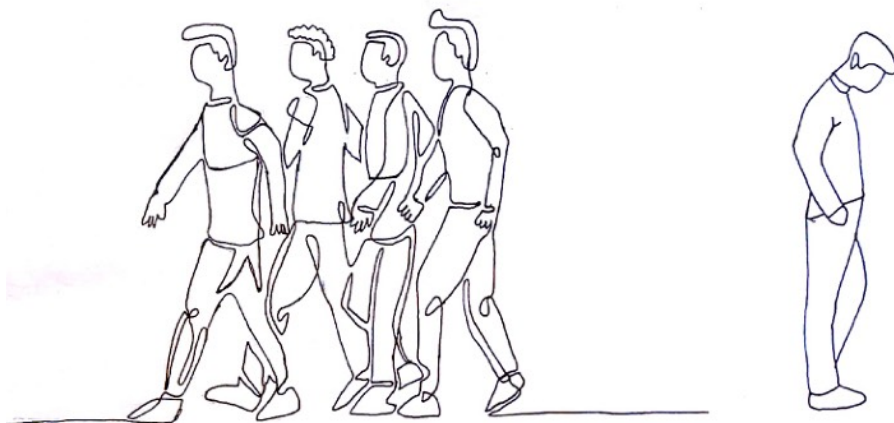
*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro 1 – novembre 2020*

Comment ressentons-nous la solitude ?

La solitude, c'est un sentiment qui ne dépend pas du nombre de personnes qui se trouvent autour de nous. Ce sentiment n'est pas éprouvé qu'à un court moment de notre existence, mais plutôt une longue période de la vie, voire la vie entière. Se sentir seul, c'est ne pas avoir de réels échanges avec les personnes que l'on côtoie, ne pas se sentir soutenu, et même parfois ne pas avoir quelqu'un sur qui compter.

On peut très bien se trouver au sein d'un groupe d'amis, leur parler et rigoler avec eux, mais se sentir seul. Ce sentiment peut souvent provenir d'une incompréhension des autres personnes sur notre point de vue et notre façon de penser à l'égard d'une situation. On peut alors se trouver dans un lieu peuplé de centaines de gens, mais pourtant se sentir seul face à eux, et non pas avec eux. C'est-à-dire qu'on a l'impression de devoir affronter les personnes face à nous car on se sent écarté et transparent, on ne se sent tout simplement pas intégré. À l'inverse, on peut physiquement être seul chez soi, mais savoir qu'il y a quelqu'un qui peut être présent moralement pour nous dans notre vie, à n'importe quel moment. C'est savoir et sentir que cette personne restera avec nous, qu'on ne sera pas délaissé, c'est donc être sûr de la relation qu'on a avec cette personne. Ce serait en fait comme un sentiment de sécurité.

La solitude peut être ressentie comme quelque chose de positif, tout comme quelque chose de négatif. Être seul et se retrouver avec uniquement ses pensées, sans avis extérieurs, peut être quelque chose de facile pour certains, et de difficile pour d'autres. Certains ont besoin de se débrouiller tout seuls, car ils ont besoin d'une certaine indépendance, ils ne veulent pas être influencés par les autres. Ils préfèrent donc la solitude. Tandis que d'autres n'arrivent pas à se retrouver seuls au quotidien, ils ont besoin d'un soutien émotionnel et psychologique. Ce besoin relève souvent d'une peur de ne pas s'en sortir seul. La solitude est alors pour eux un sentiment négatif, une peur constante. C'est quelque chose de pesant, qui leur donne une impression d'impuissance. Finalement, elle est considérée comme une force pour certains, car elle est synonyme d'indépendance pour eux, et comme une faiblesse pour d'autres, car ils sont privés d'un soutien psychologique dont ils ont besoin.



Dessin de Paul

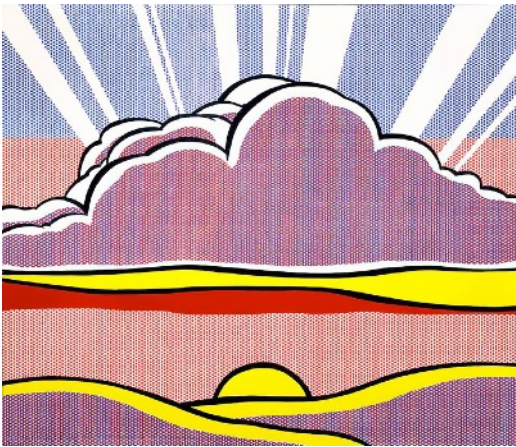
La solitude soulève enfin la question du choix. Certains la choisissent car ils veulent sentir qu'ils se suffisent à eux-mêmes et qu'ils préfèrent tout contrôler : cette solitude est voulue. Tandis que d'autres la subissent, elle n'est pas choisie mais imposée, ce qui renvoie à une passivité. De plus, ils sont la plupart du temps incapables de se confronter à eux-mêmes et de s'écouter eux-mêmes ainsi que leurs propres pensées, c'est pourquoi la solitude est quelque chose de difficile à accepter pour eux : ils se sentent impuissants face à eux-mêmes. Ce concept de solitude est difficile à saisir, car il peut être perçu différemment. Il peut différer non seulement d'une personne à l'autre, mais aussi selon les moments de la vie d'une même personne. Puisque notre personnalité et nos points de vue évoluent constamment, le rapport à la solitude évolue aussi au cours du temps. Elle peut être une force pour nous pendant un moment, puis devenir une difficulté plus tard.

Alexandra

Quand peut-on se dire croyant ?

Je me suis toujours demandée à partir de quel moment on peut se considérer croyant. J'ai baignée dans une éducation croyante avec ma mère opposée aux moqueries de l'esprit athée de mon père. Je n'ai jamais vraiment su si oui ou non j'étais croyante, si j'avais la foi, car j'ai toujours eu tendance à tout remettre en question et je crois malgré tout en la science.

La religion, dans ma vie, est un élément de bonheur avec les fêtes, les histoires, les miracles, et j'y crois depuis petite, même si je sais que beaucoup d'histoires n'ont pas pu se dérouler comme elles sont racontées. Cette éducation n'a pas seulement participé à mon bonheur, mais aussi à former les valeurs que j'ai aujourd'hui et les principes que je suis. Mais est-ce que je crois en l'existence de Dieu ? Un seul Dieu, maître de tout ? Je ne sais pas vraiment... Quelque chose existe, quelque chose d'inconnu, qu'on ne pourra jamais expliquer et à laquelle tout se rattache. Mais est-ce Dieu ? Est-ce que « Dieu » est seulement un nom donné à cette chose ou est-ce un moyen de le rendre accessible à l'homme ? Toutes ces questions me font douter du fait que je sois croyante.



Graphisme ©Roy Lichtenstein

Mon exemple quotidien de quelqu'un qui est croyant, c'est ma mère : bien qu'elle ne soit pas vraiment pratiquante, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui a autant la foi. Elle fait parti des gens à qui la foi donne de l'espoir pour vivre, pour garder le moral. Elle se lève le matin et remercie Dieu pour ce qu'elle a, pour ce que j'ai, pour notre vie, elle lui dévoue une confiance presque aveugle : Dieu veille sur nous et fait ce qui est le mieux pour nous. Et pour moi, c'est le plus grand acte de foi que quelqu'un peut avoir : ces prières et cette confiance sont

pourtant loin des rites que l'on peut s'imaginer pour un pratiquant...

Face à cet exemple, je ne peux me voir comme une « vraie » croyante, parce que je n'ai pas cette confiance en Dieu ou cette foi sans faille, et c'est même le contraire. Pourtant ça m'arrive de prier, souvent : je prie pour moi, pour ma famille, je prie quand quelque chose de grave arrive ou que je m'inquiète beaucoup pour quelqu'un. Je n'invoque personne ; il m'arrive de ne même pas m'adresser directement à Dieu, mais je prie pour que tout s'arrange, pour avoir ce que je veux, pour un jour pouvoir sauver des vies. Et je crois en Dieu malgré tout, je lui donne pas de nom, je ne lui fait pas entièrement confiance, mais j'y crois en partie. De plus, ma mère m'a toujours dit que la foi est quelque chose que l'on peut avoir mais que

l'on peut aussi perdre : elle évolue avec nous, avec nos expériences et notre vie, elle n'est pas figée. Et je suis d'accord avec ça. On peut naître croyant et mourir athée, comme l'inverse d'ailleurs. Dans mon cas, aujourd'hui, je sens que j'ai la foi au fond de moi.

Alors oui je suis croyante, je ne rentre sûrement pas dans l'image conventionnelle de quelqu'un qui l'est, mais je le suis au fond de moi et je ne pourrais jamais le renier, quoi qu'il arrive, parce que la religion fait partie de qui je suis, de mon identité, de mon histoire, et qu'elle participe à ma construction en tant que personne.

Anaëlle

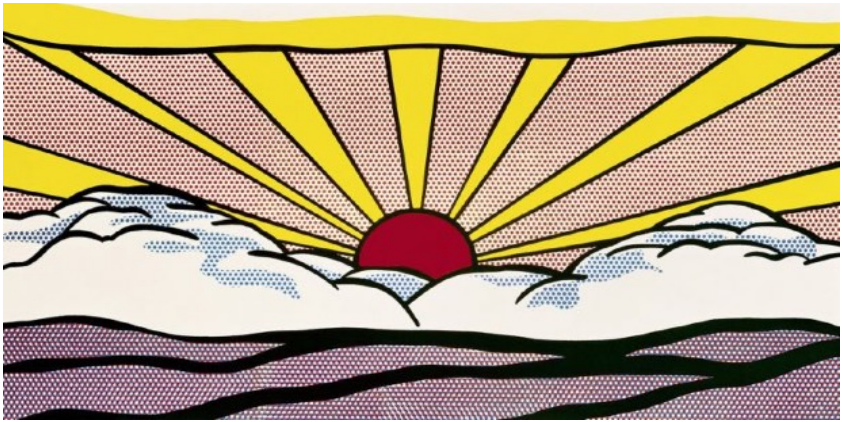
Peut-on tout pardonner ?

Le pardon est un acte que l'on a la possibilité de faire ou non. Paradoxalement le choix potentiel de pardonner découle la plupart du temps d'un sentiment intense que l'on a ressenti et qui nous provoque du malheur, comme la tristesse ou la colère par exemple.

Il peut nous paraître impossible quand l'émotion que l'on ressent est trop forte et nous aveugle. Parfois quand quelqu'un que l'on aime nous a fait du mal, le pardon devient alors un dilemme intérieur. On se demande si l'on peut lui accorder notre pardon, s'il le mérite, s'il ne nous fera pas du mal à nouveau. On a peur de faire le mauvais choix et de souffrir une nouvelle fois. Même si l'on aime cette personne et que l'on voudrait réussir à lui pardonner, l'égo et l'émotion sont parfois trop forts, et on en est incapable. Le pardon ne réfute pas le mal que l'on a ressenti, au contraire quand on pardonne c'est pour nous, pour ne plus ressentir cette tristesse ou cette colère qui nous dévore et nous emprisonne. Même lorsque quelqu'un ne nous importe pas, il peut nous faire souffrir. À ce moment-là le pardon me semble aussi envisageable, il ne devrait pas faire la différence entre les gens, car dans ce choix ce ne sont pas eux qui comptent, c'est nous. Le pardon permet aussi de continuer à ressentir un bonheur qu'un acte avait entravé. Le pardon n'exclut pas non plus la justice ; quand quelqu'un a commis un acte mauvais et grave il doit être jugé, encadré et puni pour apprendre de ses faits et ne plus jamais les commettre de nouveau. Le pardon me paraît être une sorte de justice que l'on se doit à soi-même, pour s'apaiser, et je pense que si l'on ne pardonne pas, l'émotion négative reste en nous, grossit et nous empêche d'être heureux. La personne qui a subi ce mal ne peut pas juger ou punir l'oppresser, elle est beaucoup trop impliquée émotionnellement. La personne n'a alors qu'une question à se poser : est-elle capable de pardonner ?

Le pardon face aux regards des autres est aussi une chose que certains prennent en considération. L'avis des autres peut leur être important et déterminant dans ce choix. Ce qui pourrait nous apparaître comme pardonnable et le fait de pardonner sont pour d'autres une sorte de faiblesse. Ce regard, si on y accorde de l'importance, peut nous empêcher de pardonner. Le pardon est selon moi privé et ne dépend que de nous ; le regard de l'autre ne doit pas interférer. Il faut savoir s'écouter et comprendre ce qui peut nous faire du bien : pardonner et reconstruire

quelque chose avec l'autre ou non. S'écouter permet de se libérer et d'agir de la meilleure des façons.



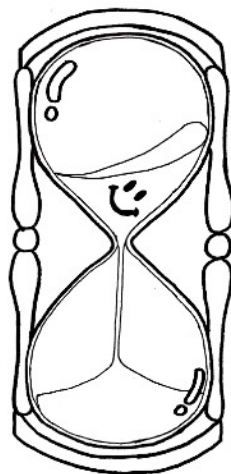
Graphisme ©Roy Lichtenstein

S'écouter va aussi de pair avec écouter l'autre et en l'occurrence celui qui nous a fait du mal. Cela est difficile : comment écouter pleinement l'autre alors que c'est nous qui souffrons ? Il faut essayer de se mettre à sa place, de le comprendre, de prendre en compte certains facteurs extérieurs, physiologiques ou autres, pour nous aider à changer et/ou apaiser nos ressentiments. Parfois sous le coup de l'émotion cela nous paraît impossible. Il faut donc selon moi prendre de la distance avec l'auteur de ce mal, laisser agir le temps qui fait passer cette crise émotionnelle et revenir vers l'autre si l'on sent que c'est nécessaire à notre pardon. Bien trop souvent ces ressentiments nous animent et donc le pardon n'est même plus une option envisageable pour certains. Le pardon est un processus long, qui demande une connaissance de soi et une maturité, ce n'est pas un acte que l'on fait à chaud. C'est un état d'esprit personnel et relatif à chacun. En effet il requiert un contrôle de soi et un certaine distance avec l'émotion ressentie sur le moment. Le pardon me semble être synonyme de paix, de maturité et de sérénité avec soi-même. Oui, tout peut être pardonnable et c'est heureux, car c'est grâce au pardon que l'on peut avancer sans avoir de sentiments négatifs et donc de pouvoir être libre de ce poids. Mais cela ne signifie pas que l'on accepte ce qui a été fait ou même la personne responsable de notre malheur. Ce qui n'est pas acceptable pour nous doit être éloigné de nos vies.

Cléo

La joie est-elle vouée à être éphémère ?

Il serait impossible d'affirmer que nous ressentons de la joie à chaque instant. La joie est plus ou moins perceptible dans notre comportement, selon notre personnalité. Cette émotion ainsi que la peur et la colère par exemple sont des réactions spontanées et brèves à un événement pouvant entraîner des manifestations physiques et psychologiques. La joie peut s'exprimer physiquement par des rires, des sourires, des larmes et des pensées positives. Cependant, la joie est éphémère. Elle peut très bien dis-paraitre d'un moment à l'autre, et ce rapidement. Elle dépend d'événements exogènes. Ce que nous ressentons change tout le temps, on passe des rires aux larmes, comme de la joie à la tristesse. On peut dire que les émotions se renouvellent de façon perpétuelle en fonction des moments de vie. C'est la capacité qu'ont les humains de changer d'émotions aussi vite qui les rend uniques. Il faut savoir naviguer entre ses émotions et les gérer pour y trouver un équilibre mental. Par ailleurs, le partage ou l'expression des émotions contribue à cet équilibre, surtout si ce sont des émotions négatives qui peuvent générer dans le temps des sentiments plus profonds et durables. Par exemple, une personne qui n'exprimerait jamais son malheur l'accumulerait en elle et n'en serait jamais libérée.



Dessin de Paul

Cependant, on peut facilement jouer avec nos émotions. Faire semblant d'être joyeux, par exemple, est quelque chose qu'on a tous déjà fait. C'est un moyen d'occulter la réalité ; on essaie de se persuader que nous allons bien, même si ce n'est pas le cas. Cet artifice nous permet de « briller en société », mais lorsqu'on se retrouve face à nous-mêmes la vérité refait surface. Dans ce cas, nous provoquons le caractère éphémère de la joie. Cela nous permet uniquement de donner une image irréelle et furtive de notre personnalité.

L'évocation de la joie résonne différemment d'une personne à une autre. Il faut ainsi prendre conscience de ce que l'on possède dans nos vies et voir que cette émotion n'est pas vécue de la même manière. Une personne peut éprouver de la joie face à une certaine nouvelle tandis qu'une autre n'en accorderait pas autant d'importance. Un moment de joie dépend ainsi de ce que nous sommes, de notre héritage familial et éducatif, et également de nos sentiments. Selon moi, notre volonté intervient aussi dans la perception de la joie comme telle. Si elle « échappe à notre con-trôle » et se soulève en nous, on peut toutefois la sublimer.

La joie, émotion éphémère, peut être provoquée par le sentiment de bonheur qui lui, s'inscrit dans la durée. Pour autant, cela ne signifie pas que sans joie nous ne pouvons pas être heureux.

Jeanne



Graphisme ©Roy Lichtenstein

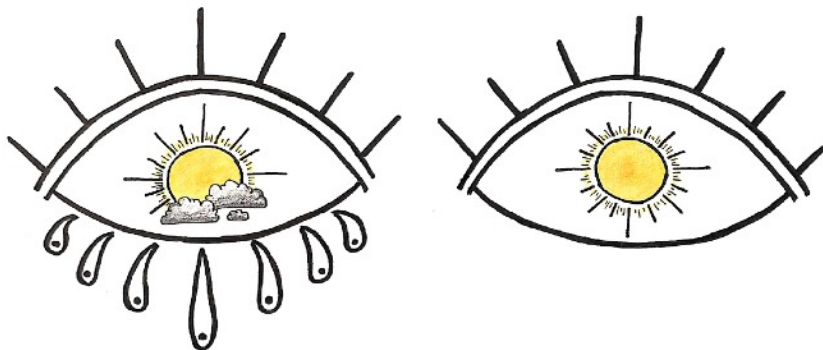
*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro 2 – janvier 2021*

Pleurer, est-ce être faible ?

Les pleurs ont souvent été associés à la faiblesse et à la femme : « tu pleures comme une fillette ». Le sexe féminin est souvent reconnu comme plus faible que le masculin. Et un homme quant à lui ne serait pas un « vrai » homme s'il pleurait. Ceci serait la conséquence de la société stéréotypée dans laquelle nous vivons. Le patriarcat, cette forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes, un système où le masculin incarne à la fois le supérieur et l'universel, cause un effet néfaste sur les mentalités. Certaines personnes, homme ou femme, s'y soumettent sous prétexte que c'est comme ça et que oui, l'homme protège la femme et que la femme a besoin de l'homme pour se sentir protégée. Mais pourquoi ? Parce que l'homme se doit d'être fort, qu'il ne doit pas montrer ses faiblesses car il doit protéger sa famille et être le pilier sur laquelle elle repose, « le chef de famille » ? Car une femme ne sait pas retenir ses émotions ? Qu'elle est sensible mais que l'homme ne l'est pas ?

Un homme doit pouvoir pleurer sans paraître faible aux yeux de la société. Les pleurs de façon plus générale sont interprétés comme un signe de vulnérabilité, mais pleurer révèle une grande force intérieure. Pleurer, comme un éclat de rire ou un sourire, c'est se laisser aller et exprimer une émotion. Prétendre que tout va pour le mieux ne résout rien et cela ne fait qu'aggraver les choses. Pleurer et en fait un excellent moyen pour lâcher prise ; tout garder en soi ne fait qu'empirer la peine.

Peu importe ce que la société en pense : pleurer est une force. Vous êtes forts car en pleurant vous dévoilez votre vulnérabilité aux autres et surtout à vous-mêmes, ce qui est souvent le plus difficile.



Dessin de Paul

Pleurer, c'est assumer que quelque chose ne va pas et admettre que l'on est prêt à aller de l'avant pour que les choses changent. Il n'y a rien de plus humain que de pleurer, peu importe le sexe ou l'âge. Certaines émotions où certains sentiments peuvent nous submerger au point où seuls les larmes peuvent nous soulager – je pense notamment à la perte d'un être cher par exemple. Dans ce genre de situations, les larmes deviennent réconfortantes. Pleurer aide à se sentir mieux, pleurer ne peut rien empirer et au contraire nous libère comme si tout allait bien ou mieux après ça. On dit qu'après la pluie vient toujours le beau temps, ainsi après avoir pleuré on se sent mieux, plus libre, plus serein. Tout ceci ne devrait pas nous faire sentir moins homme, moins femme, mais plus humain car il n'y a rien de plus normal à tout cela.

Mélissa

Pourquoi dit-on que les ignorants sont heureux ?

Nous pouvons voir quelques fois dans les films des ignorants heureux, comme par exemple l'acteur Bourvil qui joue constamment des rôles dans lesquels il ne comprend rien mais qui est toutefois comblé dans sa vie. On peut alors penser que cette « manière d'être » permet d'atteindre le bonheur et nous allons voir pourquoi on dit que les ignorants sont heureux.

Les « ignorants » sont des individus qui n'ont aucune connaissance et qui ont une certaine distance avec le monde qui les entoure. Ces personnes ne raisonnent pas et ne sont pas tourmentées par des analyses tordues ou absurdes que les autres ou elles-mêmes peuvent avoir. Elles ont une perception de leurs discours ou de ceux des autres différente de celle des individus « instruits ». Par ailleurs, nous pouvons

faire une distinction avec les imbéciles heureux qui sont des personnes n'ayant pas de réflexion poussée, ne remettant rien en question et ne réfléchissant pas aux conséquences de leurs actes, alors qu'un ignorant est un individu qui manque de connaissance ou dont celle-ci est incorrecte.

Les personnes « ignorantes » ne se rendent pas compte de certaines choses qui pourraient les blesser ; on peut alors dire qu'elles souffrent moins que celles qui continuellement y pensent et y réfléchissent. Une personne ignorante ne tient pas compte des autres, des conséquences qui pourraient la nuire, elle réalise les choses avec moins d'appréhension, de crainte, de pression et d'inquiétude qui pourraient la rendre malheureuse. Par exemple, les personnes qui ne prêtent pas attention aux jugements des autres souffriront moins que celles qui y portent un intérêt.

Ainsi, ces personnes par leur ignorance vivent dans l'insouciance et donc dans une certaine tranquillité, en plus de ne pas être conscients de ne pas savoir. En effet, l'« ignorant » ne recherche pas le bonheur car il ignore son existence même, il vit sans avoir le but de l'atteindre, car il ne pose pas de questions à ce sujet.



Si l'ignorant semble être heureux, son bonheur est-il pour autant permanent ? Tout d'abord, on peut distinguer la joie et le plaisir, qui sont des événements qui résultent des causes extérieures, et le bonheur qui est un état qui provient d'une façon de vivre et qui dépend de nous. L'« ignorant » est heureux comme il est, et il vit sans réfléchir à tout ce qu'il fait. Il éprouve un bonheur sans le chercher et le vit pleinement sans se soucier si ce bonheur disparaîtra le lendemain. Par exemple, si nous apprenons qu'un astéroïde va frapper la Terre, nous serions inquiets jusqu'au jour venu. Alors qu'un fermier sans instruction dans un village ne le saura pas et il continuera à travailler et à profiter de ses journées.

D'un autre côté, nous pouvons nous demander si les « ignorants » peuvent être malheureux. Étant donné que ce sont des individus qui n'ont pas connaissance de certains faits de la vie, ces personnes peuvent être très malheureuses lorsqu'elles ne comprennent pas une situation donnée. En ignorant des choses sur elles-mêmes et sur ce qui les entourent, elles vont souffrir car elles ne comprendront pas pourquoi elles sont malheureuses ou ce qu'elles doivent faire pour atteindre le bonheur.

Finalement, on peut dire que le bonheur de l'« ignorant » est irréal. Il est heureux puisque les malheurs du monde ne le touchent pas du fait de sa naïveté et de son insouciance, mais en réalité il vit dans sa bulle illusoire, dans son monde qui le rassure et qui le protège.

Alors oui, les ignorants sont heureux du fait de leur inconscience et même si ces derniers vivent dans un aveuglement complet de la réalité, c'est peut-être eux qui vivent pleinement leurs vies.

Cyrine

Pourquoi avoir peur de l'abandon ?

J'ai l'impression que cette peur est presque toujours présente en moi. Abandonner un objet, c'est renoncer à en avoir la possession, mais se sentir abandonné, ce n'est pas un choix que l'on fait ; on le subit. On se sent délaissé par les autres et seul, comme s'ils étaient nos repères et que sans eux nous sommes perdus. Cette peur peut venir de l'enfance, si l'on a vécu un traumatisme ou un événement au cours duquel on s'est senti abandonné, par un parent par exemple, et sans forcément d'explication. Cela peut détruire notre estime de nous-mêmes car on se dit que l'on n'est pas aimé ou que l'on a fauté. On se demande ce que l'on a fait pour mériter ce silence et on endosse une certaine culpabilité qui nous ronge : pourquoi est-il parti ? On cherche à comprendre quel peut être en nous la cause de ce départ. Ce traumatisme crée en nous cette peur qui s'accroche, et il est réellement dur de s'en séparer.

Cette peur peut vraiment dicter nos choix, notre comportement et nos attitudes : être toujours le plus présent pour les autres, être à l'écoute, vouloir ne rien rater, que ce soient des sorties de groupes ou des événements importants. On n'agit pas forcément de cette façon par envie, mais pour s'assurer qu'en retour les gens ne nous laissent pas tomber. Vivre avec cette peur s'exprime par un besoin de contrôle sur les gens et les situations. On essaye d'analyser les autres, de tout anticiper pour prévenir un futur abandon et pour ne pas subir le choc que cela produit. Cette peur conduit très souvent à vivre en fonction et à travers les autres. On ne vit que pour la reconnaissance et l'amour des autres. Avoir peur que quel-qu'un nous abandonne peut aussi signifier la peur du changement. Quand je crée une amitié qui compte pour moi, je me dis que cette importance-là va et doit rester pour toujours. Je n'arrive pas à accepter que cette relation puisse s'essouffler ou disparaître. Cela m'effraie, même si perdre cette amitié peut être une chose tout à fait naturelle, bénéfique et même nécessaire parfois. On associe cette peur avec la quête permanente d'amour, on pense que si l'on est aimé, on ne se fera pas abandonner. Donc on va tout faire pour ressentir cet amour à travers l'autre. Elle peut devenir viscérale et entraîner d'autres comportements destructeurs, comme la jalousie ou la possessivité pour essayer d'éviter un abandon.

En se comportant de cette façon, on fait reposer sur les autres une certaine responsabilité qui n'a pas lieu d'être. On leur fait inconsciemment comprendre que l'on dépend d'eux et de leur présence. Par conséquent, ce sont aussi ces attitudes qui les font fuir et du coup on engène un cercle vicieux, car en agissant comme cela on les fait fuir alors que notre but est de les faire rester près de nous.

Finalement on s'oublie soi-même.

Vivre l'instant présent devient alors presque impossible, on a peur que si l'on ressent de la joie elle s'évapore et qu'elle se transforme en tristesse. Se laisser aller n'est plus naturel et devient un effort. On n'a tellement peur d'être abandonné que finalement on ne s'abandonne pas soi-même dans la vie et dans nos expériences. On ne s'autorise pas à ne pas tout contrôler et anticiper. Quand je ressens une forte joie

ou de l'amour pour quelqu'un, je ne le vis jamais à fond, j'anticipe un possible revirement de situation dans le futur. En étant dépendant des autres par leur absence ou leur présence, et en adaptant nos comportements, on n'a plus vraiment le contrôle de notre vie, alors que c'est justement pour essayer de la contrôler que l'on agit comme ça. On devient le spectateur d'une vie qui se joue devant nous, comme si l'on agissait de façon automatique, sous l'influence de cette peur. On fait rarement les choses par envie. C'est comme si l'on s'abandonnait en premier, alors que c'est finalement au moment où l'on devrait le plus s'écouter, pour comprendre ce qui nous fait envie, que l'on exerce un contrôle total. On a envie d'être entendu et aimé par notre entourage, mais paradoxalement on a du mal à s'investir totalement par peur qu'il nous laisse et que cela se finisse. Cette peur ne doit pas devenir plus importante que le véritable problème qui entraîne cette peur. Que-peut-il arriver si jamais quelqu'un nous abandonne ? Parfois je me demande pourquoi j'en ai si peur, car quand je l'imagine je me dis que oui, certainement, cela me fera du mal, mais j'y survivrai. Encore une fois cette peur est emplie de contradictions : elle est si puissante qu'elle nous est incontrôlable, alors qu'elle s'exprime par un désir de contrôle.

En fait, la peur de l'abandon c'est la peur d'une finitude, quelle qu'elle soit. Pourtant une fin peut-être aussi le commencement d'une nouvelle étape plus forte et épanouissante que la précédente. Ce n'est pas parce qu'un changement à un moment de notre vie à été marqué par un abandon traumatisant que chaque fin est synonyme d'abandon et de douleur.

Je pense que la clé est de se recentrer sur soi-même, de se comprendre et de s'aimer sans avoir constamment besoin des autres. Les autres ne devraient pas devenir à nos yeux les sujets de cette peur permanente. Cela est néfaste pour nous, nos relations et ceux qui nous entourent. Je pense que, lorsque l'on se sent déjà bien entouré et aimé, dans un premier temps par nous-mêmes, cette peur ne peut que se guérir.

Cléo





Graphisme ©Roy Lichtenstein

*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro 3 – février 2021*

La liberté du texte libre

C'est un texte où l'on écrit une idée ou une question que l'on va développer au fur et à mesure de notre rédaction. Tout d'abord nous devons trouver le sujet sur lequel nous voulons travailler, puis nous commençons à rédiger, avec chacun une façon différente de procéder, comme commencer au brouillon ou alors rédiger directement ce que l'on a en tête. Pour trouver une idée de sujet nous pouvons nous renseigner sur ce que d'autres élèves ont déjà écrit auparavant ou bien nous pouvons décider de l'inventer. Nous sommes libres de choisir le thème que nous allons aborder.

Mais à quoi cela sert de créer un texte libre ? Sûrement pour nous entraîner à développer nos idées. Cela nous demande de réfléchir à notre thème, puis, une fois celui-ci trouvé, à ordonner nos idées pour être le plus clair possible, tout en intégrant une notions du programme vue en classe avec le professeur. Ces exigences ont pour objectif de faire émerger une réflexion personnelle. C'est un exercice qui à la fois donne libre cours à notre réflexion et à notre imagination. Cela peut être à propos de choses qui nous questionnent et qui nous intéressent, puis en même temps cela nous oblige à être logique et méthodique. Nous sommes libres d'aborder ce que nous voulons mais avons tout de même certaines contraintes à respecter, puisque nous cherchons sûrement à exprimer un message en donnant un sens à notre idée.

J'apprécie ce format d'exercice parce qu'il me permet d'exprimer concrètement une question que je suis susceptible de me poser et de l'exprimer extérieurement. C'est cette liberté d'expression de notre réflexion qui rend agréable la rédaction du texte libre, car il est effectué dans un cadre qui lui aussi comporte de nombreuses contraintes. C'est pourquoi la liberté d'écriture donne l'envie d'écrire un texte, puisqu'il n'y a pas vraiment de limites à l'imagination.

Mais parfois cette même liberté peut paraître effrayante par la vaste possibilité de réflexion qu'il ouvre, et puisqu'il s'agit d'exposer peut-être quelque chose de personnel. En cour de route il est possible de se rendre compte que l'on s'est égaré. Ce n'est pas évident de trouver librement un sujet que nous pouvons librement exprimer, parce qu'avoir la liberté de choisir peut être en elle-même une contrainte et donc être difficilement réalisable. Maintenant que la liberté de choix et les contraintes, qui sont en réalité des règles, sont exposées il faut aussi prendre en compte l'envie de continuer sans avoir peur d'être à court d'idées ou de dévier de notre point de départ. C'est une autre difficulté, sauf que cette fois-ci c'est avec nous-mêmes que nous devons trouver le moyen de poursuivre.

Dans ce travail nous sommes libres d'exprimer nos idées afin de les partager pour peut-être en avoir des retours et pouvoir échanger avec d'autres. Mais avant cela il faut finir le texte libre. Dans mon cas les textes que j'écris traitent de sujets qui m'intéressent depuis quelque temps, alors j'essaie de mettre mes idées sur papier. C'est déjà un bon point de départ pour le continuer et le terminer. Ensuite on peut prendre toute liberté de s'exprimer comme on le souhaite, mais toujours en structurant notre écrit. Et enfin on prend le temps de lâcher notre stylo pour laisser libre cours à notre inspiration : c'est important de regarder autour de nous quand on cherche à s'exprimer. Tout cela me permet de garder l'envie d'écrire afin d'achever ce texte sur lequel je me suis exprimée, pour moi mais aussi pour les autres, c'est-à-dire pour tout le monde.

Emma



La mort d'un proche

La mort est commune à tous les êtres vivants. Elle peut faire l'objet de fascination comme de peur. Mais pour-quoi fascine-t-elle au point de devenir une obsession ? Il est pourtant naturel dans la vie de chaque être vivant de naître puis de mourir. Ainsi, pourquoi l'homme rêve-t-il, lui, d'être immortel ? Peut-être parce que certains ont l'impression que leur vie n'est qu'un compte à rebours. De ce fait, ils se rendent compte qu'ils ne pourront jamais réaliser tous leurs désirs par manque de temps, et cela les frustre. Quand au contraire d'autres abrègent une vie qu'ils trouvent trop pénible, en estimant qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue. Au regard vue de ces attitudes contradictoires, la mort peut être perçue différemment selon chacun : certains y verront une porte de sortie à leur malheur, une sorte de libération que seul la mort peut leur offrir, et d'autres y verront seulement la tristesse de quitter leurs proches, et accepteront de n'être plus présent et de ne pas pouvoir réaliser tous leurs désirs.

La mort est perçue différemment chez les enfants. Au début, ce n'est qu'un mot et non une réalité. Ce mot cache en fait une réalité qu'il faut leur expliquer, car ils ne savent pas encore ce que cela signifie. Ainsi, la mort devient réelle que lorsqu'ils en ont fait l'expérience. En général tant qu'un décès ne s'est pas produit les parents préfèrent ne pas aborder ce sujet. Mais lorsque cela devient concret, ce mot prend tout son sens. L'enfant comprend dès lors ce que cela signifie, en outre ce que cela a comme conséquence. Il ressent la douleur de la perte et indirectement le relie avec le mot lui-même ; il lui donne ainsi un sens. De ce fait, ce mot peut être atténué quand on est petit car il peut sembler brutal, difficile à comprendre et à accepter quand on n'a pas la maturité et l'âge nécessaire. C'est alors que les parents inventent des métaphores mignonnes aux enfants pour leur faire comprendre qu'ils ne reverront plus jamais la personne qui est décédée. Ainsi le mot "mort" n'est pas utilisé clairement par les parents, au contraire, ils choisissent des mot plus doux qui ne créeront pas de choc émotionnel pour l'enfant. La vérité peut être tellement dévastatrice qu'il semble préférable de la cacher.

On nous ment pour nous protéger : mais est-ce vraiment la bonne solution ? À l'instant même où l'on saura la vérité ne sera-t-elle pas plus que douloureuse ? Je me souviens d'une phrase que l'on m'avait dite quand j'étais enfant pour me faire comprendre que je ne reverrais plus jamais ma grand-mère : "Mamie s'est endormie dans un sommeil tellement profond qu'elle ne se réveillera pas, elle est montée au ciel maintenant". Pourtant j'avais tout de suite compris ce que cela signifiait. Les enfants sont intelligents et je pense que leur "cacher" la vérité, ce n'est pas forcément leur rendre service. Je me souviens même que ma mère m'avait acheté des livres sur le thème de la mort et ce qu'elle représente. Ils étaient faits pour les enfants dans le but d'enjoliver un peu la situation. Néanmoins quand nous sommes entourés de personnes dévastées qui pleurent un proche, aucun livre ne peut vraiment nous reconforter. Nous sommes tout simplement bouleversés et seul le temps pourra apaiser les choses. Dans ces moments-là, il est important d'être bien entourés. Il est important de partager des paroles consolatrices avec nos proches, de rester soudés dans ces épreuves difficiles et d'être là les uns pour les autres. Sur le

moment ces paroles peuvent nous sembler inutiles car notre peine est si grande que nous avons l'impression que nous ne pourrons jamais la surmonter, mais c'est une erreur. En effet, sentir que nous ne sommes pas seuls nous aidera à accepter petit à petit la situation et à consoler notre peine dans le but de retrouver un état d'apaisement. Au début, cela permettra de penser à autre chose, de se "vider la tête", puis au fil du temps de n'y penser que par occasions.

Personnellement, je n'ai jamais eu peur de mourir, parce que c'est une étape de notre vie. J'ai la conviction que quand notre temps est venu, il faut tout simplement accepter de partir. Néanmoins, j'ai peur de ressentir à nouveau la sensation de vide qui nous envahit quand un proche meurt. C'est une sensation très



Graphisme ©Roy Lichtenstein

particulière : on est bouleversé et nous ne réalisons pas tout de suite ce qui se passe. Il faut réellement un temps d'adaptation car un décès chamboule notre vie. Il faut dorénavant vivre avec l'absence de la personne, accepter que nous ne la re-verrons plus jamais, accepter de ne plus entendre sa voix, ses rires, ses pleurs.

Notre quotidien ne sera plus jamais le même. Mais nous nous rendons compte qu'au fur et à mesure du temps le vide qu'a laissé la personne disparue derrière elle devient moins pesant. Quand nous pensons à nos proches, cela nous procurera toujours un petit pincement au cœur qui finalement ne disparaîtra jamais. Même si la personne n'est plus présente au quotidien paradoxalement il restera toujours une partie d'elle encore en vie. Le fait de penser à cette personne permet d'entretenir le lien qui nous unit. Parler régulièrement de la personne disparue comme si elle était toujours là, se rappeler des bons souvenirs passés avec elle, permet de la maintenir vivante. Le parfum est selon moi la meilleure façon de raviver des moments passés partagés. Ainsi, le temps d'une fraction de seconde nous ressentons une sensation étrange ; j'ai l'impression de me retrouver dans les bras de la personne, je ressens la sensation de chaleur qui m'envahissait lorsqu'elle me faisait

un câlin. C'est grâce à tous ces moments-là que la personne décédée continue d'exister, c'est nous qui continuons de la faire vivre dans notre monde. Ainsi, elle n'est peut-être pas présente concrètement dans la réalité mais elle continue d'exister grâce aux pensées. Certains pourraient considérer cela comme du déni, mais il faut voir plutôt cela comme une façon de faire son deuil. Chacun aborde la mort à sa manière, chacun sa façon de canaliser son chagrin.

Finalement, tout au long de notre vie, chaque personne connaîtra de nombreuses pertes, et même si cela est difficile nous devons aller de l'avant. Le proche disparu continuera d'exister à travers nous. Peut-être nous apparaîtra-t-il dans nos rêves ? Ce qui est sûr, c'est que tout au long de notre vie cette personne veillera sur nous.

Anouk





Graphisme ©Roy Lichtenstein

*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro 4 – mars 2021*

Bal masqué

Le covid a mis encore plus de distance entre nous tous. Avant nous étions tous friands de nouvelles rencontres, maintenant nous en avons peur. La moitié de notre visage est masqué : les yeux deviennent notre seul moyen de communication, excepté la parole. Mais parfois il est difficile d'exprimer ce que l'on ressent avec de simples mots, le masque rend ça encore plus difficile, il est comme un bâillon qui nous empêcherait de nous exprimer comme nous le souhaiterions. Ce masque que nous portons tous les jours nous conduit à un renfermement sur nous-mêmes, il nous cache des visages familiers que nous pourrions être amenés à rencontrer et avec qui nous pourrions discuter et échanger. Je trouve ça triste, même si nous continuons à croiser des gens et à rencontrer de nouvelles personnes, tous les contacts physiques ont disparu, on ne peut même plus se sourire. C'est une situation que l'on subit. Alors on cherche à trouver des alternatives, mais plisser les yeux pour feindre un sourire n'égalera jamais l'effet d'un vrai sourire.

Je m'imagine le visage de personnes que je ne connais que depuis le début de l'année. Je n'ai donc jamais vu l'entièreté de leurs visages, et quand parfois je les aperçois sans masques, j'ai l'impression de ne pas les connaître. J'oublie même le visage de certains camarades, alors que le visage est quelque chose de très important, il fait partie de l'identité de quelqu'un. Les traits des visages que je pensais pourtant connaître disparaissent de ma mémoire comme s'ils n'étaient pas réellement importants. Le sourire est essentiel dans la communication et il permet



dès le premier contact de se reconnaître et de partager ou d'exprimer une émotion. La première impression et le jugement qu'on se fait d'un individu lorsqu'on le rencontre pour la première fois peuvent parfois influencer nos sentiments futurs à l'égard de l'autre. Le visage et ses expressions nous permettent de créer des liens, puisqu'ils sont les premiers éléments que l'on va observer chez l'autre.

Le sourire nous permet aussi de communiquer sans dire un mot, de partager un moment de complicité. Il est un indicateur de bonheur. Il peut aussi être signe de réconfort, de déception, d'ironie, d'agressivité ou d'autres sentiments négatifs dans d'autres contextes ; mais de manière générale, le sourire est l'expression la plus universelle et la plus positive. Il indique différents niveaux de plaisir, de

contentement ou d’amusement. Nous en sommes privés. Ce masque qui s’est mis entre nous, est un obstacle dur à éviter. Lorsque nous rencontrons quelqu’un, il y a ce sourire, que nous ne contrôlons pas parfois, ce mouvement de nos lèvres que nous contrôlons pas, qui peut même parfois annoncer l’envie de s’embrasser, et ce n’est maintenant possible qu’en contournant les règles. Plus aucune confiance ne peut s’exprimer implicitement à l’aide de notre langage corporel. Il n’y a plus aucun mystère, tout doit être dit.

Heureusement, il nous reste le regard. On dit que les yeux sont le miroir de l’âme, ils sont la partie de notre corps qui exprime le plus de nous-mêmes, et il est parfois compliqué de mentir en regardant quelqu’un dans les yeux. Mais malgré tout je trouve étrange de se dire que tout cela est maintenant devenu notre normalité. Lorsque je lis un livre ou bien lorsque que je regarde un film, les scènes dans la rue, ou les moments de proximité avec des inconnus dans des bars ou restaurants me font réaliser que le monde a énormément changé durant cette année, et j’espère avoir la chance de connaître un retour à la normale, ou à l’ancienne normalité, car je n’ai pas l’impression d’en avoir suffisamment profité. En réalité, j’ai l’impression de tourner en rond dans cesse, en attendant que ça s’arrête, mais cela ne dépend pas de moi. Comme si je dansais une valse et que les musiciens n’étaient jamais fatigués de jouer cette musique qui semble une éternité à mes oreilles. Et si tout cela n’était qu’un bal masqué ?

Mélissa

L’intelligence nous rend-elle plus heureux ?

L’intelligence est un concept souvent mal interprété : elle ne désigne pas la capacité à résoudre une équation extrêmement complexe en mathématiques. Elle est souvent confondue avec un ensemble de capacités intellectuelles, comme si elle pouvait être mesurée par des notes scolaires ou se manifester par des études réussies, ce qui permettrait de “classer” les individus ou de se conformer à un modèle. En réalité, c’est l’intellectualité qui peut se mesurer de cette façon. Ce n’est qu’une part de la véritable intelligence qui elle se rapporte à la vie et à la saisie d’une situation. L’intelligence prend en compte différents facteurs d’un individu dont l’intellectualité, tels que ses traits de personnalité, sa sensibilité émotionnelle, ses capacités linguistiques, etc. Certains peuvent avoir des dossiers scolaires excellents, mais pour autant être totalement perdus et ne pas comprendre, saisir la vie en dehors du cadre scolaire. Le cas inverse existe également : beaucoup de personnes peuvent être en échec scolaire, mais pour autant être intelligentes en dehors de ce cadre scolaire.

Ces personnes sont souvent très réalistes, et parfois même pessimistes. Elles ont conscience de beaucoup d’aspects de la vie quotidienne dont les autres n’ont pas conscience. Je pense que les personnes les plus intelligentes en savent beaucoup plus sur la vie et sur notre existence en général, et qu’elles connaissent donc plus de déceptions que les autres. C’est comme si elles avaient vécu plus d’expériences que les autres, et qu’elles avaient ainsi plus de savoir. C’est pourquoi elles sont souvent

plus matures que les autres personnes de leur âge. On peut donc croire que les plus intelligents sont parfois les plus malheureux car ils sont justement plus lucides sur certaines situations nuisibles par exemple, ce qui fait qu'ils y réfléchissent énormément et tombent parfois dans des cercles vicieux avec des pensées pessimistes. Malgré ce haut degré de lucidité qui fait partie de l'intelligence, celle-ci soulève un paradoxe car la réflexion constante découle d'un aspect inconscient de la chose : les personnes intelligentes ont souvent des problèmes de confiance en soi et ne se croient donc pas si intelligentes que ça. De ce fait, elles ne sont jamais sûres de ce qu'elles pensent, ce qui fait qu'elles analysent tout autour d'elles de manière excessive, comme si elles étaient en hyperactivité cérébrale constamment. Ainsi l'intelligence prend aussi en compte cette capacité d'attention à des aspects ou des détails significatifs pour elles dans ce qui semble insignifiant au premier abord.

Les personnes intelligentes ont certes aussi plus conscience des moments de bonheur qu'elles vivent que d'autres, mais les moments de malheur prennent la plupart du temps le dessus, et ce, pour tout le monde. Ces personnes ne sont pas heureuses ou malheureuses (en fonction des aléas de la vie) de manière stable, mais sont soit très heureuses, soit très malheureuses, et peuvent passer d'un état d'esprit à l'autre facilement, d'un extrême à l'autre.

La question de conscience et de maturité peut être comparée à celle des enfants : hormis ceux qui vivent dans des conditions atroces telles que la pauvreté ou la guerre, les enfants disent facilement qu'ils sont heureux. Tout simplement car ils n'ont pas conscience des problèmes et des aspects complexes de la vie d'adulte ; ils ne s'en rendent pas compte. Ils n'ont pas l'intelligence de certains individus comme certains adultes. De ce fait, ils ne se focalisent pas sur les aspects malheureux et décevants de la vie, et tendent à être plus heureux car ils sont ignorants.

La raison pour laquelle l'intelligence et l'intellectualité sont confondues est le fait que les personnes ayant un QI très élevé, comme Einstein ou la plupart des grands scientifiques, sont aussi très intelligentes. C'est pourquoi de nombreux scientifiques affirment ne pas être heureux. En plus de leur bagage intellectuel, leur intelligence leur donne une grande lucidité pouvant finalement leur être nuisible, et expliquant pourquoi ils peuvent facilement être moins heureux. On parle de « Hauts Potentiels intellectuels » – l'idée de potentiel et de QI étant des formes de mesure. Ce haut potentiel (ou grande capacité) intellectuel est également souvent lié à un haut potentiel émotionnel que possèdent ces personnes, c'est-à-dire une grande sensibilité émotionnelle. Ainsi elles prennent beaucoup de choses à cœur et personnellement, ce qui les rend facilement affectées voire blessées, et donc malheureuses.

Toutes ces caractéristiques des personnes intelligentes ont ainsi des conséquences sur leur quotidien et donc sur leur bonheur : leurs analyses constantes par exemple leur créent du stress, jusqu'à un stade où elles peuvent avoir des problèmes de santé parfois. De plus, cette lucidité et ces analyses font qu'elles sont plus exigeantes envers elles-mêmes et leur entourage. Cela peut être oppressant et dérangentant pour leur entourage. C'est pourquoi les personnes intelligentes ont par exemple des relations amicales compliquées, voire manquent de relations amicales et de tous les aspects qu'une amitié peut offrir comme l'écoute ou le soutien

psychologique. Cette intelligence des situations n'est donc pas une intelligence sociale ou de composition avec les autres.

Ainsi, lorsqu'on est intelligent, cela ne signifie pas qu'on est plus heureux que les autres. Au contraire, cette intelligence peut être nuisible et entraîner des situations où un individu se sent malheureux plus facilement. En revanche, il ne s'agit pas d'une vérité générale : tous les intelligents ne sont pas malheureux. Certains parviennent à moins se focaliser, c'est-à-dire à diminuer l'exercice de la capacité d'attention sur tous les aspects complexes et négatifs dont ils sont conscients. Ils le font en travaillant sur eux-mêmes au quotidien, et ils arrivent ainsi à ne pas diminuer leur degré de bonheur. Dans cette transformation de soi qu'exige le bonheur, leur intelligence peut justement les aider à ce travail de conscience et d'attention.

Alexandra







Graphisme ©Roy Lichtenstein

*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro 5 – mars 2021*

Pardonner, est-ce un signe de faiblesse ?

Lorsqu'une personne nous vexe, nous fait souffrir ou nous humilie, on dit sou-vent qu'on ne pourra jamais lui pardonner. Sur le moment, peut-être par impulsivité, on veut la faire souffrir à son tour, se venger. La vengeance nous engage dans un rapport de force : on pense qu'on va dominer l'autre, être plus fort que lui et qu'on va rendre justice à nous-mêmes.

Se venger peut aussi être un signe de faiblesse. Lorsqu'on se venge, on n'accepte pas le fait d'avoir été blessé. Au lieu d'essayer de se réparer personnellement, on veut faire souffrir la personne qui nous a fait souffrir. Une personne est forte mentalement lorsqu'elle réussit à contrôler ses émotions. La colère et l'impulsivité qui font surface lorsqu'on nous trahit montrent que l'on n'est pas maître de nous-mêmes. Réagir vite à une situation est plutôt un manque de confiance ; on ne se sent pas capable de prendre du recul, de réfléchir à la situation, mais on agit sur le coup de la colère. Le but d'une vengeance est de provoquer la même chose que ce qu'on a ressenti, pour être à égalité : on a souffert tous les deux donc on peut se comprendre et peut-être se pardonner. Mais certains actes sont incomparables ou ne sont pas vécus de la même façon selon les personnes. Si mon ami m'a trahi et a dévoilé mon plus grand secret à une personne, et que pour me venger je crève les pneus de sa voiture, la conséquence ne sera pas la même. Lorsqu'il a dévoilé mon secret, je serais bouleversé mentalement, peut-être pendant une longue durée de temps. Mais, crever des pneus c'est plutôt un dégât matériel,

qui coûte de l'argent et du temps. Une vengeance est donc un signe d'impulsivité ; notre fierté prend le dessus sur la raison.

Au contraire, le pardon permet de mettre de côté la négativité auto-destructive associée à la colère et d'essayer de devenir une bonne personne. Le parcours qui mène au pardon est une voie difficile, elle nécessite beaucoup de temps et un contrôle de soi-même et c'est pour cela qu'elle suppose de la force. Une petite voix intérieure va nous interdire de pardonner : il s'agit de notre égo qui pense que c'est un signe de faiblesse. À ce moment-là, on imagine que celui qui est responsable de notre malheur ne mérite pas notre pardon. Si l'on pardonne facilement à quelqu'un qui nous a fait beaucoup de mal, on sera peut être considéré comme une personne faible d'un point de vue extérieur. C'est pour cela que pardonner nécessite du courage, car on affronte le regard des autres, on sait que l'on sera critiqué, mais on surmonte cela et on pense plutôt à nous-mêmes et à la personne que l'on veut être. Par exemple, une femme qui a été trompée plusieurs fois par son mari et qui pardonne à chaque fois est vue comme une victime. Mais on ne sait pas ce qu'il s'est vraiment passé dans ce couple. Le fait de ne pas prendre en compte le lien pardon-faiblesse mis en place par la société montre notre force et notre capacité à savoir se maîtriser. Pardonner, c'est quelque chose de très difficile à faire, surtout lorsqu'on a été profondément blessé. Parfois le pardon n'est pas un acte de faiblesse mais une preuve d'amour. On pardonne car la relation qui nous lie à la personne qui nous a trahi est très forte et importante pour nous. Pour la sauvegarder, et ne pas détruire tout ce qui nous lie profondément à cette personne, on pardonne pour reconstruire ensemble et renforcer nos liens.

Dans d'autres circonstances, le pardon nous permet de penser à nous-mêmes. Le fait de pardonner une personne ne signifie pas que l'on doit rester en contact avec elle et redevenir proche comme avant. Cela permet de se détacher du passé pour mieux avancer, de se libérer de tous les sentiments qui nous pèsent et qui nous dévorent de l'intérieur. On a été détruit par la trahison et on rentre dans une volonté de reconstruction de soi-même. Il faut penser à nous, et si l'on est rancunier, cela donnera du pouvoir à la personne qui nous a blessé. Si elle voit qu'on est toujours impacté par ce qu'elle nous a fait, elle pensera qu'elle a le pouvoir de contrôler nos sentiments, ce qui nous rendra encore plus vulnérable.

Le pardon a un grand pouvoir de nous faire retrouver notre confiance en nous, il nous permet de tirer un trait sur le passé et d'avancer. C'est seulement comme cela que l'on va réussir à devenir une personne heureuse et bien dans sa peau. Pardonner est une action qui oblige à digérer les ressentiments et renoncer à la vengeance. Selon moi, pardonner est plutôt un signe de force mentale. Nous sommes capables de surmonter les épreuves, de passer au-dessus des souffrances sans pour autant les oublier. En effet, si quelqu'un ne pardonne jamais, elle sera remplie de colère, de rancœur au quotidien. Il faut au contraire savoir contrôler ses sentiments et savoir pardonner.

Noémie



Graphisme ©Roy Lichtenstein

La mort effraie l'humain

La mort nous effraie pour plein de raisons, parce qu'elle remet en cause l'existence tout comme la disparition du vivant. Quand nous sommes vivants les personnes autour de nous nous voient, nous touchent et nous parlent ; nous existons parce que nous pouvons inter-agir avec ceux qui nous entourent. Mais quand on meurt plus personne ne peut nous voir, nous toucher et nous parler, nous ne pouvons plus inter-agir avec rien, nous n'existons plus, seuls les souvenirs que nous laissons peuvent être une preuve de notre existence passée. Nous ne sommes plus matière et d'une certaine façon nous vivons à travers les autres.

Personnellement je vois la mort comme un sentiment d'égoïsme et comme quelque chose d'intouchable. Un sentiment d'égoïsme car nous ne re-verrons plus jamais cet individu ; et intouchable car la mort n'a pas d'apparence et nous rend impuissants face à elle. Mais tout dépend du point de vue, de la façon de se placer face à elle. Une personne qui meurt aura peut-être eu peur ou alors n'aura pas eu le temps de comprendre ce qui est en train de ce passer, mais une fois morte elle ne sera plus que le corps inanimé, en quelque sorte elle n'existera plus, elle ne pourra plus avoir de regrets, d'envies ou même ressentir la peur. Mais lorsqu'on se place d'un autre point de vue, du point de vue de celui qui perd cet individu, lorsqu'une personne meurt – d'autant plus si elle est proche de nous – c'est comme si elle nous échappait, comme si elle glissait ailleurs dans un endroit où nous ne pouvons aller.

C'est là que la personne va nous manquer, parce qu'à nos yeux elle existait et donc prenait une place quelque part dans notre vie, ce qui n'est plus le cas quand une personne meurt parce qu'elle appartient au passé bien que nous pouvons avoir l'impression d'être avec elle dans le présent par le biais d'objets qui nous la rappellent. Et dans ce cas, la mort est effrayante parce qu'elle retire la vie d'une personne en privant les autres de son existence. Condamnés à revoir cette personne dans notre mémoire sans pouvoir réellement être avec elle, sous cet angle-là, la mort me terrifie car elle est autant imprévisible qu'imbattable et inévitable, car toute chose qui vit est vouée à mourir. On pourrait dire que sans elle il n'y aurait sûrement pas de vie, et donc les individus n'existeraient pas ; en quelque sorte elle fait partie du cycle de la vie et il n'y a peut-être aucune raison d'en avoir peur.

Et si, finalement, ce n'était pas la mort qui nous effrayait mais le simple fait d'être proche de l'inconnu, d'une porte que l'on ne peut ouvrir sauf au bon moment. Je dis que la mort est égoïste parce que la place que la personne se sera faite en nous sera vide et que ce n'est pas quelque chose d'agréable que de ressentir du vide en plus d'un sentiment inconnu.

Tout le monde a des avis qui diffèrent à propos de la mort, mais nous ressentons tous cet étrange impression de trouble à son égard, nous parlons d'elle comme si nous la connaissions mais aucune vie sur cette Terre ne peut la connaître réellement.

Emma





Graphisme ©Roy Lichtenstein

*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro 6 – avril 2021*

Le suicide est-il égoïste ?

Le suicide n'est pas une mort comme les autres, car c'est un acte que la personne défunte voulait, ce qui diffère donc d'une mort naturelle ou un assassinat, qui sont des morts involontaires.

On ne sait pas ce que quelqu'un a dans la tête à ce moment-là, et on ne le saura jamais. Cette personne peut dire ce qu'elle a sur le cœur autant qu'elle en a envie, mais personne d'autre qu'elle ne connaît le réel fond de ses pensées.

Nous avons tendance à associer le suicide à un acte de lâcheté, un acte d'égoïsme. En effet, pour l'entourage il est difficile de pardonner cet acte, car la culpabilité, la tristesse et le deuil les suivront sûrement toute leur vie. En effet, ils ont du mal à se pardonner eux, car ils n'ont pas pu l'empêcher d'agir ; mais ils peuvent ne pas réussir à pardonner la personne défunte, car eux restent en vie et que cette personne les a laissés. Ils ne comprendront peut-être jamais pourquoi en venir à s'ôter la vie et à quel moment la personne décide de sauter le pas.

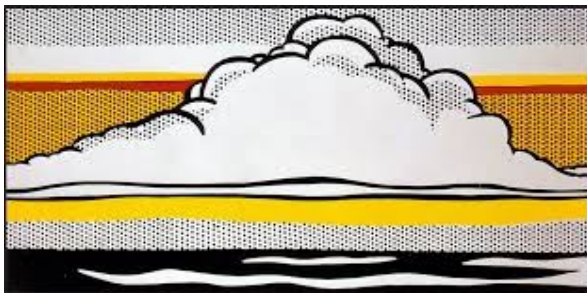
Le deuil est très dur pour eux : ils se sentent généralement très perdus, vides, ou au contraire, toutes les sensations sont ressenties bien plus fortes. Ils peuvent finalement passer par toutes sortes d'émotions avant de réussir à faire leur deuil.

Ils peuvent tout remettre en question, chercher des indices que la personne défunte aurait malencontreusement laissés, les menant à une culpabilité extrême : ils peuvent s'en vouloir de n'avoir rien vu venir, rien fait pour l'empêcher – ou rien pu faire du moins –, ils peuvent également s'en vouloir d'être eux restés en vie. Or, le

rôle de l'entourage d'une personne est de la monter vers le haut et de passer de bons moments, alors lors de l'acte, je ne pense pas que la personne prenne en compte ce que ses proches lui ont permis de faire ou non. Je pense que les raisons n'ont pas de rapport avec les proches de cette personne.

Pour oser sauter ce pas, la personne doit penser qu'il n'y a pas d'autre échappatoire : elle est tellement mal dans sa vie et ses problèmes, qu'elle préfère y échapper, elle veut donc sortir de l'embarras que représente sa vie. Elle doit être dans un tel état de désespoir qu'elle doit penser que même son entourage n'y peut plus rien, que personne ne peut plus rien faire et que c'est le moment d'en finir. Elle a souvent l'impression d'être un fardeau pour ses proches, en se disant « ils seront mieux sans moi » ; elle ne voit aucune issue à ses problèmes et se sent prise au piège.

Je pense donc qu'on devrait comprendre cet acte, qu'il soit nourri de bonnes raisons ou non. Il ne faut pas en vouloir à cette personne pour cause d'égoïsme. Elle a en effet



Graphisme ©Roy Lichtenstein

pensé à elle en premier, mais ne doit-on pas tous penser à nous-même d'abord avant les autres ? Cet échappatoire aura eu une fonction de délivrance pour la personne défunte, et il faut le reconnaître.

De plus, penser que cet acte est égoïste revient à être égoïste soi-même. En effet, nous pensons à nous et à la façon dont cette mort nous a affecté avant de penser à la souffrance que notre proche devait endurer lorsqu'il a pris cette décision. Nous jugeons son choix par rapport à ce que nous endurons nous-mêmes par la suite. On peut penser et dire que c'est égoïste d'abandonner sa famille ou ses amis. On peut penser que la personne qui s'est suicidée n'a pas pensé à ces gens, ces gens qui restent. Mais nous avons tort. Lorsque nous disons ça, nous ignorons le fait que c'est justement pour ses proches que cette personne tenait un jour de plus. Il faut comprendre d'un autre côté que se suicider c'est vouloir arrêter de souffrir.

Mais finalement toutes ces réactions sont totalement compréhensibles et humaines. Il est normal de lui en vouloir, et ça prend du temps de comprendre cet acte et de l'accepter. Il est tout de même important de comprendre que juger ce choix est inutile, car il est irrémédiable ; alors tout ce que nous penserons et dirons sera peine perdue. Il ne faut évidemment pas romantiser cet acte. En effet, le fait de dire et penser que le suicide est quelque chose de « beau », peut peut-être permettre à ceux qui restent en vie de mieux l'accepter, mais cette romantisation peut avoir un effet indésirable : d'autres humains peuvent passer à l'acte à la suite, car ils pensent que c'est quelque chose de bien, ou quelque chose qui n'a pas d'intérêt.

Je pense qu'on devrait toujours comprendre et respecter les raisons d'un suicide ; mais dire que c'est un acte égoïste, qu'on le comprenne ou non, n'a rien d'intelligent. C'est donner une image négative de la personne défunte, ce dont elle

n'avait évidemment pas besoin avant de quitter ce monde. En effet, souvent, lorsque cette personne passe à l'acte, elle pense que sa vie et sa personne n'ont plus d'intérêt à exister, car elle ne pense plus que du négatif de sa personne. C'est pour-quoi, lorsqu'on dit de cette personne que ce qu'elle a fait est égoïste, c'est comme si on la rabaisserait à nouveau, alors qu'elle était déjà au plus bas pour oser s'ôter la vie.

Garder comme souvenir d'une per-sonne qu'elle a fait quelque chose d'égoïste n'est donc pas très judicieux. Il est important de se consoler de la perte, de se réjouir de l'avoir eue dans notre vie, car si on l'aimait c'était pour elle. Il est peut-être difficile de détacher son acte de sa personne, mais un jour, on pourra penser à elle avec le sourire aux lèvres, en pensant à la personne in-croyable qu'elle était, et en se disant qu'elle est sûrement mieux là où elle se trouve maintenant que là où elle n'en-durait plus que de la souffrance.

Anabel

Peut-on se mentir à soi-même ?

Mentir est directement opposé à dire la vérité. Cela veut dire que lorsqu'on connaît la vérité on peut choisir de la cacher à quelqu'un et lui mentir. Il est donc possible de mentir à quelqu'un qui ne connaît pas la vérité, mais se mentir à soi-même semble contradictoire et im-possible puisque l'on a conscience de ce qui est vrai. On ne peut pas penser quelque chose et son contraire, connaître la vérité et ne pas la connaître. Comment serait-ce possible de réussir à mentir à quelqu'un qui connaît la vérité et donc comment serait-ce possible de se mentir à soi-même ?

La mauvaise foi illustre le mensonge à soi-même. Lorsque l'on est de mauvaise foi on connaît la vérité mais on ne l'assume pas. Par exemple, on a conscience de nos défauts, car des personnes qui nous entourent peuvent les relever, mais on ne veut pas les reconnaître. On ne souhaite pas changer et on ne se remet pas en cause. La mauvaise foi est donc un mensonge conscient.

Il y a deux raisons qui peuvent nous pousser au mensonge. D'abord, vouloir paraître meilleur aux yeux des autres, puis vouloir avoir une meilleure estime de soi. La mauvaise foi est influencée par notre amour propre qui nous pousse à nous sentir supérieurs aux autres. Notre égoïsme nous permet de nous masquer la vérité et de nous surestimer. Le regard des autres nous pousse à nous mentir à nous-mêmes. On veut s'embellir aux yeux des autres car on cherche la reconnaissance. Le fait de se soucier plus de ce que pensent les autres de nous que de ce que l'on est vraiment est à la base de ce mensonge. Dans certaines situations on veut donner une bonne impression, cacher ses défauts ou même se surestimer, alors que d'une certaine façon nous sommes conscients de ces défauts. On peut aussi être de mauvaise foi simplement pour fuir ses responsabilités en refusant de voir l'impact que l'on a.

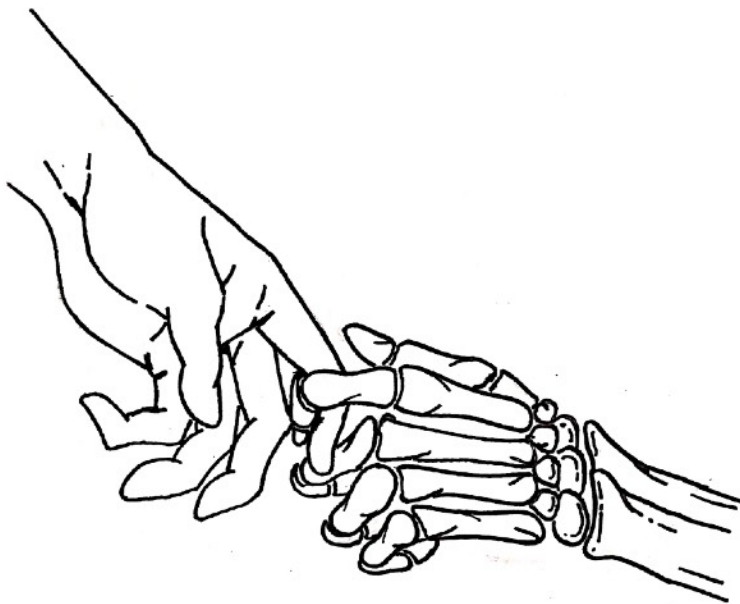
Qu'est-ce qui fait qu'on peut croire en ce mensonge ? En société, à force de vouloir être intégré on peut être poussé à jouer un rôle. Pour chercher la reconnaissance et avoir une meilleure estime de soi on adopte une façon d'agir qui n'est pas fidèle à nous-mêmes. Ce que l'on est nous déplaît, alors on refuse la réalité en se mentant, on se « voile la face ». On porte un masque et on s'oublie dans ce

rôle. Le mensonge devient alors un jeu dans lequel on est pris. On fait semblant au point de ne plus savoir faire autrement.

L'amour de soi pousse aussi à croire à ses propres mensonges. On recherche notre propre bonheur et se mentir à soi-même permet de garder espoir. On a souvent besoin d'illusions pour se rassurer. Il faut penser que l'on est capable de réussir pour tenter des choses. Ou au contraire pour éviter le malheur qu'en-trainent des déceptions et des échecs, on peut se mentir à soi-même et se dire que l'on n'est pas capable, ne jamais tenter et abandonner.

Gaby

Dessin de Paul



Battement(s)

Alors ça y est, c'est maintenant que je pars ?
Cela ne me déplaît pas, j'en ai bien trop marre.
Fatigué de changer de lit dans ce grand H.
C'était évident que j'avais perdu le match.

* 5 battements *

Enfin. Pouvoir mettre un terme à trois ans de lutte.
Depuis qu'on m'a dit : "Monsieur, vos cellules mutent".

Pourquoi l'humain a-t-il peur de perdre sa vie ?
Par crainte de perdre tout ce qu'il a construit ?

* 3 battements *

Peut-être. Pourtant je ne ressens aucune peur.
Au contraire, j'ai envie que mon corps se meurt.
Un dernier désir avant que je ne m'essouffle ?

* 1 battement *

Oui, un dernier câlin, une dernière vue,
Un dernier pas, un dernier rire, un dernier zut,
Une dernière poigne avant mon dernier souffle.

* 0 battement *

Paul

Mots de tête



Graphisme ©Roy Lichtenstein

*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro 7 – mai 2021*

Écrire pour exister

J'écris pour fixer mes pensées, pour ne rien oublier car je ne pourrais avoir une confiance aveugle en ma mémoire. Elle peut faillir avec le temps, alors que mes mots, une fois inscrits, ne changent jamais.

Pour transmettre ses idées, l'humain choisit de les mettre par écrit afin qu'elles soient communiquées aux autres de manière exacte et inchangée. L'écrit donne forme à la pensée et peut prendre l'apparence d'un poème, d'une chanson, d'une lettre. En s'exprimant oralement, nous prenons le risque que nos paroles soient déformées et oubliées, alors que les écrits restent, d'où l'expression : « Les paroles s'en vont, les écrits restent ». Rédiger ses pensées apporte une justification réelle aux yeux de tous. Elles existent puisqu'on peut les lire ; personne ne peut modifier les termes employés et gravés. À l'inverse, les paroles prononcées se déforment car on peut utiliser d'autres mots de sens proche pour les partager. En ce sens, les paroles peuvent prendre des formes différentes de celles que nous voulions donner à l'origine. La lettre est intemporelle, elle traverse les époques ce qui rend immortelle la pensée qu'elle contient. Le temps occupe une place importante dans le principe de la lettre. On ne rédige pas une lettre comme on parle à voix haute. Sa rédaction prend du temps, elle nécessite de l'attention et mobilise toutes les pensées de celui qui l'écrit. Au moment où l'auteur la rédige, il fixe ses mots et les empêche de se perdre dans son esprit. Ses pensées sont ainsi capables de se retrouver partout

à travers le monde, et à travers le temps. L'écriture serait alors le seul moyen de conserver nos pensées. Elle suspend donc d'une certaine manière ce temps. La lettre rend notre âme lisible aux yeux de tous. Elle serait le miroir de l'esprit, exprimé par des mots précis et définis. Cependant, l'esprit est un outil très vaste sur lequel il est difficile de poser un sens. Penser est une caractéristique intellectuelle humaine incessante et en perpétuelle activité. D'innombrables pensées différentes les unes des autres occupent notre esprit en permanence. Alors retranscrire son essence tout entière serait impossible. La lettre permet ainsi de donner une part de notre esprit au destinataire de notre message.



Ce dernier obtient donc une partie de nous-mêmes et il lui revient le rôle important d'interpréter la lettre. En effet, une lettre s'adresse toujours à quelqu'un, à l'autre ou à soi-même. Dans le premier cas, nous écrivons les choses comme nous les pensons, mais le lecteur doit lui aussi saisir tous les sens que nous avons voulu donner aux mots. Alors, on pourrait dire qu'il participe d'une certaine manière au sens de la lettre, comme s'il s'agissait d'une rencontre entre ce que trace l'écrivain et ce que lit le lecteur. Nous laissons ainsi l'infime imagination au lecteur quant à l'interprétation des mots, car chacun d'eux peuvent faire sens différemment selon les esprits. À l'écrit, les deux correspondants ne perçoivent ni les réactions en temps réel, ni le ton de la voix, ni les expressions

physiques. Ils échangent uniquement des paroles qui sont préalablement pensées, travaillées et bien choisies. La lettre offre cette possibilité de penser avant d'écrire et de transmettre. À l'inverse, à l'oral, nous sommes capables d'exprimer des idées infondées et qui sont en réaction instantanée aux paroles échangées. De plus, il est facile de se reprendre à l'oral quand nous estimons que nos paroles sont inappropriées alors qu'une fois écrite et envoyée, la lettre conserve les pensées et ce de manière définitive.

Une lettre nous permet de garder une trace indestructible des mots d'une personne, ses mots qu'il a lui-même choisis pour représenter sa pensée. L'unique moyen de faire disparaître totalement une lettre serait de la brûler. Le papier se consume, et les mots qui y sont gravés deviennent des cendres. Pourquoi voudrions-nous brûler une lettre ? D'abord il peut nous sembler nécessaire de le faire, comme si cela nous libérerait d'un poids. Par exemple, nous pouvons écrire toutes les choses qui occupent négativement notre esprit, toutes nos pensées noires qui mettent fin à notre joie, puis nous brûlons ces lettres dans le but de soulager notre tête pensante. D'un autre côté, nous pourrions choisir de les brûler parce qu'elles contiennent un sens fort et qu'elles ont été rédigées par une personne qui ne représente à nos yeux

que souffrance et affliction. On n'oublie pas cette lettre remplie de douleur, mais on ne lui donne plus le pouvoir d'exister entre nos mains. On lui accorde une place minimale dans nos souvenirs sans lui permettre de ressurgir sous nos yeux. Alors on la brûle car la déchirer ne suffirait pas à la rendre aussi petite que la place qu'on veut lui donner. Les flammes imposent une décision définitive car on ne peut rétablir une lettre consumée. Elle s'évapore dans le monde et dans l'air.

Ainsi, j'utilise la lettre comme support de la mémoire qui permet de la transmettre à une personne, au monde, à moi-même.

Jeanne



L'influence que les langues ont sur moi

J'ai pu relever un point commun chez les personnes parlant plusieurs langues à partir de ma propre expérience : j'ai remarqué que la plupart de ces personnes changent certains de leurs comportements comme la voix et l'intonation lorsqu'ils passent d'une langue à une autre. J'ai observé cela par exemple chez nos professeurs en langues vivantes, mais aussi pour les membres de ma famille et moi. Je me suis donc demandée si ces changements de notre comportement pouvaient aussi changer d'autres aspects qui nous caractériseraient. Mes parents ayant deux langues maternelles différentes, quand je parle avec ma mère ou quand je parle avec mon père, j'ai remarqué que je pouvais me sentir différente selon la langue utilisée, comme si ma personnalité pouvait s'adapter à la langue que je parlais. Peut-être que cette adaptation est due aux différences culturelles comme par exemple la capacité à plus ou moins sociabiliser, ou encore à montrer ses émotions, etc. Lorsque je parle français, ma voix est plus détendue et fluide que quand je parle une autre langue, car j'ai remarqué qu'il est plus facile de parler à des inconnus en France, qu'on est plus à

l'aise. Ou encore, quand je veux exprimer ce que je ressens à mes parents, j'utilise inconsciemment la langue de ma mère qui est le russe, car je trouve que dans sa culture il est plus fréquent de parler de ses émotions. C'est comme si la langue que j'utilise représentait inconsciemment les différentes cultures que je connais, ce qui me permet finalement de m'exprimer d'une façon plus précise. Cela est aussi en lien avec la richesse différente de chaque langue : il m'arrive parfois de ne pas trouver le mot exact que je veux employer en français pour décrire une émotion ou un point précis. De ce fait, selon la richesse au niveau du vocabulaire, j'arrive à mieux me représenter la réalité, souvent en traduisant ce mot d'une autre langue s'il existe. C'est comme si dans cette traduction, la nouvelle langue gagnait en profondeur et se rapprochait ainsi de plus en plus de ma langue première.

Ces sortes d'exercices de va-et-vient ne permettent pas que de choisir mes mots plus justement, mais cela influence aussi mes pensées. La plupart du temps, lorsqu'on vient tout juste d'apprendre une nouvelle langue par exemple, on ne va pas penser dans cette langue automatiquement, mais toujours dans notre langue maternelle. Ce n'est que quand on est très à l'aise avec cette nouvelle langue qu'on arrive aussi à construire nos pensées en fonction d'elle. Dans mon cas, le français est devenu tellement présent au quotidien depuis petite que je pense la plupart du temps en français,



mais il m'arrive toutefois souvent de penser dans les langues de mes parents, lorsque je discute avec eux, que je regarde un film ou que je lis un livre dans leur langue. Dans ce dernier exemple, lire me permettrait comme de me relier à travers cette langue à mes parents, je me sens plus proche d'eux sans forcément devoir leur parler oralement. Le français est même devenu tellement présent que parfois, pour parler dans une autre langue, je construis d'abord mes phrases en français puis je les traduis mot à mot, ce qui peut porter à confusion car les constructions grammaticales ne sont jamais les mêmes entre les différentes langues. Jongler entre elles est donc aussi une question d'habitude, c'est un processus qui prend du temps à se mettre en place et qui me permet également d'entendre ma langue d'un point de vue plus extérieur ; j'ai l'impression qu'en parlant plusieurs langues, on parvient plus facilement à entendre la sienne car on arrive à s'en détacher à un certain niveau. Ceci est assez paradoxal car ce détachement est un moyen de mieux connaître sa langue et donc de s'en approcher, mais ce détachement constituerait en fait une objectivité envers sa langue pour pouvoir mieux l'analyser et la connaître. Finalement, le polyglottisme serait aussi comme un concept inconscient au départ et

qui prend du temps à être reconnu par la personne elle-même. Il nous permet d'adapter notre personnalité ou même de l'enrichir à travers deux rapports : le rapport à soi et le rapport à ce qu'on appelle le « monde ».

Le rapport à soi prendrait en compte tout ce qui concerne l'enrichissement de sa personnalité, l'influence sur les pensées, la construction du langage, etc. Tandis que le rapport au monde concernerait plutôt la compréhension et la perception de certaines situations qui implique aussi d'autres personnes. Le polyglottisme développe dans un certain sens notre imagination pour l'interprétation d'une situation car il permet d'avoir différents points de vue : si l'on analyse une situation du point de vue d'une culture ou d'une autre, on peut plus facilement comprendre les différentes opinions et idées. Il est en général assez rare d'apprendre une langue sans s'intéresser à la culture qui va avec, car on remarque qu'on ne pourrait pas comprendre certaines expressions fréquentes par exemple. Le polyglottisme est donc une façon de développer et d'approfondir certaines de nos opinions inconsciemment en s'intéressant à la culture de telle ou telle langue. Il impliquerait ainsi que la langue structure notre appréhension du monde en plus d'impacter notre personnalité.

Alexandra





Graphisme ©Roy Lichtenstein

*Le Journal des travaux de philosophie des élèves de la classe de T7
Numéro double 8-9 – juin 2021*

Qui suis-je ?

Tout le monde se pose cette question au moins une fois dans sa vie. Nous nous demandons qui nous sommes. Il nous arrive à tous d'être perdus parfois. Certains se posent cette question particulièrement souvent lorsqu'ils se sentent perdus au milieu de notre société ; ils n'ont pas l'impression d'être vraiment eux-mêmes. Ils ne savent pas qui ils sont vraiment et il y a toujours une part des autres qui nous empêche d'être vraiment nous-mêmes. Cette société à laquelle il est difficile de se construire, où les personnes extérieures nous jugent sans arrêt. Il est très dur d'être soi-même dans cette société dans laquelle l'influence des autres a un impact dans notre vie de différentes façons et à différents degrés.

Ce qui entraîne un enfermement sur soi de certaines personnes ; alors ils ne montreront pas leur intérieur par peur d'être mis à l'écart des autres. D'autres pour se protéger de ces regards ne diront pas ce qu'ils pensent vraiment pour ne pas être jugés. Il y a quelques années j'étais comme ça. Je ne m'opposais pas aux autres, je faisais peut-être ça pour ne pas être jugée de mes actes et être traitée comme une personne différente. Car généralement les gens n'aiment pas ce qui est différent d'eux.

Alors on se fait construire un masque pour se protéger du jugement extérieur. Il nous arrive de nous perdre et avec le temps on ne se retrouve plus, on

devient comme une autre personne, construite par un modèle de la société et selon leurs critères.

Il y a certaines personnes qui veulent être réellement elles-mêmes malgré tout, même si cela veut dire qu'elles pourront être seules ; pour elles il vaut mieux être seul que mal accompagné.

Tout de même je crois fortement qu'il existe des personnes qui les accepteront pour la personne qu'ils sont et n'essayeront pas de les changer. Et peut-être que cela leur permettra de se retrouver complètement et d'être eux-mêmes tout simplement.

Parfois lorsqu'on essaye de toujours être comme la société le désire et de toujours maintenir ce masque il se peut que certaines personnes oublient leur être totalement et ne le retrouvent plus. Il est alors très difficile pour elles d'être heureuses si elles ne sont pas elles-mêmes. Ce masque est comme une protection envers les autres et avec le temps on peut devenir ce masque tellement on l'a porté. On peut dire qu'on devient quelqu'un d'autre. Mais même si l'on veut échapper à notre vraie identité, un jour ou l'autre la réalité nous rattrapera. Car notre vrai être, notre vraie personnalité est toujours là, même si elle est enfouie. Alors peu à peu on commence à découvrir la personne qu'on était au départ, on découvre en soi qu'on vivait une vie fausse. Après cette découverte de nombreux changements auront lieu, comme les personnes qu'on fréquente. Je me dis que si cette fausse identité a autant duré c'est qu'on ne voulait pas changer notre manière de vivre ou qu'on ne voulait pas perdre ces personnes, donc qu'on ne veut pas se retrouver seul sans accompagnement, la solitude fait peur. Cela pousse encore plus à garder ce masque et à continuer à agir comme la société le souhaite. Nous ne sommes pas le même à nos yeux et aux yeux des autres, on a parfois une image à tenir.

Malgré toute cette pression, ces personnes qui se sentent perdues décident de partir à la recherche de leurs réelles personnes. C'est bizarre à dire comme ça, car normalement on doit se connaître soi-même n'est-ce pas ? Parfois on essaye d'être bien aux yeux de tout le monde mais peu importe comment on agit, il y a tout de même des gens qui ne nous aiment pas et lorsque on se rend compte de cela on a un déclic. Découvrir que tout cette vie qu'on a vécue est fausse et que maintenir ce masque ne servait à rien, c'est comme se réveiller d'un long rêve. Du jour au lendemain la réalité nous tape, nous réveille de ce rêve qui en fait était la vie qu'on vivaient auparavant. Au départ on peut se sentir bizarre car on n'a pas l'impression d'être nous-mêmes, mais quand on a longtemps vécu sous un masque on n'a jamais eu l'occasion de se connaître, alors comment fait-on pour savoir qui on est vraiment ? Commence alors un très long travail sur soi-même, comme si l'on partait à la découverte de quelque chose, mais c'est nous-mêmes, alors c'est encore plus difficile. Tout de même c'est déjà un très grand pas en avant que de vouloir se découvrir. Alors je pense que ça ira mieux ; il ne faut donc pas abandonner. On commence à apprendre à vivre seul sans penser aux autres, une vie où seuls nous décidons de ce qu'on fait.

Selon moi les personnes qu'elle côtoyait ne seront plus près d'elle et c'est pour cela que ce processus de découverte de soi-même sera difficile, elle pourra être rejetée de ce groupe d'amis et étant donné qu'elle a maintenant changé, ils ne

voudront plus être « amis » avec elle car cette personne ne correspond plus à leurs attentes, à leurs critères et donc ce n'est plus la même personne.

Alors il est fort possible que cette personne se retrouve seule et qu'elle se sente rejetée et il peut arriver qu'elle veuille abandonner car elle se dit : « je ne deviendrai pas quelqu'un que les autres n'acceptent pas », donc une fois de plus elle aura peur du jugement et de la solitude. Alors elle abandonnera tout ce qu'elle a accompli jusqu'à maintenant.

Certains choisissent alors la facilité et acceptent leurs sorts ; ils ne continuent pas leurs combats et abandonnent. J'aurais aussi choisi cette option qui en soi est la plus simple. Pourquoi chercher compliqué alors que le choix le plus simple est en face de moi. On se sentira mieux et plus en sécurité.

Lorsqu'on découvre qui on est vraiment, on a l'impression que notre monde s'écroule subitement et on ne comprend pas ce qui nous arrive, on a l'impression, en se regardant dans un miroir, d'être face à un étranger qu'on vient de rencontrer pour la première fois. Je dis que le monde s'écroule car on ne se connaît pas soi-même. On avait une tout autre image de soi. C'est une situation assez troublante, car on va essayer de se connaître, ce qu'on aime, ce qu'on n'aime pas, notre personnalité, en fait c'est comme si l'on rencontrait une nouvelle personne et qu'on faisait connaissance avec. Il y aura alors beaucoup de moments où l'on voudra abandonner, donc on peut avoir besoin de soutien de la part de nos proches qui nous donneront de la force.

Dans une société dans laquelle on vit comme des robots, qui doit suivre des règles instaurées par la société, sera-t-il un jour possible d'être unique et de vivre sa vie pleinement ? Pourrons-nous un jour trouver quelqu'un qui nous acceptera comme on est ?

Selon moi la meilleure solution pour que les personnes se sentent bien est de ne pas essayer de les changer et de ne pas les juger. Nous ne pouvons pas trouver une personne qui nous convient parfaitement, tout le monde est différent, alors n'essayons pas de faire changer ces personnes pour nous mais plutôt essayons de les accepter telles qu'elles sont, cela pourra un peu diminuer l'emprise que la société a sur nous tous.

Behije

Qui suis-je ?

Tous les jours on évolue. On avance dans notre vie, on change nos habitudes, on s'adapte, au point parfois de ne pas se reconnaître dans le miroir et de se dire nostalgique de ce que l'on vivait avant. Plongé dans les souvenirs d'amis que l'on ne voit plus, d'une relation qui a pris fin, il nous arrive aussi de nous dire nostalgiques de la personne que l'on était à un moment de notre vie.

Mais, qui est-on ?

Comme nous sommes en perpétuelle évolution, il semble impossible d'y répondre de manière certaine.

Si l'on se concentre sur un point purement factuel, nous sommes nous-mêmes à n'importe quel moment de notre vie. Notre « portrait général » ne change pas, à l'exception de certains cas. Ce portrait est composée d'éléments de notre vie



que l'on ne contrôle pas comme notre famille, notre nom et prénom, nos couleurs naturelles d'yeux, de peau et de cheveux, notre taille adulte. Donc en se basant sur celui-ci, on est en permanence nous-mêmes.

Mais la personne que nous sommes ne se réduit pas uniquement à notre portrait général car celui-ci ne prend pas en compte notre caractère, nos réactions, nos pensées... Et pourtant ce sont des éléments qui définissent qui nous sommes. Par exemple, lorsque je regarde les autres, je sens quelque chose de différent : au-delà de l'aspect physique et de ce qui apparaît de chacun, je sens que chacun est différent l'un de l'autre. Bien que certaines personnes se ressemblent plus que d'autres, chacun a sa personnalité propre qui change d'une personne à l'autre.

Selon moi, en plus du fait que plusieurs éléments sont à prendre en compte, le « moi » se construit autour de deux rapports : du soi à soi et du soi à l'autre (l'autre étant un autre sujet), les deux rapports étant liés entre eux. Par exemple, il arrive des fois où l'on a l'impression de disparaître aux yeux des autres, de ne plus exister, de ne plus être reconnu. Souvent cela s'accompagne d'une perte : on ne sait plus qui l'on est, on perd ce qui nous caractérise, comme si sans la reconnaissance des autres, nous arrêtions d'exister. Ainsi l'image que les autres ont de nous-mêmes, leur reconnaissance, influence sur notre propre vision de nous et sur qui nous pensons être.

Seulement, le plus souvent, cette reconnaissance est suivie d'une identification ou catégorisation : après nous avoir reconnu comme sujet et avoir enregistré une image de nous, cette image est en quelque sorte rangée dans des cases. Et cette image de nous que les autres vont avoir va dépendre de ce que l'on décide de leur montrer. Certaines fois notre manière de nous comporter auprès des autres est naturelle ou spontanée, d'autres fois elle est calculée : on ne veut pas toujours nous montrer tels que nous sommes réellement au fond, et l'on décide de ce que l'on montre aux autres. Par exemple avec notre famille (plus ou moins proche) on va chercher à se montrer comme « idéal », avec un vocabulaire plus contrôlé, soutenu, une attitude plus maîtrisée ; avec des amis proches, on va se « lâcher », on va montrer une autre partie de nous plus spontanée, différente de celle de la veille et de celle de demain. Ainsi, tout le monde n'aura pas la même image de nous car nous ne montrons pas la même chose à tout le monde et donc nous ne sommes pas identifiés à partir des mêmes choses. Cela va faire que parfois on peut avoir l'impression de ne pas toujours être la même personne, comme si un écart se créait entre notre personne et les « personnages » ou personnalités que nous montrons aux autres. Seulement ces images de nous que les autres ont ne correspondent pas toujours à la vision que nous avons de nous-mêmes, mais elles peuvent s'y rapprocher, et surtout elles influent sur notre vision de nous. Par exemple, si une grande majorité des autres sujets qui nous connaissent nous trouvent moche, hautain, méchant, inapprochable ou encore trop différent, on risque d'ajouter cela à l'image que l'on se fait de nous.

Mais alors, *sommes-nous une de ces images ou l'ensemble d'elles ?*

Cela va dépendre avant tout de chacun. Certains vont aimer jouer un rôle et former une image d'eux auprès des autres qui ne leur correspond pas. Mais malgré tout, si ce jeu dure trop longtemps, ils finissent très souvent par devenir ce personnage qu'ils ont interprété. C'est pourquoi, pour moi, nous sommes l'ensemble de toutes ces personnalités différentes que l'on a, nous sommes l'ensemble de nos réponses, de nos comportements, de nos pensées que l'on a et que l'on dévoile aux autres. Ainsi, nous pouvons considérer qu'il y a une fragmentation du soi. *Seulement existe-t-il un moment où nous sommes nous, entièrement, où nous arrivons à correspondre à notre intériorité ?*

Comme dit plus haut, il est nécessaire d'être reconnu des autres pour avoir le sentiment d'exister, et ce à cause de notre nature sociale d'êtres-humains. Seulement nous n'avons pas besoin d'une reconnaissance permanente. Il nous arrive d'avoir besoin de moments seuls où nous nous retrouvons face à nous-mêmes, à notre intériorité. Comme avec les autres on « change », on s'adapte, pour moi c'est lorsque l'on est seul que l'on peut se retrouver et être nous-mêmes entièrement. Quand on est seul, on peut prendre assez de distance pour se voir comme un autre nous verrait et ainsi, s'observer pour mieux se retrouver. Le problème c'est qu'en général ce besoin a tendance à disparaître. En effet, quand quelque chose va mal, quand on a la sensation de perdre le contrôle, on s'oublie. On s'occupe, on passe notre temps à éviter cette solitude, mais surtout ce face à face avec soi-même car une peur prend naissance : la peur du soi. Or il est essentiel pour notre bien-être et notre bonheur d'être capable de prendre du temps pour soi, pour se recueillir car c'est ce qui nous permet de nous apprécier nous-mêmes. Dans cette solitude, nous n'avons pas à

nous adapter pour ressembler à un autre sujet ou inversement à nous différencier. Nous pouvons juste être nous dans notre ensemble. Mais pour que cette solitude soit bénéfique, il faut que ce soit un « choix », et non une contrainte. Il ne faut pas que l'on ait l'impression d'être seul car personne ne nous considère ou n'est là pour nous, mais que l'on prenne le temps d'être seul pour nous-mêmes en ayant l'assurance d'avoir une reconnaissance des autres.

Il reste évident que ce rapport de soi à soi évolue dans le temps. Lorsque l'on a 5 ans, 18 ans ou encore 50 ans, nous ne vivons pas de la même manière le sentiment et le besoin d'être seul.

La première raison est notre évolution. Avec le temps, on grandit, on mûrit, on évolue, mais selon moi on ne change pas. Des choses s'ajoutent car on acquiert des connaissances, des compétences, on développe des capacités, mais au fond notre intériorité est comme une plante : il y a une graine qui germe et qui se développe pour devenir une belle plante, mais au final l'essence de la plante se trouvait déjà dans la graine. Bien qu'on ait une liberté de devenir la personne que l'on veut, on se développe à partir d'une essence, une esquisse de portrait qui est là, reste là et ne change pas au cours de notre vie. Ainsi, on peut évoluer pour devenir la personne que l'on veut, mais cette personne « finale », ce devenir contiendra des traits que l'on ne peut pas changer correspondants à notre essence. Par contre cette évolution de notre intériorité va influencer notre perception de nous-mêmes et ainsi notre rapport du soi à soi.

La deuxième raison de l'évolution de ce rapport est le fait qu'en grandissant notre capacité à contrôler notre attitude en fonction des autres et de notre environnement évolue. Lorsque nous sommes enfants, il y a moins cette maîtrise de soi en société, ce contrôle de ce qui est rendu public ou non en fonction des gens. Il y a une insouciance et une spontanéité qui a tendance à être perdue avec le temps. C'est la raison pour laquelle en général un ami d'enfance avec qui nous restons proches va nous donner l'impression de toujours nous connaître presque mieux que nous-mêmes, et ce malgré le temps qui va passer. Ainsi, plus nous sommes jeunes, plus les images que les autres vont avoir de nous se ressembleront et donc plus ces images correspondront à nous-mêmes.

Seulement cela n'empêche pas de développer lorsque l'on grandit des relations avec des gens avec qui nous allons nous rapprocher dans notre comportement et notre attitude à notre « moi entier ». Bien que la présence d'un autre sujet va toujours avoir une influence sur notre comportement, plus ce sujet sera proche de nous (au niveau relationnel) moins sa présence aura une influence sur notre comportement. Ceci est lié à l'acceptation que l'autre en tant qu'ami va avoir vis-à-vis de nous : plus cet ami va nous montrer sa capacité à accepter nos différentes personnalités, attitudes et comportements, moins on cherchera à ne lui en montrer qu'une partie. Souvent ces relations deviennent très constructives et bénéfiques pour notre rapport du soi à soi, car cette acceptation de nous chez l'ami va faciliter en nous l'acceptation de nous-mêmes comme un ensemble entier. Donc, malgré la nécessité de solitude pour se recueillir, si l'autre comme ami disparaît complètement, on risque de perdre une étape essentielle dans l'acceptation de soi. La question de la nostalgie peut alors être relevée. On voit l'importance du temps et d'une amitié dans la question de l'identité et du *Qui suis-je*. Ainsi, *peut-on être*

nostalgique de qui l'on était dans un temps passé ? D'une relation ? D'un souvenir ? Pour moi la réponse est non.

Comme dit plus haut, avec le temps on évolue mais l'on ne change pas. Ainsi nous sommes toujours la même personne au fond. On ne peut donc pas dire que l'on est nostalgique de qui l'on était, mais on est bien nostalgique de quelque chose : notre rapport du soi à soi que l'on a eu et qui lui a changé avec notre perception de nous-mêmes. On peut être nostalgique de l'image que l'on avait de nous à un moment de notre vie, car celle-ci n'est plus et on ne pourra plus retrouver exactement la même.

C'est pourquoi selon moi, lorsque l'on est nostalgique d'une relation ou d'un moment que l'on a vécu, on est en réalité nostalgique du rapport à soi que l'on avait lorsqu'on les vivait. Par exemple, on n'est pas nostalgique de la relation en elle-même ou de la personne, mais on est nostalgique de l'image de soi que nous apportait cette relation. On est pas nostalgique du souvenir en lui-même, mais plutôt du sentiment que l'on a ressenti pendant qu'on le vivait. Ainsi, être nostalgique, c'est être nostalgique de comment on se voyait, comment on se sentait.

Pour ce qui est de notre identité, de qui sommes-nous, nous sommes un ensemble. Parfois on se perd dans toutes ces fragmentations de nous-mêmes, mais en réalité nous sommes toujours là, quelque part au fond dans notre intériorité, où nous sommes la somme de nos fragmentations. Et malgré la nécessité de la présence des autres pour l'existence d'un sujet, il est nécessaire que le sujet se retrouve seul pour se recueillir et être lui-même, dans son entièreté.

Anaëlle

Devoir grandir

Je n'aime pas devoir grandir, je trouve ça sans intérêt ; par contre grandir ne me déplaît pas. Nous devons obligatoirement grandir pour nous assurer d'avoir un vie stable et pour ne pas prendre du retard dans notre vie active, une vie aboutie par le devoir de grandir, celle qui nous permet d'être intégré en société. Selon moi elle est aussi la limite au devoir de grandir, quand nous l'avons atteint ce devoir se retire.

Au début nous naissons et des gens s'occupent de nous parce que nous ne savons encore rien faire de très utile à la participation en société. Nous n'avons presque aucun libre-arbitre dans le sens où nous ne pouvons pas prendre de décisions importantes qui pour-raient êtres utiles à cette fameuse vie en société, seulement des choix de notre niveau. Nous possédons tout de même des libertés. Ce qui nous caractérise c'est l'innocence dont on fait preuve au regard des autres car nous sommes dans la découverte de tout ce qui nous entoure. Mais très vite on comprend qu'on ne peut pas rester dans cet état trop longtemps si l'on veut pouvoir vivre dans ce cercle social et parce que nous commençons à avoir des devoirs, comme celui de grandir.

Selon moi devoir grandir, c'est accumuler les responsabilités et devoir crée une personnalité pour faire face à nos responsabilités. Tout ceci doit suivre un certain rythme pour ne pas se perdre dans nos objectifs de vie active qui selon moi

sont les « nôtres » à défaut de pouvoir faire autrement, ils nous permettent de survivre. C'est pour cela que tout doit être ordonné autour de nous afin de gravir les échelons un à un pour enfin arriver à un confort de vie. C'est ce qui nous permet de se mouvoir dans ce système.

Ce que je veux dire c'est que je vois ce devoir comme un « ticket d'entrée », processus de fabrication pour participer au monde des grands. À défaut de vivre cela comme quelque chose de naturel. C'est pourquoi selon moi s'est une obligation.

En effet j'essaie d'expliquer la distinction que je fais entre « devoir grandir » et « grandir ». Parce que selon moi, devoir grandir provient de l'extérieur ; c'est un moyen que l'humain a trouvé pour faire fonctionner ce système, une culture inculquée. L'impulsion du devoir de grandir ne vient pas de nous. Ce n'est pas quelque chose d'inné, tandis que grandir fait intégralement parti de nous car c'est une évolution naturelle. Au sens physique, on ne peut empêcher un être vivant de grandir et au

sens de la vie de l'humain c'est l'accumulation naturelle de tout ce qu'on apprend et que l'on expérimente depuis le début, comme plein de petits et grands fragments de ce qui existe que l'on s'approprie et qui nous permet de grandir sans jamais s'épuiser. Ce qui est très semblable à l'évolution des autres animaux qui apprennent par l'imitation et par les expériences qu'ils font et qui fait parti de leur instinct. Nous ne sommes forcés de rien, mais nous grandissons par la force des choses que nous traversons, telles que les interactions avec d'autres formes de vie ou des choses non matérielles comme les idées et les réflexions.

Je dois tout de même faire un lien entre ce devoir et ce processus naturel qu'est grandir, car cela fait partie d'une seule personne. Il est sûrement possible de combiner le devoir de grandir et grandir en tant qu'évolution naturelle. Si je regarde depuis le départ nous évoluons donc naturellement parce que nous sommes en mouvements, c'est-à-dire que nous faisons perpétuellement la connaissance de nouvelles choses et de nouvelles expériences, ce qui constitue notre évolution. Mais en même temps nous avons des devoirs et des responsabilités envers les autres et notre avenir dans le cadre du social, c'est pourquoi il est si impératif de devoir



grandir pour être prêt à vivre dans ce système. Et puis une fois adulte, nous n'avons plus ce devoir, car ces échelons nous les avons gravés un à un tout en continuant de grandir par évolution naturelle qui perdure jusqu'à nos derniers jours. Ils nous restent tout de même des obligations, mais rivées sur le regard des autres, sinon nous avons atteint le dernier niveau de cette apparence.

Heureusement que nous pouvons grandir toute notre vie car nous n'avons jamais fini d'apprendre. Nous pouvons enfin aller à notre rythme et vivre de cette liberté qui était là depuis le début, mais qui aura peut-être été altérée par le devoir.

Emma

Le doute est-il une force ou une faiblesse ?

Le fait de douter peut d'une part avoir une connotation négative : en effet, douter d'une personne sans raison peut lui faire du mal, de même que douter d'une personne en possédant de vraies raisons peut nous faire du mal à nous psychologiquement parlant. Assurément, on est mené à trop cogiter, mettant à l'écart toute autre pensée plus importante ou positive. Trop douter de quelque chose ou quelqu'un nous détache en quelque sorte de tout le reste, nous faisant perdre le sens des priorités, en gâchant une réflexion qui pourrait être utilisée pour d'autres choses, peut-être plus importantes.

Douter, étant synonyme ici d'être incertain, a également un côté « énervant » dans le sens où l'on n'est pas capable de se fixer sur une idée et un avis par nous-mêmes, nous obligeant à demander l'avis des autres, et inconsciemment à prendre trop en compte leur jugement pour lever notre doute. Il nous rend donc d'une certaine manière en position de faiblesse, car ne pas être sûr de soi est tout de même un défaut.

Le doute ne peut généralement pas être contrôlé, nous mettant donc dans un état passif. C'est pour cela que les personnes qui doutent toujours spontanément sans s'en rendre compte sont souvent vues comme faibles, car elles ne sont pas capables de prendre des décisions. Le fait qu'on adopte les mêmes idées que les autres peut être une forme de doute passif. Dans ce cas-là on ne s'en rend même pas compte, mais cela peut être également un choix : nous pouvons avoir peur de prendre une mauvaise décision pour finalement se faire juger, alors nous préférons avoir les mêmes idées que les autres, juste pour nous fondre dans la masse et ne pas paraître étrange.

Mais le doute peut être vu comme une force. En effet grâce au doute nous remettons en question nos décisions ou juste notre attitude. Il permet de réfléchir sur certaines choses, pensées ou idées. Nous nous remettons en question, le doute nous poussant à la recherche de la certitude et de la vérité. Cette recherche de vérité peut alors être positive pour nous puisqu'on va réfléchir, tout en sollicitant notre attention afin d'atteindre notre vérité. Cela peut nous permettre de constituer un but permettant une stimulation intellectuelle et psychologique qui nous motive à

avancer. Le doute apparaît donc comme un outil puissant nous permettant de construire notre personnalité et parvenir à trouver notre propre vérité.

On peut constater les effets positifs du fait de douter dans la science, par exemple. En effet pour de nombreux savants (scientifiques, philosophes ou chercheurs), douter s'est avéré être plus que bénéfique. Douter leur a permis de remettre en question certaines théories ou idées, ce qui a pu mener à de nombreuses avancées, comme par exemple la découverte de la forme sphérique de la Terre. Cette découverte d'Eratosthène a été plus que contestée et personne ne soutenait ses hypothèses, pour-tant le doute d'Eratosthène l'a poussé à continuer afin de trouver cette vérité.

On pourrait donc qualifier ce doute d'objectif. En effet ce doute nous pousse à réaliser nos objectifs, d'avancer et de rester motivé, mais il ne faut pas que ce doute se transforme en un doute compulsif et négatif psychologiquement. Ce doute qu'on pourrait décrire comme « obsessionnel » a l'effet inverse du doute objectif et pourrait nous pénaliser au lieu de nous pousser à avancer.

Anabel & Anaïs

Pourquoi rechercher la vérité ?

Le doute philosophique pousse à la réflexion et à la recherche de la vérité pourtant, ce qui me paraît assez douteux c'est la nécessité même de rechercher la vérité. En effet selon Descartes, le désir de savoir entraîne une recherche de vérités absolues, c'est-à-dire des vérités dont on ne peut pas douter, pour obtenir les fondements d'une connaissance sur les choses, comme des points de départ au questionnement. Ainsi qu'est ce qui nous pousse à chercher la vérité ? Et pourquoi chercher la vérité ?

Il me semble tout d'abord important de rechercher les piliers de la vérité, car une fois qu'on possède les éléments « vrais » pour se questionner, on peut vraiment poursuivre dans le questionnement à partir de ce que l'on sait déjà.

Un peu à la manière d'un puzzle il faudrait d'abord chercher les bonnes pièces pour le compléter et le finir. Mais qu'advierait-il si les pièces de ce puzzle étaient strictement identiques et toutes assemblables les unes avec les autres ? Ainsi toutes les pièces sont « bonnes », et l'intérêt de faire le puzzle devient absurde. C'est pourquoi considérer toutes les choses comme vraies n'aurait aucun sens pour éveiller le questionnement et sa nécessité même.

En fait si rien n'était faux, il n'y aurait aucun intérêt à rechercher la vérité car elle n'existerait même pas en soit. Car selon moi ce qui est vrai ne doit pas être considéré comme « vrai », mais plutôt comme ce qui n'est pas faux. Et donc la recherche suppose de prendre conscience qu'on se trompe (lorsqu'on croit savoir ou qu'on ne cherche pas à savoir) et ce serait finalement l'expérience de l'erreur qui engagerait à chercher. Dès lors il semble assez concevable que douter soit nécessaire au cheminement de pensée tout autant que l'existence des choses reconnues comme fausses (car non vraie) car ils engagent et permettent la recherche de la vérité. D'ailleurs, c'est ce sur quoi ma pensée rejoint celle de Descartes.



Je pense qu'à partir de là on peut penser que trouver une vérité absolue repose sur le fait qu'il faut nécessairement que notre pensée soit basée sur une ou des vérités pures (dont on ne peut pas douter) car si ce n'est pas le cas notre raisonnement deviendrait biaisé. En effet si l'on veut justifier ses idées il faut établir des règles permettant de démontrer leur vrai-semblance. Si l'on prend par exemple le fameux *cogito ergo sum*, on voit bien qu'on ne peut pas douter de notre conscience, de notre esprit, du « je » car il définit notre existence. Pour trouver ces vérités pures il faut donc s'assurer qu'on ne puisse pas en douter.

En réalité il apparaît ici que la recherche de la vérité a pour but de donner un sens à la pensée du philosophe. Ce sens, cette logique étant nécessaire au philosophe pour réfléchir sur le monde, sur les Hommes ou sur toutes sortes d'idées provenant de sa pensée pour comprendre le monde qui l'entoure.

Alexandre

Correspondance

« On n'écrit pas pour être jugé, on écrit pour être entendu »



L'argent et le bonheur sont-ils liés ?

Peut-on être heureux sans argent ? Selon moi l'argent est en partie une source de bonheur ; il ne fait pas tout mais il permet de faire plusieurs choses : on peut se soigner, manger, s'amuser, prendre soin de ses proches et bien d'autres choses. Je pense que dans le monde où nous vivons le manque d'argent est une source de malheur même si l'on n'est pas intéressé par l'argent. Le manque d'argent peut nous priver de choses vitales comme la nourriture et la santé, et aussi de biens matériels, et tout ça nous empêche d'avancer. Selon moi il faut avoir beaucoup d'argent, de quoi prévoir des imprévus (exemple : maison brûlée) et aussi de profiter de la vie au lieu d'aller quasiment tous les jours au travail du matin au soir comme le font presque tous les gens qui sont dans notre société. Ils vont au travail pour survivre donc ils vivent pour survivre et pas pour profiter de la vie. Je sais aussi que certains diront qu'il y a des « amis » pour profiter de la vie et qu'on n'a pas forcément besoin d'autant d'argent pour être heureux. Mais moi je dirais que oui d'un côté et non, car la majorité des gens qu'on considère comme amis finissent par nous décevoir ou nous oublier. Un ami peut être un ennemi le lendemain, mais un billet de 20 restera un billet de 20 le lendemain ; il gardera sa valeur et sa fonction, pas les gens même s'il existe des exceptions à la règle avec l'amitié (« les vrai ») et l'amour. La plupart du temps les gens détruisent leur vie en misant leur bonheur sur des gens.

Je te pose cette question car je voudrais savoir ton point de vue.

Emreh

Réponse à Emreh

Je suis d'accord avec toi : de nos jours l'argent et le bonheur font la paire. Il est difficile d'imaginer s'épanouir sans argent. Je trouve tout de même cette réalité assez triste. Je ne dis pas que pour être heureux il faut être riche, mais que sans un minimum d'argent on n'a ni accès à la santé, ni à la nourriture, etc... comme tu l'as dit dans ton texte.

Le bonheur procuré par ses amis ou sa famille est certes éphémère ; les disputes et les altercations sont presque inévitables dans des relations humaines ; mais passer un bon moment avec les personnes qu'on aime vaut peut-être mieux que profiter d'une richesse matérielle elle aussi éphémère. Cependant on en vient au problème que même partager un moment entre amis autour d'un simple pique-nique nécessite de l'argent.

Selon moi, pour être heureux il faut un certain équilibre afin de ne pas devenir dépendant et bondé de richesses à ne plus savoir quoi faire de son argent.

Aliya

L'homme est-il maître de tout ce qu'il fait ?

L'homme est un être conscient de ce qui est, de ce qu'il est et de ce qu'il fait. Il a conscience de ce qui est, de son entourage, de la réalité sensible. Avec la conscience de soi, il a connaissance de son être, de son identité, c'est-à-dire de ce

qu'il est lui-même. Dans ses actes, il sait ce qu'il fait, il est présent à ses actes, les bons comme les mauvais, les justes comme les injustes, ses actes réussis comme ses actes non aboutis. Mais cette connaissance dont l'homme dispose vis-à-vis de ses actes, le fait qu'il sait ce qu'il fait, le fait d'être capable de juger et d'évaluer ses actes, est-ce suffisant pour dire qu'il est maître de tout ce qu'il fait ?

Emreh

Le subconscient de l'homme n'aurait-il pas les réponses pour sa conscience ?

Pour Emreh

Comme tu l'as dit, l'homme est conscient de tout ce qui l'entoure, il est au courant de son existence et il est capable d'évaluer les conséquences de ses actes. Les moments où il ne sera plus conscient de tout cela sont le moment où l'homme est en état d'ivresse par exemple. Dans ce genre de situation, il sera souvent sujet d'actions qu'il n'aura pas l'habitude de faire, et bien souvent il ne se souviendra même pas de ses actes durant ce moment d'inconscience. On ne peut pas vraiment dire qu'il est maître de ses actions dans le sens où il agit contre sa volonté sans être entièrement conscient de ce qu'il fait. Mais ses agissements en état d'inconscience ne sont-ils pas justement des désirs refoulés de l'être humain ? Ce qu'il serait capable de faire de son plein gré mais dont il s'abstient pour toutes sortes de raisons ?

Aliya

C'est quoi les rêves ?

Peut-être que les rêves sont une sorte de vie imaginaire espérée pendant le sommeil ou juste un mélange de n'importe quoi totalement insensé mais qui procure un plaisir. Les personnes que l'on voit dans ces rêves et qui nous surprennent par leur présence ont-elles une importance, sont-elles de bonnes personnes pour nous ou les retrouvons-nous dans nos rêves simplement parce que nous les avons croisées dans un couloir, au coin d'une rue ou entre deux publications. Ou bien ces personnes ne sont-elles pas des reconstitutions mentales qui nous aident à résoudre les problèmes que nous élaborons durant notre existence ? Peut-être font-elles partie de situations imaginaires idéales pour résoudre nos problèmes ?

Alors le sommeil ne nous repose pas vraiment. Nos problèmes nous suivent jusque dans nos rêves, dans notre plus grande intimité. Nos moments de paix profonde se transforment donc en tribunal où tous ces problèmes passent en revue, sont jugés et classés avec ou sans suite. Le cerveau, à l'image du juge, ne s'arrête donc jamais de travailler. Et au réveil, à la fin du procès, nous retrouvons nos problèmes comme nous les avons laissés en extérieur mais peut-être sont-ils résolus et plus légers à l'intérieur.

Ou bien dans le sommeil, la logique ne serait-elle pas libérée de l'enchaînement causal du monde ?

Hélène

Réponse à Hélène

Les rêves peuvent être séparés en deux groupes, l'un où le rêve est lié à l'idée de but et d'objectif et l'autre où le rêve est lié à la notion de sommeil. Ici nous nous intéresserons à cette deuxième notion.

Effectivement, lorsque nous dormons et rêvons nous nous retrouvons dans un monde imaginaire qui, la plupart du temps, n'a aucun sens. Cependant, ici, tu pointes du doigt le fait que ces moments de repos sont surtout des moments soucieux, où l'on essaie de résoudre tant bien que mal nos problèmes.

Pourtant si les rêves, et donc le sommeil, sont des passages problématiques de la journée, pourquoi en avons-nous tant besoin ? Tout simplement car notre corps a besoin de ce repos pour recharger les batteries, et ainsi affronter les problèmes de la vie réelle. Les rêves seraient alors un monde imaginaire où l'on apprendrait à résoudre nos véritables soucis.

Prenons l'exemple des rêves lucides. Ils sont définis comme des "rêves conscients et rares", signifiants que nous pouvons être nous-mêmes, dans un monde fictif et fantastique. Cela veut dire que nous sommes dans un état onirique où nous pouvons tout contrôler et tout façonner comme bon nous semble. Car avoir les "pleins pouvoirs" dans ce monde sans limites, signifie que nous avons le potentiel de surpasser tous les obstacles qui se mettront en travers de notre route. En effet, lorsque nous sommes face à un problème c'est que nous sommes dans l'incapacité de le surmonter. Or les rêves lucides nous octroient le pouvoir de tout surpasser, et c'est grâce à cela que nous pouvons nous en inspirer pour vaincre les problèmes de la vie réelle.

Paul

Réponse à Paul

Le monde imaginaire qui n'a aucun sens dont tu parles est un bon moyen de s'évader et de nous réinventer, ce qui est plutôt positif. Certains rêves nous montrent les problèmes auxquels nous faisons face sous un autre angle ce qui permet d'apporter une vue différente sur ceux-ci au réveil et donc, sans doute, une chance de plus de les résoudre.

Les rêves lucides sont peut-être un moyen de faire face à des peurs, de les surmonter d'une façon inenvisageable dans la vie réelle, une façon de se sentir invincible et sans crainte. Peut-être un exutoire où réaliser nos « rêves » dans le sens de buts ou objectifs comme tu l'as dit.

Si ces rêves sont un moyen de trouver des réponses et des solutions à nos problèmes dans la vie active, comment les appliquer dans un monde où nous ne sommes pas invincibles ? Ou sinon comment trouver des solutions sans utiliser les rêves (même s'ils nous permettent de faire des « tests » de solution sans conséquences réelles) ?

Hélène

Réponse à Hélène

Je pense que les rêves sont la conséquence de l'expression de notre inconscient lors de notre sommeil. En effet, lorsque nous dormons nos pensées et notre inconscient travaillent sous forme d'images, de sons, de sensations : les rêves. Il nous arrive de nous souvenir de certains rêves au réveil car notre conscient a été spectateur de nos rêves. L'inconscient s'exprime alors par des images aléatoires sans

logique particulière. Mais parfois ces rêves sont clairement un moyens de communication entre notre inconscient et notre conscient.

En effet l'inconscient reste difficile d'accès la plupart du temps, mais les portes entre nos deux consciences peuvent s'entrouvrir lors d'un sommeil plus légers, ce qui se rapproche alors de l'hypnose.

Mais pourquoi notre inconscient essaie de communiquer avec notre conscient lors de nos rêves ? Ces « signaux » que nos vivons peuvent révéler un sentiment que l'on cache, un traumatisme enfoui, une envie, un désir ou même une crainte.

Si je prends exemple sur mon expérience personnelle, cela m'arrive souvent. Par exemple à chaque période de vacances scolaires, depuis petite, je rêve que je suis obligée de retourner en cours malgré la période de repos. Cela agit sur mon conscient et me fait questionner sur mon stress et anxiété potentielle scolaire. Malgré mon conscient qui cache cette crainte, cela me suit dans mes rêves et mon inconscient me le montre clairement.

Je pense que les rêves doivent avoir de nombreux buts parmi celui-ci. Peut-être que certains rêves me servent juste à être heureuse, amoureuse ou créative.

Lila

Réponse à Lila

Dans ce cas les rêves seraient alors une sorte de portail entre notre conscient et notre inconscient dont le seul détenteur des clés est le sommeil.

Les rêves mettraient alors le doigt sur des points à améliorer sur nous ou bien ils nous préviendraient de sentiments enfouis qui pourraient surgir lors d'une situation inconnue ou embarrassante.

Si tes rêves t'envoient ce signal c'est sûrement parce que même en vacances tu penses beaucoup à l'école ; c'est pour te montrer que tu devrais essayer de travailler sur ton éventuelle anxiété ou stress face au domaine scolaire. Ou alors c'est un réflexe de ton inconscient qui veut que tu te lèves pour aller en cours car tu en as l'habitude tous les matins.

Oui les rêves ont très certainement de nombreux buts et utilités comme s'évader, s'inspirer, se reposer, s'amuser, prendre conscience de certaines choses, inventer, imaginer, trouver des réponses et comme tu le dis, nous apporter de la joie, de l'amour, de la créativité...

Mais comment transposer ses sentiments au monde réel ensuite au réveil ?

Héléna

Réponse à Héléna

Suite à nos rêves, nous pouvons analyser certains signes de notre inconscient. Certains nous marquent plus que d'autres et c'est généralement ceux dont on se souvient au réveil. Si un rêve a marqué notre conscience pour qu'on s'en souvienne, c'est peut être pour nous porter conseil.

Au réveil il faut donc savoir faire le tri des rêves insignifiants et des rêves intrigants, symboles de vérités que l'on ne peut s'avouer. Je dirais donc qu'il faut écouter nos rêves, les remettre en doute et ainsi faire le lien entre le monde rêvé et le monde réel.

Freud par exemple a fait des recherches sur l'interprétation des rêves, qui pourraient juste être le langage codé de notre esprit. Mais sans être aussi renseignés

que Freud nous devons être capables d'utiliser nos rêves. Par exemple si je rêve souvent d'une personne cela veut peut être dire que j'y pense trop et que j'ai besoin d'une certaine altercation avec elle. Si je fais des cauchemars récurrents où l'un de mes proches décède, cela veut dire que j'ai peur de le perdre et que par conséquent je dois travailler sur mon acceptation de la perte et ma peur de l'abandon.

Nous devons tous travailler sur nos rêves et ne pas les oublier sans y avoir porté de l'intérêt. Le réveil symbolise le retour au monde réel, au conscient et donc la porte entre le conscient éveillé et le conscient endormi. Cette porte nous permet de rêver et par conséquence d'apprendre des choses utiles sur nous pour avancer dans notre vie.

Lila

Pour Hélène

Je pense qu'à partir du moment où nos soucis de la vie réelle nous suivent même lorsque nous rêvons, c'est peut-être parce que ce sont des problèmes que nous jugeons très importants. Ils sont importants car nous pensons constamment à eux et parce qu'ils occupent une place importante dans nos pensées. Afin d'étayer mon propos, je vais prendre un exemple de problème assez récurrent que nous, adolescents, pouvons avoir : "La crise existentielle".

La plupart d'entre nous y sont confrontés et se posent une montagne de questions concernant leur existence. À force de se questionner sans cesse, ce problème va bien évidemment occuper une grande partie dans leurs pensées, et cela montre bien que ce problème est important et qu'il est sujet à se retrouver dans leurs rêves.

Mais je pense que ces rêves peuvent seulement nous aider à affronter les problèmes de la vie réelle et non pas à les solutionner. J'estime qu'avant de pouvoir appliquer ces "aides" il faut d'abord savoir les trouver. Car dans un monde imaginaire où tout est presque incompréhensible, il est quasiment impossible de trouver ne serait-ce qu'une seule solution à nos problèmes de la vie réelle. Et même si nous faisons LE rêve miracle, permettant de trouver certaines solutions, ce n'est pas en une nuit que nous résoudrons un problème que nous pouvons avoir depuis plusieurs mois.

Ces soucis se résoudront plutôt petit à petit dans notre vie réelle. Et les rêves ne seraient alors qu'un simple échappatoire.

Paul

Pourquoi continuons-nous de vivre, malgré le fait de savoir que l'on va mourir un jour ?

Je pense que c'est une grande faiblesse de l'humanité, de dire avoir accepté le fait de mourir alors que cela est faux. L'humain a tendance à voir une finalité dans chaque corps, qu'ils soient inertes ou vivants. Avoir des sentiments, et se procurer du plaisir est l'une des lois que la quasi totalité des humains recherche ; le coupable, le Bonheur.

Il nous contrôle tous, on en est esclave. Beaucoup plus fort qu'une conviction, car ce dernier crée en nous les chainons qui nous construisent, il a l'audace d'implanter en nous des désirs, qu'ils soient du côté du bien ou du mal. C'est ce qui fait de nous ce que nous sommes, et ce qui nous permet d'être vivants, d'avoir des bases dans un monde où la normalité n'est qu'un rêve. L'influence des désirs des uns et des autres crée alors une généralité qui ne peut correspondre à tous les humains, car nous le vivons tous, le monde est fait d'une grande quantité de communautés, ce qui représente bien le fait que nous sommes tous différents. Mais alors pourquoi créer la normalité quand on sait que cette dernière est différente pour toutes les personnes ? C'est alors qu'intervient la notion de société, qui est un lieu ou un espace où chaque humain vit selon des règles et des lois en se basant sur la normalité de cette communauté. C'est comme cela que l'on peut expliquer les guerres, ainsi qu'à peu près toutes les tensions géopolitiques.

La recherche du Bonheur serait donc l'ancêtre de toute ces notions telle que le bien, le mal, le plaisir, la normalité... D'ailleurs d'après Bertrand Russell, le bien et le mal sont relatifs, et ne peuvent être universels pour tout le monde, car une personne qui considère « bien » une idée, sera obligatoirement contredite par une personne qui considère que cette idée est « mal ».

En tant qu'être vivant, nous essayons majoritairement de vivre le plus longtemps possible. Ces individus là que nous allons aborder sont souvent persuadés qu'ils ont accepté leur finalité, qui est le fait de mourir un jour. Ces personnes-là disent qu'elles vont vivre en profitant le plus possible des bons moments ; cela est vrai mais le problème est qu'il faudrait pour cela qu'elles changent ce qui fait d'elles physiquement des êtres vivants. Le problème est que notre enveloppe corporelle, elle, se bat chaque seconde de notre vie contre la mort jusqu'à un jour ne plus arrivé à lui résister, et céder. Notre corps n'acceptera jamais de mourir, car la construction du vivant lui-même, permet au vivant d'être plus fort que la mort. C'est alors que l'on rentre dans une normalité universelle, qui est que le vivant fait tout pour combattre une finalité. Nous mangeons, nous faisons du sport pour rester en forme, nous étudions pour contribuer aux bonheurs de chacun, nous évoluons, nous nous soignons pour vivre plus longtemps, et j'insiste, pour rester en vie le plus longtemps, car c'est bien cela le problème. Nous n'acceptons pas de mourir, nous n'acceptons pas de mourir un jour, ce que nous acceptons, c'est d'avoir comblé notre bonheur et non pas une chose qui nuit à ce dernier.

La mort ne fait pas partie de notre bonheur donc on dit quelque chose de faux quand on dit qu'on accepte de mourir un jour. Pour que cela soit juste, il faut que la finalité de la mort fasse partie de votre bonheur. Ainsi on peut affirmer que le bonheur est alors l'adversaire de la fin, et que le bonheur emprisonne la fin en lui pour faire avec elle une alliance, une union, qui permettra de créer le meilleur équilibre possible.

Nous continuons de vivre, car nous permettons à la finalité de créer en nous ce que nous sommes, c'est-à-dire les chainons qui nous construisent.

La mort et le bonheur sont donc égaux, ils nous créent en tant qu'être humain, et sont tous les deux coupables de notre vie.

Victor

Continuer à vivre en sachant qu'on va mourir

Réponse à Victor

Nous savons tous que nous allons mourir un jour mais nous ne savons pas quand précisément. Nous pouvons très bien mourir cent ans plus tard ou demain. C'est de savoir que nous allons quitter un jour ce monde qui nous amène à chérir et à apprécier certaines choses qui peuvent être autant très anodines qu'incroyables. Mais cela peut aussi changer notre façon de penser sur la vie ou bien l'avenir.

Nous savons tous qu'au bout notre vie il y a la mort. Le temps passe vite pour certains et nous cherchons à profiter le plus de notre vie car nous allons mourir un jour. Nous accomplissons nos rêves, nos objectifs pour en avoir d'autres et réussir dans la vie, car tôt ou tard nous allons mourir alors profitons le plus possible, faisons les choses qui nous rendent heureux.

Mais je me demande que serait la vie s'il n'y avait pas de mort ? Premièrement nous pourrions être surpeuplés car on ne meurt pas, mais alors aurions nous toujours autant d'objectifs, autant de rêves à réaliser ou alors au contraire nous vivrions au jour le jour sans but précis car nous avons tout le temps devant nous. Aimerions-nous la vie autant que maintenant ou alors la détesterions-nous ? Car personnellement si j'avais été immortelle j'aurais pris tout le temps possible pour faire certaines choses, certaines activités, mais je me dirais que j'ai tout mon temps et je ne les ferais pas tout de suite, alors qu'en tant que mortelle je les accomplirais pour pouvoir faire d'autres choses et m'amuser le plus possible.

Qu'en est-il de la question de la famille, nos amis, nos proches qui sont les personnes que nous chérissons, car nous savons qu'un jour nous allons les perdre. Ainsi de peur de ne pas passer assez de temps avec eux, chaque moment passé est très précieux. Chaque instant est important et nous essayons de donner le plus d'amour à nos proches. Mais alors si l'on ne meurt pas, s'il n'y a pas cette peur en nous car ils seront toujours là, les aimerons-nous autant ? Chaque moment passé avec eux serait-il tout autant précieux ? Peut-être que nous n'aurions plus envie de les voir à partir d'un moment de toute manière nous sommes immortels nous aurions tout le temps de les voir. Car je pense qu'inconsciemment nous chérissons plus nos proches en sachant qu'on va mourir un jour que si nous vivions éternellement.

Également nos rêves et objectifs ne seraient peut être pas aussi nombreux et importants.

Donc selon moi, même si le fait de mourir nous fait peur, cela nous permet de plus aimer nos proches et les moments qu'on passe avec eux et surtout d'aimer la vie. Car même si l'idée d'être immortel nous excite, je pense qu'à partir d'un certain temps la vie n'aurait plus aucun goût comme lorsque nous mangeons quelque chose que nous aimons tant mais sans cesse, à partir d'un moment elle n'aura plus ce goût que nous avons ressenti et aimé lors de la première fois, et peu à peu nous pourrions même la détester. Je pense que c'est le même principe avec la vie. Et que nous ne ferions pas les choses avec autant d'enthousiasme.

Dernièrement, le temps me semble filer entre les doigts ainsi que les traits du visage de mes proches vieillissent ou encore perdent leur énergie. Je me dis sans

cesse que ça serait bien si ma famille pouvait rester avec moi à tout jamais. Mais s'il c'était possible qu'une personne vive à tout jamais, ne serait ce pas ennuyant ?

Behije et Cécile

Comment être sûr de nos choix futurs en ayant le moins de regret ?

Par exemple dans quelques jours pour les terminales, nous allons devoir faire nos vœux pour nos études supérieures. Puis quelques mois plus tard nous recevrons les réponses, et nous allons devoir faire un choix qui sera notre avenir. Sans prendre le fait que l'on peut changer d'étude en cours de route, comment connaître nos véritables envies et nos véritables besoins face à cette épreuve en la vue de trouver un métier qui nous correspond. Certains ne savent pas ce qu'ils veulent faire, d'autres sont sûrs d'eux depuis quelques temps à présent, ou d'autres se rendent compte au dernier moment de leur véritable envie. Alors je pose la question, comment faire pour savoir et connaître nos véritables envies d'étude future pour un futur métier, et donc une future vie ?

Victor

Pour Victor

Depuis tout petit, on nous demande de faire des choix. Par exemple ma mère me demande si je veux un bonbon ou un chewing-gum, en faisant un choix, je délaisse forcément l'autre option. Un choix est fait après réflexion et des conséquences possibles, on prend donc la responsabilité de cette décision. Cette habitude que l'on prend par la suite nous rend plus autonome et apte à prendre de grosse décisions notamment sur la question du métier.

"Tu veux faire quoi plus tard ?" est une question très fréquente depuis notre entrée au lycée. Le choix des spécialistes est supposé nous former pour atteindre le métier que l'on souhaite exercer plus tard. Mais certaines personnes se retrouvent perdues car elles ne savent pas encore ce qu'elles veulent faire, de plus on ne nous présente pas beaucoup de métiers. Les plus connus restent médecin, avocat etc. Donc on n'a pas vraiment un choix total des métiers. De plus, on nous met souvent la pression lorsqu'on hésite sur ce que l'on veut faire car ce choix déterminera notre avenir. Notre entourage qui stresse également pour nous, nous poussera à faire des études dans lesquelles il y a beaucoup de travail. Donc bien sûr cela a un impact sur le choix de notre métier. Selon moi, pour savoir ce qu'on veut réellement faire plus tard, il faut tout d'abord apprendre à s'écouter soi-même pour connaître nos véritables envies, et non celles des autres. On devrait également découvrir différents domaines pour savoir ce qui nous plaît le plus. Mais tout de même nous pensons que c'est un peu tôt pour choisir un métier, donc il faudrait qu'ils nous donnent un peu plus de temps de réflexion. Car plusieurs d'entre nous hésitent ou ne savent pas encore quoi faire. On leur met encore plus de pression.

Mais même lorsqu'on fait notre choix rien n'est vraiment déterminé, il y a encore du chemin à parcourir. Il faut donc réussir dans le domaine qu'on a choisi, cela rajoute encore de la pression sur nos épaules. Parce qu'au départ on nous demandait de choisir un métier et maintenant on nous demande de réussir à cela. Parfois on a l'impression que l'échec n'est pas un choix et ça peut devenir étouffant. Donc c'est un peu difficile de vraiment penser à l'avenir, même si on a déjà choisi le métier qui nous correspond totalement et nous fait rêver.

Behije & Cécile

L'existence : Peut-on vivre si on oublie rien ?

L'oubli est totalement normal, fait partie de l'être humain. C'est évident que nous ne sommes pas parfaits, donc l'oubli se fait même de façon systématique sans que nous le remarquions.

C'est notre inconscient qui est à l'origine de l'oubli et c'est « grâce » à cette absence de connaissance, d'ignorance que nous sommes, si vous me permettez de dire « plus sains ». Imaginons que nous gardions toutes les informations que nous récoltons tout au long d'une journée, d'un mois, des années. C'est inévitable mais notre âme devenait folle, ainsi que notre cerveau, car il n'est pas fait pour enregistrer chaque moment. Il faut savoir vivre avec l'oubli, il faut s'adapter à ces oublis sinon nous tombons malades, car pas tous les souvenirs ce sont des bons souvenirs.

Par contre tout le monde aimerait bien de garder éternellement les bons souvenirs, mais malheureusement même eux sont effacés involontairement, comme par exemple le jour où nous sommes nés, ou la première fois que nous avons vu nos parents, ça veut dire que même les belles choses ne durent pas pour toujours et que l'oubli a à la fois un bon côté et un mauvais côté... mais ça c'est comme toutes les autres choses qui existent.

Tatiana

Réponse au texte de Tatiana

Lors d'un événement qui nous rend malheureux, l'idée que l'on puisse oublier est un cadeau. En effet, on dit souvent qu'avec le temps tout passe et qu'il fait bien les choses. Cela me semble vrai puisque l'on est capable d'atténuer certains souvenirs et même de les oublier. Cela aide notre conscience, car si repenser à certains moments nous fait du mal, on va s'efforcer de ne plus y penser et au fil du temps on parvient à l'oublier et presque à l'effacer de notre esprit. Parfois lors d'un traumatisme vraiment trop fort, le cerveau se met en « mode veille » et étouffe l'événement traumatisant car notre corps n'en pourrait pas supporter l'effet. Dans ce cas là l'oubli nous sauve sur le moment, mais est-ce que cela signifie que l'on est guéri ? D'un côté l'oubli peut nous permettre d'avancer, de se créer de nouveaux souvenirs, de continuer à vivre avec plus de légèreté. Mais d'un autre si le souvenir malheureux refait surface et qu'il nous rend malade, est-ce que cela signifie que l'on vit réellement ?

Parfois on aimerait que l'oubli n'existe pas. Lors d'un contrôle par exemple, quand le stress intervient mon cerveau se fige et je ne me souviens plus de rien. Ou bien si un jour je discute avec mon ami d'enfance, qu'il me raconte des anecdotes que l'on a vécues ensemble et que je ne m'en souviens pas, il sera déçu et pensera que si je ne m'en souviens pas c'est parce que je n'y prête pas d'intérêt. De toute façon l'oubli dépend aussi de chacun, certains vont avoir la mémoire qui va fonctionner sur le long terme et d'autres vont oublier facilement. Cependant la mémoire est forcément limitée et toujours menacée par l'oubli.

Pour essayer de « défier » l'oubli, écrire, poser par écrit sur n'importe quel support peut nous aider. On peut y écrire nos souvenirs que l'on veut garder car ils sont heureux ou car ils nous ont aidé à nous construire ; cela nous permet d'y avoir

accès dès que l'on a envie. En les lisant ils refont surface et c'est comme si nous ne les avions jamais oubliés. Cela fait office de mémoire externe en quelque sorte.

Cette technique peut aussi nous faire entretenir une mémoire collective pour ne pas oublier notre histoire, nos erreurs à l'échelle d'un pays par exemple. Car ne pas oublier peut aussi nous permettre d'apprendre et d'évoluer du mieux possible.

Je dirais que non, on ne peut pas vivre si l'on n'oublie rien, car l'oubli fait parti de l'être humain et qu'il est inévitable, et puis y aurait-il le plaisir de découvrir de nouvelles choses si l'on sait que jamais elles ne partiront de notre tête ? Je pense que l'on serait plutôt torturé et inondé d'informations et qu'on n'aurait plus aucun plaisir à découvrir. Bien souvent, l'oubli nous est donc bénéfique et salvateur. Il peut aussi être atténué par le biais de techniques comme l'écriture qui nous permettent de nous rappeler constamment ce qui compte. Et enfin l'oubli peut aussi cacher des choses profondes qui ne demandent que d'être mise en lumière pour les affronter.

Cléo et Noémie

Réponse au Texte de Cléo et Noémie

Je suis totalement d'accord avec vous. Mais je me pose quand même la question : est-ce qu'on oublie vraiment ou ça sera une sorte d'illusion ?

Parfois j'en doute qu'on oublie vraiment, parce qu'un souvenir malheureux, un événement traumatisant ou même tout simplement un moment moins bon qu'auparavant on a eu envie d'oublier peut toujours refaire surface. Certaines fois un simple geste, un simple regard, une odeur, un bruit, etc. nous font nous rappeler quelque chose. Ces simples choses peuvent nous faire voyager dans le temps et « réveiller » des souvenirs. Ne peut-on donc pas dire que nous avons la capacité de récupérer l'information perdue ? Mais si elle est perdue/ oubliée, comment faisons-nous pour la récupérer ? Est-ce que cela fait partie de la démonstration sur l'immortalité de l'âme (théorie de la réminiscence) que Socrate essaye de défendre ?

Et enfin, je trouve aussi qu'écrire est une bonne action pour « défier l'oubli » je le fais d'ailleurs, mais... des fois quand nous relisons ces moments quelque temps après les avoir écrits nous n'avons pas toujours la même sensation. Certaines fois, ces moments ne nous correspondent plus, on peut donc dire que ces moments nous ont fait évoluer en tant qu'êtres humains ou alors que malgré l'écriture l'oubli a quand même agit sur ces moments et c'est pour cela que nous ne ressentons pas la même chose ?

Tatiana

Réponses à Tatiana

Je pense que lorsqu'on oublie un événement on le fait forcément inconsciemment. En effet, lorsqu'on a vécu un événement traumatisant et marquant on veut tout faire pour l'oublier. Oublier, cela permet d'enlever un mauvais souvenir, peut-être une angoisse, une boule au ventre quand on y repense. Mais, lorsqu'on se force à oublier un souvenir, cela nous fait y repenser et donc on ne pourra pas l'oublier de cette façon. Il faut plutôt faire en sorte de ne pas y repenser du tout, et essayer de l'effacer complètement de nos souvenirs au lieu de se dire « il faut que j'oublie ». Mais malgré tout, cet événement est ancré en nous, et il referra forcément surface à un moment donné. C'est possible d'être traumatisé par certaines odeurs, certains bruits car ils nous rappellent des mauvais souvenirs et on a

l'impression de revivre ce moment atroce. Il n'y a aucun moyen de contrer ces sensations car elles font partie de nous, l'humain est doté de cinq sens qui ne peuvent pas être négligés.

On peut aussi voir le bon côté de ces sens lorsqu'ils nous remémorent de bons souvenirs. Lorsqu'on essaye de revivre un moment plaisant, qui nous a rendu heureux, on peut sentir des odeurs afin de se remettre dans le même contexte et essayer d'avoir les mêmes sensations. Mais, c'est impossible de ressentir exactement les mêmes sensations car c'est un événement passé et de nombreuses choses extérieures ont influé sur notre ressenti, pas seulement les odeurs.

Je pense que les différents événements qui rythment notre vie, qu'ils soient traumatisants ou plaisants, font partie de nous. Ils nous font évoluer et c'est eux qui nous font devenir la personne que l'on est. Il ne faut pas essayer d'oublier les mauvais moments et de revivre les bons moments, car ce sont des événements passés qui nous ont fait évoluer en temps qu'être humain et qui nous permettront de revivre encore de nouveaux bons moments.

Noémie

Peut-on vivre si l'on n'oublie rien ? – Peut-on vivre si l'on oublie tout ?

Réponse à Noémie

Ta réponse me plaît beaucoup.

C'est vrai que la plupart des oublis se font de manière inconsciente. Et que se forcer à oublier ce n'est pas forcément le bon moyen. Les moments passés, qu'ils soient mauvais ou bons doivent rester parce qu'ils font partie de nous.

Malgré tout il existe aussi des maladies que nous ne pouvons pas contrôler qui contrôlent notre mémoire, comme l'exemple de la maladie d'Alzheimer. Cette maladie est la preuve que l'oubli peut nous sauver des mauvais souvenirs, sensations mais aussi peut-être la cause de ces mauvais souvenirs. Oublier notre famille et les bons moments qu'on a vécu, ce n'est pas une bonne chose. Ces mémoires oubliées nous enlèvent avec elles une partie de nous, notre essence.

Cependant, il y a une chose qui me fait peur et qui a un rapport avec l'oubli que j'aimerais partager avec toi : l'oubli après la mort. Autrement dit la peur d'être oublié après la mort.

Nous ne savons pas exactement pourquoi nous sommes ici, quel est notre but. Et pourtant nous n'arrêtons pas de chercher. Chercher notre vocation ainsi que notre place. Mais imagine qu'après notre mort tout cela se transforme en cendres, que tout ce que nous avons essayé de conquérir ne servirait à strictement rien et qu'après notre mort tout cela serait oublié.

Est-ce que cela a le même effet sur toi ?

Tatiana

Pour Tatiana

La mémoire, constitutive de l'esprit humain, est un outil qui nous permet de ne pas oublier et de pouvoir nous rappeler.

Mais il est vrai que parfois un souvenir nous revient sans notre volonté, par le biais d'une odeur, d'une sensation ou d'une personne. Parfois cela fait même ressurgir un souvenir que l'on croyait perdu.

En fait je vois la mémoire comme une énorme boîte qui ne peut contenir tout ce que nous vivons durant toute notre vie, donc elle se remplit et déborde. Certains souvenirs se retrouvent donc par terre. En sentant une odeur particulière, ou en rencontrant quelqu'un par exemple cela peut faire remonter un souvenir qui est par terre vers la boîte.

L'homme essaie continuellement de pallier à cette mémoire qui peut être déficiente.

L'oubli est la bête noire de nombreux hommes, ils constituent donc de nombreux stratagèmes. Ces stratagèmes peuvent être divers.

Le cinéma, la littérature, la danse. L'art en général n'est-il pas un moyen de faire vivre des souvenirs à jamais et de pouvoir pallier à l'oubli qui nous fait souvent si peur ?

Les cimetières sont également l'exemple le plus parlant : ce sont des endroits destinés à nos morts pour que jamais on ne les oublie.

Moi pour pallier à cet oubli j'écris dans un journal, et récemment j'ai relu ce que j'avais écrit quand j'avais douze ans, et bien je peux dire que je ne me souviens pas avoir éprouvé certaines émotions que j'ai décrites auparavant ; c'est comme si c'était une autre personne qui écrivait ces choses.

Cependant, parfois, on n'a pas envie de se rappeler car l'humain durant sa vie peut être sujet à des événements traumatisants.

Parfois cela fonctionne bien, on a ce que l'on appelle un « black out ».

Il est dans certains cas nécessaire pour notre santé mentale, mais parfois le souvenir ressurgit dans un moment inattendu et fait des ravages.

Donc comment faut-il faire, affronter le souvenir quelque soit l'événement traumatisant ?

Mais si certaines personnes en sont incapables ?

Alors comment faire ?

Il existe l'hypnose qui je pense peut être une solution pour ne pas être dominé et détruit par un événement qui nous traumatise tout en l'affrontant petit à petit. La force mentale s'entraîne et se travaille comme un muscle

Pour finir je dirais simplement que la mémoire est un outil très complexe qui peut être à la fois notre meilleur allié comme notre pire ennemi.

Les hommes ont comme épée de Damoclès la maladie de l'Alzheimer, c'est peut-être pour cela que l'oubli leur fait si peur.

Cléo

Pour Tatiana & Cléo

Même si la question du fil de la discussion est : « Peut-on vivre si on n'oublie rien ? », cela m'a fait réfléchir à la question opposée : peut-on vivre si on oublie tout ?

Nous connaissons tous l'existence de la maladie d'Alzheimer, qui dans le cas présent donne un exemple parfait pour notre question. Bien qu'elle affecte particulièrement la mémoire récente ou dite explicite dans un premier temps, elle affectera par la suite la mémoire implicite, autrement dit la mémoire à long terme. Est-il possible de mener une existence correcte avec ce genre de maladie ?

Oublier où nous avons mis nos clefs, c'est une chose, mais imaginer que vous ne vous souveniez même plus de votre propre famille, de tous les souvenirs

que vous avez construits avec eux, ou avec vos amis. Comme si tout cela s'était envolé en un battement de cils. Alors que nous reste-t-il ? Selon moi, les souvenirs constituent une partie importante dans la vie d'un individu, d'une part ils lui permettent de ne pas reproduire les mêmes erreurs que dans le passé, et d'autre part il peut revivre des moments, heureux ou tristes par exemple, à travers ses derniers. Le fait de se remémorer un événement qui nous a rempli de bonheur peut en effet nous faire sentir rempli de ce même bonheur, ou bien peut-être mélancolique. Mais la mélancolie ne pourrait donc pas exister « si on oublie tout ». Pour certains, cela pourrait être bénéfique car la mélancolie peut renfermer un individu dans son passé, et le laisser espérer toute sa vie de revivre quelque chose qui est définitivement révolu. Au contraire, d'autres considèrent la mélancolie comme heureuse, et structure leur vie.

Ne se souvenir de rien, c'est de ne pas avoir de passé, mais en même temps, c'est de ne même pas savoir que nous en avons un. Je trouve que cela doit être particulièrement complexe d'être atteint d'une telle maladie car la personne atteinte n'a rien à quoi se raccrocher, elle vit dans une sorte de bulle, isolée contre son gré des autres.

Margot

Et toi ton dernier ?

Chaque jour qui passe dans nos vies est un chemin qui s'ouvre à une destination finalement inévitable: la fin. On se demande parfois à quoi ressemblerait le dernier jour de notre vie. Alors je te demande à mon tour, que ferais-tu si tu savais qu'un jour précis serait bien le dernier de ta vie ?

J'imagine, et j'en suis même convaincu, qu'un bon nombre de personnes ferait des choses qu'elles n'auraient jamais réalisé auparavant comme braquer des banques ou atteindre l'Everest. Mais moi, mon dernier jour serait véritablement différent. Je ne ferais en réalité plus rien car cela ne servirait plus à rien.

Pourquoi user de notre temps alors qu'on pourrait simplement respirer calmement et prendre conscience que notre vie ne dépendait pas de notre mort. Si nous vivons pleinement, il n'y a aucune raison de regretter ce dernier jour. Il est dans notre destinée de prendre des risques et des décisions qui mèneraient à notre bonheur. Mais faisons-le toute notre vie, par bonheur et non pas par regret.

Alors chaque jour que nous vivons doit être considéré comme le dernier. C'est là, une profonde existence humaine.

Kenzo

Réponse à Kenzo

Vivre son dernier jour comme s'il était un jour comme les autres, je ne pourrai pas. Je ne le dirai pas à mon entourage pour pouvoir le vivre sans les voir triste. Mon dernier jour serait différent pour plusieurs raisons. Au cours de nos vies, même si certains ne l'acceptent pas, nous faisons des erreurs, ce qui nous mène à des regrets. Tout d'abord ce jour-là je ne m'énervrai pas, ce qui est contraire à mon caractère habituel, et je ferai en sorte de ne pas ressentir ma peine. J'accepterai et je vivrai ce jour comme il devrait être vécu selon moi. Je m'excuserai auprès des

personnes que j'ai pu blesser, même si ce n'est pas trop dans ma nature. J'irai à la mer, je la regarderai une dernière fois et écouterai le bruits des vagues. Après cela j'appellerai ma famille à l'étranger (je ferai un hors-forfait phénoménal pour énerver mes parents comme à mon habitude et leur laisserai ce souvenir). Je dirai à mes grands parents que je les aime. Ensuite j'irai retrouver mes amis (Maïssane, Asmaa, Mariem et Dida), j'essaierai de passer un bon moment avec eux. On ira à Burger King manger des oignons rings. In fine je rentrerai chez moi, je retrouverai ma famille et nous mangerons ensemble. Tout en rigolant je leur dirai indirectement mes sentiments. Je ne verrai pas mes sentiments pour une fois comme une faiblesse. J'essaierai d'être une meilleure moi sans barrière. Et enfin je finirai ma vie en regardant les étoiles.

Rojin

Réponse à Rojin

Ta réponse était claire et j'ai donc pu davantage réfléchir à la notion de regrets. Tu expliques en quelque sorte que l'éventuelle date d'une mort t'entraînerait à faire de nouvelles choses comme dévoiler tes sentiments ou t'excuser auprès de certaines personnes. Je trouve cela bien dommage de le faire le dernier jour de ta vie car je pense qu'il faudrait faire face à nos craintes toute notre vie. Mais finalement, toute ta réflexion me ramène à réfléchir sur des questions essentielles à nos existences : Comment la mort donne-t-elle un sens à notre vie ? Et pourquoi la mort nous mène à vivre autrement ?

La vie, c'est l'ensemble des phénomènes qui se situe entre la naissance et la mort et qui définit l'existence d'un organisme. La mort, c'est l'ensemble de ces mêmes phénomènes qui s'arrêtent soudainement et qui marquent la fin de la vie. Pour de nombreux philosophes telle que Épicure, c'est un phénomène qui marque la séparation du corps et de l'âme.

D'abord, je suis convaincu que penser notre mort peut véritablement changer notre façon de vivre nos vies et notre façon de vivre avec celles des autres. Il est évident qu'un individu atteint d'une maladie grave, dont les médecins prédisent une mort inévitable et rapide, mais qui s'en sort, change la manière de vivre sa vie. Car la valeur de la vie est à mes yeux trop sous-estimée. On se rend compte de la chance que l'on a de vivre uniquement lorsqu'on risque de la perdre.

D'autre part, la vie prend un tout autre sens lorsque l'individu décide de prendre conscience que sa vie est courte et qu'il ferait mieux d'en profiter plutôt que de perdre son temps à s'empêcher de vivre. Ce que j'essaie d'expliquer c'est que la vie et la mort sont liées à la notion de temps. Notre existence peut s'avérer longue, mais elle peut aussi s'avérer courte. Il ne faut pas avoir peur de faire des choix dans la vie si l'on sait que ceux-ci favoriseraient notre bonheur.

C'est donc soit par peur soit par raison que l'on prend conscience de sa vie. Mais je pense qu'il ne faut pas avoir peur sinon la vie n'aurait pas de sens car vivre avec la peur de la mort c'est vivre en essayant d'éviter celle-ci. Rappelons-le, elle est inévitable et il faut savoir l'accepter.

Kenzo

Réponse à Kenzo

Il y a quelques semaines, j'ai parlé avec une amie de ce qu'on ferait si on savait qu'on allait mourir le lendemain. Personnellement je n'avais pas de réponse, je ne savais pas. J'avais pleins d'idées mais pas une qui ressortait.

Elle, elle voulait passer sa dernière journée avec toutes les personnes qu'elle aime.

Elle, qui adorerait pouvoir voyager, voulait passer sa dernière journée en voyage.

Moi j'ai répondu que je la passerais sûrement à faire la même chose que d'habitude, rien d'extraordinaire, pas parce que de toute manière on va mourir un jour donc que ce soit demain ça change rien à ce fait, mais plus parce que faire quelque chose d'extraordinaire ou d'inhabituel ça serait impulsif, choisir un voyage comme ça pour partir directement ne nous laisse pas vraiment le choix de faire quelque chose qu'on aimerait vraiment (le choix de la destination serait limitée).

Je trouve ça illusoire de faire quelque chose juste pour ne pas regretter. Je ne vois pas l'intérêt de regrouper tous ceux qu'on aime ou voyager pour ne pas avoir de regret. De toute manière quand on meurt, on ne peut plus avoir de regret, car en avoir ça serait toujours s'accrocher à la vie. Et puis, il y a plein de choses qu'il nous plairait de faire avant de mourir, qu'on ne peut pas faire en un jour. Donc utiliser la justification du « c'est pour ne pas avoir de regrets » dans ce cas-là où la personne meurt le lendemain, je trouve ça illogique. Parce qu'à ce moment-là, il faudrait vivre comme ça tout le temps, car on meurt tous un jour.

De plus, ce sont choses impulsives qu'on choisit pour notre dernier jour, ce sont des choses qui nous plairaient, certes, mais pas des choses qui nous combleraient. Ce ne sont pas des choses qu'on veut vraiment, au fond de nous, plus que tout. Ce sont des idées, qu'on avait ou pas d'ailleurs, qui nous plaisent, qui nous procureraient un moment de bonheur avant de mourir, mais ce ne sont pas des choses qu'on chercherait toujours à faire si on n'allait pas mourir, ce sont pas des choses qui à elles seules ont le pouvoir de nous rendre heureux. C'est impulsif.

Après réflexion, mon dernier jour à moi serait plutôt égoïste, je ne passerais pas une dernière journée habituelle, mais je ne chercherais pas à faire quelque chose d'extraordinaire que je n'ai jamais fait ou à regrouper les personnes que j'aime, sûrement parce que je ne peux pas, c'est impossible, mais surtout parce que j'ai un autre rêve qui lui est faisable. J'essaierais de retourner pendant une journée à l'hôpital, en stagiaire, en neurochirurgie. J'essaierais de rencontrer la personne qui m'a donnée envie de faire comme elle, de sauver des vies. Et si je n'arrivais pas à faire ça pour mon dernier jour, alors oui je passerais une journée habituelle.

Mon dernier jour peut apparaître pour certains comme bizarre, étrange, égoïste et potentiellement banal, mais il n'est pas dû à un choix impulsif, il me correspond, et de la même manière que je vis ma vie sans grands projets en vue de faire plein de choses extraordinaires avant de mourir, je n'entreprendrais pas un grand projet pour éviter des regrets pour cette dernière journée.

Anaëlle

Réponse à Anaëlle

J'ai bien compris ta réponse, et je l'ai trouvée très complète. Comme tu le dis, la mort est quelque chose de naturelle à laquelle on ne peut pas faire face. Il faut pouvoir l'accepter, c'est d'ailleurs ce que Socrate nous explique, avant que son âme ne se sépare de son corps. Mais à la lecture de ton texte, ce qui m'a percuté c'est le fait que tu dises que si tu pouvais savoir le jour de ta mort, tu n'entreprendrais pas de « grands projets » pour pouvoir vivre sans regrets. Ce terme « grand projet » me paraît pourtant essentiel dans nos vies. Il faut pouvoir se construire même si nous savons qu'un jour notre corps disparaîtra.

Le problème qui se pose ici est le suivant : dans nos vies, devons-nous davantage penser à notre mort pour pouvoir vivre sans regrets ou bien, au contraire, devons-nous penser uniquement à notre vie pour pouvoir vivre comme on l'entend. Faut-il finalement ne jamais penser à la mort ?

D'abord, je dirais que pour pouvoir vivre pleinement, il faudrait ne pas avoir conscience de la mort pour ainsi ne pas penser à une notion qui effraie notre société. Car il est vrai que la mort est une notion très négative dont la plupart des individus préfèrent ne pas parler. Aussi, il est évident que nous ne savons rien sur cette mort. Pour certains philosophes et pour la plupart des religions, la mort est un nouveau départ, mais pour d'autres philosophes et pour des non-croyants, la mort ne signifie plus rien. C'est donc une notion qui interroge énormément les sociétés antiques et modernes.

En revanche, nier la mort, c'est nier l'existence. On peut déjà affirmer qu'il faut avoir conscience de la mort pour faire des choix comme tu le dis, que l'on ne pourra pas regretter. Si, le dernier jour de notre vie on se rend compte que ce que l'on a accompli n'est rien, il est évident que notre vie est perdue et qu'il est déjà trop tard.

Je pense que pour pouvoir vivre pleinement, il ne faut pas toujours penser à la mort, mais il ne faut pas pour autant l'oublier car elle fait partie de la vie.

Kenzo

Réponse à Kenzo

J'aime beaucoup ton point de vue. Pour moi il est important d'abord de définir ce qu'est un « grand projet ». Il est essentiel d'avoir un « grand projet » dans notre vie, un sorte d'objectif à vivre, quelque chose qu'on veut faire. Mais je distingue ça à une envie comme ça qui nous plaît, une envie spontanée non construite conceptuellement. De plus, si on apprend qu'on va mourir demain, on n'a pas le temps de réaliser ce « grand projet », car justement c'est quelque chose de grand qui a besoin d'être organisé. C'est pas quelque chose de spontané qui se fait en un jour...

Après en effet il faut se demander s'il faut oui ou non penser à la mort pendant qu'on vit. Le souci c'est que chacun pour moi aura son ressenti face à ça. Certains en auront peur et ça risque de les bloquer. D'autres vont y être indifférents. D'autres encore vont en avoir peur mais à la place de les bloquer ça va les stimuler et les motiver à réaliser plein de choses. Et c'est souvent lié comme tu l'as dit à la conception qu'on a de la mort, de la religion ou idéologie que l'on suit.

Donc pour chacun penser à la mort va avoir un impact différent.

La question aussi à se poser c'est : Qu'est ce que vivre pleinement ? Quelle est la différence avec vivre ?

Selon moi, on peut vivre en étant dans un simple état de survie, on « tient », on supporte ce qui nous arrive. Or quand on vit pleinement on va chercher à se réaliser en tant que soi, on va chercher à être heureux et satisfait dans notre vie, on est en état actif de contrôle de notre vie. Ainsi, chacun va aussi vivre pleinement à sa manière.

Et certains, pour vivre pleinement, auront besoin de considérer la mort présente partout car en niant la mort on nie l'existence.

D'autres auront besoin d'éviter d'y penser pour éviter de déprimer ou de se bloquer soi en perdant tout goût à la vie.

Au final, je pense que chacun doit penser à la mort comme il l'entend. Il faut juste que ces pensées n'en deviennent pas un obstacle ou un frein à sa vie et n'empêchent pas de se réaliser. Mais, une chose est sûre, c'est qu'il ne faut pas oublier qu'elle fait partie de la vie.

Anaëlle

Réponse à Anaëlle

J'apprécie ta réflexion et je suis entièrement d'accord avec ce que tu défends. En effet,

vivre pleinement c'est chercher à être heureux. Néanmoins, on peut se demander si finalement, exister signifie vivre ?

D'abord, vivre c'est un phénomène qui signifie simplement être. On peut donc affirmer que quelque chose qui ne vit pas n'est pas. Ainsi, vivre peut sembler être supérieur à l'existence car vivre est seulement limité à l'humain. Par exemple, un objet qui existe ne vit pas.

D'autre part, exister, comme nous l'affirmons depuis le début de notre réflexion, dépasserait les limites du vivre car un être qui vit mais qui ne prouve pas son existence en étant heureux par exemple, ne vit pas réellement. Comme disait Socrate, « l'important n'est pas de vivre mais de vivre bien ». C'est d'ailleurs pour cela que la mort ne lui fait pas peur. On revient ainsi à notre toute première réflexion, il faut considérer la mort car si on la nie, on nie surtout notre existence. Surtout, ce qui existe s'oppose bien réellement à ce qui vit. Pour certains philosophes comme Descartes, « je pense donc je suis » et donc j'existe car je pense. Pour certains philosophes, les animaux n'existeraient pas réellement, ils vivraient simplement car pour ces mêmes philosophes, les animaux ne peuvent pas penser. Je pense qu'ici, le sujet mérite d'être discuté car de mon point de vue les animaux sont tout à fait conscients et donc peuvent penser.

Et en réalité, il faut bien pouvoir distinguer les deux notions car si l'on ne comprend pas bien ce qui nous maintient en vie, on ne comprend pas réellement notre existence. Mais on peut surtout voir ici que sans l'un, l'autre n'est pas. Car oui, sans vie on n'existe pas et sans existence on ne vit pas. Je m'explique, Sartre dit « l'existence précède l'essence ». Ce qui montre que l'humain existe d'abord, puis tout au long de sa vie, se détermine car l'essence correspond aux différents choix que prendra l'humain et qui à la fin de sa vie, à sa mort, comprendra son existence. On n'en revient à dire que l'individu n'est rien avant d'exister, car il vit simplement sans pour autant être heureux.

Si je te parle ainsi c'est parce que dès le départ, on se demandait si de grands projets dans nos vies pouvaient nous permettre d'être heureux. On a donc prouvé que oui car tout est une question de temps. Si vivre représente le moment présent donc le fait de vivre « au jour le jour », exister représente alors le fait de vivre dans la durée et dans le futur pour être heureux.

En définitif, si l'on peut penser que vivre dépasse l'existence car on a vu qu'un objet peut exister mais ne peut en aucun cas vivre, on s'est vite rendu compte que l'individu doit faire plus que vivre. Il doit exister en apportant tout ce qui peut le rendre heureux. Mais ne penses-tu pas finalement que sans conscience on ne peut exister ?

Kenzo

Notre système judiciaire est-il juste ?

Je pense que personne ne peut faire le mal spontanément sans avoir été abimé par la vie. Pour moi, il n'existe pas de passé difficile. Il est difficile de prendre suffisamment de recul face à un criminel puisque la peur nous empêche de réfléchir correctement. Parfois il nous arrive même de nous dire que certains mériteraient qu'on rétablisse la peine de mort rien que pour eux. Pourtant, il est clair que la punition qu'on donne aux personnes qui ont transgressé la loi a ses limites. Aujourd'hui il n'y a plus de places en prison et il est fort possible que les détenus recommencent ce pour quoi ils ont été enfermés à leur sortie n'ayant pas été soigné durant leur détention. Loin de moi l'idée de défendre des actes indéfendables, j'essaie pourtant de me mettre à la place de quelqu'un qui a subi lui-même des situations difficiles ce qui aurait développé un comportement autodestructeur l'emmenant jusqu'en prison ou simplement qui reproduit des schémas familiaux répétitifs. Il est clair qu'il doit se sentir très seul et ne doit pas comprendre pourquoi le sort s'acharne contre lui, la vie doit lui paraître bien terne et il s'en veut peut-être terriblement. Il est possible que ses agissements soient même plus forts que lui. L'Homme est un être complexe et je ne pense pas que notre manière de traiter les délits soit la bonne. Il faut s'interroger sur le passé, soigner pour briser la « chaîne de transmission ». S'il est soigné, il ne commettra pas des délits susceptibles de traumatiser quelqu'un d'autre, de même que s'il a des enfants ils n'hériteront pas du mal-être qui l'a rongé.

Pensez-vous que notre système judiciaire est adapté voire même tout simplement « juste » ? S'il était à changer que feriez-vous ? Y a-t-il toujours lieu de punir le mal ?

Camille

Réponse au texte de Camille

En France notre système judiciaire est plus ou moins juste au niveau des lois en général, mais si l'on observe de plus près certains articles on peut remarquer qu'il y a certaines inégalités et injustices entre les articles. De plus, on peut voir que de nos jours il y a de plus en plus de personnes qui sont censés appliquer la justice, telles que des policiers, avocats, ou juges, sont parfois injuste par leurs prises de décision, ne respectant pas ainsi l'égalité des hommes.

L'article 6 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 met en avant le fait que l'égalité des citoyens doit être appliquée devant la loi : « La Loi est l'expression de la volonté générale. Tous les Citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs Représentants, à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les Citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents. » En s'appuyant donc sur cet article, le Conseil Constitutionnel créé en 1975 montre que le principe d'égalité de tous les individus devant la justice possède une valeur constitutionnelle. C'est pour cela qu'en 1993, le mécanisme de la cassation garantit l'abolition des privilèges de juridiction entraînant l'interprétation identique de la loi sur l'ensemble du territoire français.

En outre, certaines études faites sur plusieurs milliers de décisions de justice par le directeur de l'Observation des inégalités en 2011 ont montré que la justice française juge plus sévèrement les plus faibles. Mais j'ai remarqué que cela s'applique aussi quasiment dans tous les pays du monde. Par exemple en Suède un adolescent de 15 ans a été dénoncé par la directrice de son établissement pour avoir partagé 24 films sur un logiciel de partage. Cet acte en France entrainerait une peine maximale de 3 ans de prison ferme et 300 000 euros d'amende. Mais cette peine est-elle réellement adaptée à la situation ? Car on peut voir que pour la même peine maximale il y a d'autres situations qui sont ou qui ont l'air beaucoup plus grave du point de vue de l'éthique comme les homicides involontaires d'après l'article 221-6 du code pénal ou bien l'expérimentation biomédicale sur une personne sans avoir recueilli le consentement libre, éclairé et exprès de l'intéressé d'après l'article 223-8. Par ailleurs, on peut voir que d'autres peines sont plus légères alors que les situations sont encore plus graves que la première situation, comme le harcèlement dans le but d'obtenir des faveurs sexuelles entraînant seulement un an de prison d'après l'article 222-33, ou bien l'atteinte à l'intégrité du cadavre, la profanation de cimetière entraînant également un an de prison d'après l'article 225-17.

De ce fait, si j'en avais la possibilité je commencerais par changer ce genre d'injustices et d'inégalités au niveau des lois françaises.

Depuis que nous sommes petits, nos parents nous ont toujours punis après avoir fait une petite bêtise ou plus grosse bêtise, par conséquent le mal existe et s'est développé depuis toujours en nous, mais à des différents degrés selon les personnes, dû à leur environnement et à leur entourage dans lesquels ils ont grandi. Mais les punitions sont-elles toujours adaptées ou sont-elles le fruit de l'exaspération, donc d'une punition inadaptée à la situation ?

En France les premières prisons sont nées au XVII^e siècle, sous le règne de Louis XIV avec la création de l'hôpital général de Paris en 1656, mais elles ne servaient qu'aux débiteurs ou aux accusés en attente de leur jugement. Il n'empêche qu'avant cette époque les peines étaient inexistantes. Cependant le système pénal prévoyait la peine capitale et la mise en esclavage ou alors l'excommunication.

De ce fait, on peut dire que le mal a toujours été puni à nos yeux, mais pas aux yeux de la loi.

Nazik

Les inégalités

Réponse à Nazik

Je me rends compte en relisant mon premier texte que je n'ai pas été très claire sur tout ce qui est blessures émotionnelles dans l'enfance et tout ce qui touche à la psychologie. Pour moi c'est évident puisque tout est dans ma tête et c'est quelque chose qui me passionne vraiment mais c'est vrai que pour rendre compte de toutes ces informations dans un texte très court c'est difficile. Je comprends donc pourquoi tu ne t'es pas attardé trop sur le plan psychologique. D'ailleurs je n'y faisais même pas référence dans mes questions finales. Mais c'est tant mieux, ça nous permet de balayer plus largement les problèmes sociétaux et notre façon de punir.

Tu remarqueras une chose. Parmi les exemples que tu as pu me citer et les peines qui y sont associées, tu as souligné que la punition pour le jeune suédois qui a partagé des films était démesurée en comparaison avec d'autres délits qui paraissent franchement plus graves. As-tu vu que pour ce délit-là, de l'argent était en jeu, ce qui n'est pas le cas pour les autres délits. Les homicides involontaires ? Pas d'argent en jeu. L'expérimentation biomédicale sur une personne sans avoir recueilli le consentement libre, éclairé et exprès de l'intéressé ? Pas d'argent en jeu. Le harcèlement dans le but d'obtenir des faveurs sexuelles ? Pas d'argent en jeu. L'atteinte à l'intégrité du cadavre, la profanation de cimetière ? Non plus.

Les films eux, lorsqu'ils sont « consommés » de manière légale rapportent de l'argent à ceux qui ont travaillé dessus. Normal. Mais dans ce cas-là on pourrait dire que de l'argent leur est passé sous le nez. En effet, si le jeune garçon a téléchargé les films illégalement et que des personnes ont bénéficié du partage qu'il a pu faire, alors les producteurs n'ont rien touché sur leur « consommation ».

Je pense que ça souligne que l'économie entre en jeu même au niveau judiciaire, comme elle peut influencer les non-décisions prises pour lutter contre le réchauffement climatique ou encore le nombre de plus en plus réduit de personnel dans les hôpitaux. « Ça coûte trop cher ! » Alors on ne fait rien.

De plus, dans les tribunaux par exemple, les décisionnaires finaux qui vont assigner à une personne sa peine sont des humains. Leur jugement ne sera donc jamais parfaitement pur, objectif, invariable. De même que lorsque nos parents nous punissaient pour la même bêtise 2 jours différents : celui des deux jours où ils ont eu une dure journée et sont potentiellement plus irritables, nous recevons une punition plus dure.

Je te remercie pour ta réponse et pour m'avoir lu de nouveau.

Camille

L'humain est-il esclave de la technologie ?

De nos jours, le développement de la technologie prend une place importante dans la société. Toutes les générations en usent mais pour autant nous rend-elle esclave ?

Aujourd'hui la majorité des humains se sert d'internet pour rechercher des informations dont il a besoin et possède simplement une base restreinte de connaissances ce qui rend internet indispensable pour certaines personnes. Pour moi l'être humain se sert d'internet comme excuse pour ne pas apprendre et finit

par oublier tout ce qu'il sait déjà. Cela crée des êtres humains dépourvus de culture générale incapable de chercher par soi-même et de réfléchir.

Morgan

Réponse à Morgan

Aujourd'hui c'est la technologie qui rythme la société de telle sorte que si on nous la retirait on serait déboussolé.

Si les humains ont pu créer et développer la technologie au cours du temps, c'est parce que la technologie est avant tout un outil qui permet de se faciliter la vie. C'est pourquoi je pense que se servir constamment d'internet n'est pas nocif, mais bien au contraire bénéfique, car lorsqu'une personne doit y faire des recherches elle est en quête de connaissances qu'elle ne possède pas. De ce fait utiliser internet permet de s'enrichir intellectuellement et d'en apprendre constamment. Mais pour cela encore faut-il trouver les bonnes informations : c'est la tout le problème d'internet. Se passer d'internet serait très difficile à faire, néanmoins il existe des personnes qui vivent très bien sans et qui ont d'autres moyens de recherche d'informations, il est donc possible de s'en passer.

Pour en revenir à la question évoquée, je pense que l'humain n'est pas vraiment un esclave de la technologie, mais plutôt qu'il en dépend énormément, car l'humain est avant tout le maître de la technologie et en a créé de tout temps pour projeter toutes les compétences et fonctions qu'il ne possède pas afin de faciliter son existence. Comme par exemple un silex pointu pour les hommes préhistoriques ou une simple calculatrice aujourd'hui. Mais le problème est que dans la société moderne où nous vivons la technologie y est indispensable, nous sommes sans cesse à la recherche d'innovations et de progrès. Cela fait que la technologie à une sorte de domination sur nous.

Aïssata

Réponse à Aïssata

La technologie aujourd'hui dépasse les limites humaines. L'être humain est capable d'artificialiser un cœur ou même une partie du cerveau grâce au Progrès. Cela améliore considérablement la médecine contemporaine et innove ce corps de métier réduisant le taux de mortalités et le besoin d'organes naturels. Pour autant le fait de prolonger la vie humaine ne provoquerait-elle pas une surpopulation dans le monde ? Un être humain ayant subi plusieurs greffes d'organes mécaniques a-t-il toujours son humanité ?

Morgan

Réponse à Morgan : (qui elle répondait à Aïssata)

Aujourd'hui certes la technologie est omniprésente dans notre société et a permis beaucoup de progrès et d'innovations notamment dans le domaine de la recherche et de la médecine dont tu nous parles. Cependant pour moi les progrès de la médecine permettent en effet une diminution de la mortalité car on peut soigner plus de maladies et réparer voire remplacer les organes défaillants ou malades. Cela permet donc un accroissement de la longévité humaine ; mais pour ma part cela n'entraînera pas une surpopulation de la terre car nous ne sommes pas éternels malgré tout les progrès de la médecine et tout ce que l'on peut guérir. On vieillit quand même et on finit dans tous les cas par s'éteindre car on n'a toujours pas trouvé le moyen de devenir immortel.

Pour répondre à ta seconde question de mon point de vue le fait que les progrès de la technologie permettent aujourd'hui de pouvoir fabriquer des organes artificiels n'enlève pas l'humanité de la personne à qui on le transpose : par exemple ma grand mère possède un pacemaker et plusieurs prothèses, mais je ne la considère pas pour autant comme un robot ou quelque chose de non-humain. Cela revient donc à se demander d'où vient l'humanité ? De notre corps, de nos organes qui montrent que nous appartenons à l'espèce humaine ou bien l'humanité serait-elle plus quelque chose qui n'est pas physique, de tangible qui serait donc plus dans l'esprit ou dans l'âme ?

Pour moi tant qu'une personne garde sa conscience et son âme elle garde son humanité car une machine est plus quelque chose que l'on programme et qui ne ressent rien ; alors ajouter une prothèse ou un organe mécanique à une personne ne fait pas de lui une machine dans mon opinion, car elle va garder ses émotions et garder sa faculté à effectuer ses propres choix, ce dont est incapable un robot. Mais j'aimerais tout de même ton avis sur la question.

Milo

Réponse à Morgan

En effet les progrès technologiques qui ont été faits dans le domaine médical permettent chaque jour de soigner et soulager les maux de nombreuses personnes.

Selon moi un être humain ayant subi plusieurs greffes d'organes mécaniques possède toujours son humanité car nous ne pouvons pas juger l'humanité d'une personne à son apparence, ainsi qu'aux caractères physiques qu'elle possède même s'ils ne sont pas naturels. Donc le fait qu'une personne soit « humaine » se retrouve dans son comportement et sa façon d'être, sa façon de vivre en collectivité, mais aussi dans les émotions qu'elle éprouve.

Finalement nous pouvons nous demander qu'est-ce qui fait vraiment d'une personne son humanité ?

Aïssata

Réponse à Aïssata

Finalement nous pouvons nous demander qu'est-ce qui fait vraiment l'humanité d'une personne ?

Selon moi ce qui fait l'humanité d'une personne c'est son degré de sensibilité face à une situation mais aussi son identité, sa façon d'être, ses émotions, ses réactions, sa culture, son éducation, les expériences personnelles qui l'ont forgé. J'attends ton point de vue sur le sujet et j'aimerais lancer une autre discussion.

Que penses-tu de l'influence des personnalités publiques sur les réseaux sociaux ? Devraient-ils mettre des limites à leur contenu en raison de leur notoriété ?

Morgan

Quelle ressource pourrait-être gratuite ?

Prenons l'exemple de l'eau d'une simple goutte à un filet, d'un filet à un torrent. Cette eau la même qui hydrate notre organisme et sauve notre corps d'une sécheresse est aussi la même qui emporte des milliers de vie en un instant comme à Fukushima. L'eau sous toutes ses formes du fracas des vagues azurs de mer

Méditerranée aux icebergs mourant dans le plus grand des silences ou est comme seul témoin un écosystème criant au secours. Cette même eau est aussi celle qui abrite des milliards d'êtres vivants du plancton au à la baleine à bosse. C'est aussi la même qui dans les sanglots et les frissons emporte des hommes et des femmes par milliers cherchant le bonheur, un eldorado en fuyant la misère, ou juste de simples pêcheurs voulant nourrir leur famille. Cette eau représente la mort et la vie c'est à la fois un habitat, une denrée, une énergie et une ressource. Au final nous sommes tous fait d'eau chaque molécule d'air respiré, chaque nuage contemplé Mais qu'est-ce que l'eau ? Un habitat, une denrée, un tombeau, ou tout simplement une voie infinie vers l'inconnu et à qui appartient-elle ? Avons-nous le droit d'en faire un bien marchand ? Appartient-elle à quelqu'un, n'est-elle pas un bien commun à l'humanité ?

Pierre

Réponse au texte de Pierre

L'eau est un sujet intéressant qui ne me serait pas venu à l'esprit naturellement. En effet, tu parles d'un constituant de la Terre et non d'une émotion, d'un sentiment ou d'un concept. J'ai trouvé cela original, d'où mon choix de te répondre. L'eau est bien concrète et c'est vrai que son effet est d'un paradoxe étonnant. Elle peut nous tuer, être la cause de conflits et en même temps, elle peut être la raison de grandes joies et c'est grâce à elle que nous vivons.

L'eau je la vois comme une sorte de potion dont la consommation est devenue tellement habituelle pour l'homme qu'il n'y fait même plus attention. Il la gaspille trop facilement et en oublie la préciosité.

Je pense que l'eau, qu'elle soit potable ou non, n'est pas qu'une seule chose ; elle est à la fois vitale, destructrice, elle constitue un habitat et même un terrain de jeux pour d'autres. Sa présence est partout : dans les paysages, les aliments, la faune, la flore, les corps...

Je pense que l'eau peut être considérée comme un lien commun à tous les êtres vivants, elle nous unie d'une certaine manière.

La question serait donc pourquoi sa consommation et son utilisation créent-elles autant de conflits entre les hommes ?

La nature a « créé » l'eau et l'homme, alors pourquoi est-il prêt à la gaspiller et à se déchirer pour cette dernière ? Cela devrait être naturel d'agir de la bonne manière pour ne pas nuire à l'une et de conserver ses bénéfices et ses propriétés pour l'autre.

À mes yeux, une ressource si précieuse et nécessaire ne doit appartenir à personne. Elle était là avant les hommes et elle sera sûrement là après. Pourquoi les hommes transforment-ils tout ce que la nature leur apporte en biens capables de rapporter ou d'enlever de l'argent ? Les hommes mettent une sorte de vice dans pratiquement tout ce qui les entoure, par exemple l'eau pour ne citer qu'elle. Ce mode de fonctionnement crée donc des inégalités entre les êtres et nuit même à leur survie, car par leurs comportements l'eau potable serait à même de disparaître. Ne serait-ce pas plus simple de trouver un équilibre ? En tout cas ne serait-ce pas l'attitude que l'homme aurait dû avoir par nature puisque tous deux en proviennent ?

Enfin la nécessité ou non de rendre gratuite des ressources naturelles ne devrait même pas être une question à se poser, car pour moi mettre un enjeu économique sur ces dernières est vraiment une mauvaise chose. Mais comme cela est fait, alors j'aurais plutôt tendance à dire que oui, chaque ressource devrait être partagée autrement que par l'argent.

Cléo

Les ressources

Réponse à Cléo

De la même manière que tu l'as formulé dans ta réponse, je pense en effet que l'eau est vitale et destructrice car c'est un besoin du corps que de s'hydrater ; comme le disait Socrate, le corps enferme l'âme et la rend cupide. Je pense donc que cette cupidité générée par les besoins du corps est la source de certains de conflits entre les hommes. Dans ta deuxième question tu mentionnes le fait que l'homme gaspille ces ressources mais peut-on dire si l'eau est vraiment gaspillée ? Lorsque que l'on arrose un golf au Maroc, ce qui est une hérésie, on permet cependant une économie locale autour du tourisme. De plus, l'exercice de ce sport peut, peut-être contribuer à l'épanouissement de certains ; alors peut-on considérer qu'il s'agit de gaspillage ? Je pense que l'homme et sa cupidité sont dans une quête de profit continue et que c'est dans cette optique qu'il transforme ce bien en argent. Je pense qu'il est souhaitable que la nature reprenne ses droits afin que l'homme réalise qu'un équilibre est nécessaire pour une consommation durable de ce bien commun. Nous pouvons nous demander dans quelle mesure une catastrophe naturelle pourrait changer le rapport de l'homme à la nature ou si cela n'amplifierait pas encore davantage son envie de domination et de consommation des ressources naturelles ?

Pierre

Réponse à Pierre

Cela signifie que pour toi on ne peut parler de gaspillage si cela profite à l'économie mondiale ou local ?

C'est une bonne question que tu poses à la fin de ton texte, si un jour la nature « reprend ses droits » par le biais d'un climat invivable ou par un virus qui décime des populations entières par exemple, cela calmerait-il les humains en leur faisant comprendre que l'équilibre est la clé de leur survie ? Mais attends, cela ne te rappelle pas des choses qui se passent déjà ?

Je pense que le réchauffement climatique qui s'accroît (je n'ai jamais connu un hiver aussi chaud à Marseille que cette année) et le Corona virus sont un signal d'alarme. Certes dans des temps compliqués de nombreuses qualités humaines font surface comme l'entraide, la communion, l'amour et la tolérance. Cependant dans un bilan global cela ne fait qu'accroître les vices de l'humain comme l'égoïsme, le besoin de domination, de pouvoir et les inégalités.

Je pense que la peur alimente ces comportements. Pour la plupart des gens la peur les paralyse et ne les réveille pas, ce qui amène à une non-action ou bien à des choix destructeurs.

Pendant le confinement, quand le monde s'est arrêté et que de nombreux animaux ont réapparu ou que la pollution avait diminué, on a bien vu qu'une amélioration était possible.

Cela a-t-il suffi pour que nos moyens de production changent, que notre économie évolue ? Non, pas assez à mon sens. Les humains selon moi ont un complexe de divinité, ils pensent qu'ils peuvent survivre à tout car ils sont l'espèce la plus évoluée, donc ils prennent leur temps sur tout et détruisent la plupart des choses.

Certes l'humain s'adapte avec une facilité étonnante (nous avec les masques par exemple) mais pourtant il a grandement du mal à agir efficacement et à trouver des solutions. Pour moi les maux de beaucoup de nos soucis et la source des comportements destructeurs des humains est la présence et par conséquent la nécessité d'argent.

Penses-tu qu'un monde sans argent est la clé d'un équilibre entre bonheur et paix avec la nature ?

Cléo

Bonheur et paix avec la nature

Réponse à Cléo

Je ne peux affirmer de manière certaine qu'un monde sans argent est la clé d'un équilibre entre bonheur et paix avec la nature, car ayant vécu dans un mode de vie capitaliste où la société de consommation est au cœur de notre existence, l'affirmer reviendrait juste à dire que l'herbe est plus verte ailleurs. Cependant, certains anthropologues, je pense tout particulièrement à Maurice Godelier, ont pu vivre en contact avec des sociétés porteuses d'un mode de vie et de consommation différent du nôtre, principalement basé sur le troc et en totale cohésion avec la nature. Je conçois que le mode de vie de ces tribus indigènes s'écarte fortement de nos sociétés consommatrices, occidentales, mais il existe aujourd'hui des solutions plus locales en accord avec la nature, je pense notamment aux monnaies locales. Aujourd'hui, près de 82 monnaies locales sont présentes en France en coopération avec près de 10 000 entreprises et 35 000 utilisateurs, tout ça pour un équivalent de 5 millions d'euros en circulation. Ces monnaies répondent à notre problématique d'équilibre du bonheur et de la paix avec la nature. En effet, elles se veulent plus sociales, plus solidaires, plus écologiques et surtout plus locales. à Marseille, nous pouvons payer en Roue. C'est un moyen pour mettre l'argent au service de la transition écologique et sociale. J'espère que dans 10 ans ces monnaies seront généralisées et qu'elles permettront aux humains de converger vers un mode de consommation plus responsable de la nature.

Selon toi, si cette transition ne se fait pas par nos modes de consommation, comment pourrions-nous préserver notre planète ?

Pierre

Les jeux vidéo changent-ils notre comportement ?

Lorsqu'on joue beaucoup aux jeux vidéo, on peut très vite devenir indépendant. Cette indépendance peut nous rendre vulgaire voir même agressif. Lorsqu'on joue aux jeux avec quelqu'un on peut s'énerver contre lui car on a perdu ou bien à cause de son style de jeu. Les jeux vidéo peuvent des fois nous faire perdre notre créativité : lorsqu'on ne joue plus, on ne sait plus quoi faire. On peut

devenir distant avec nos amis et notre famille car on partage moins de moments avec eux donc on ose leur dire moins de choses... Mais lorsqu'on y joue seulement quelquefois de temps en temps ce sont de bons moyens de divertissements, on peut passer de bons moments et apprendre certaines choses comme par exemple des nouveaux mots en anglais lorsqu'on joue avec des anglais. Je pense que les jeux vidéo changent le comportement de certaines personnes mais pas toutes, par exemple les personnes timides vont plus avoir tendance à se renfermer sur elles-mêmes alors que d'autres vont s'épanouir.

Alexandre

Les effets des jeux vidéos sur la conscience

Réponse à Alexandre

Le jeu vidéo existe depuis plus de 70 ans, c'est un secteur qui est en croissance et qui ouvre de nouvelles possibilités et de nouvelles portes, que ce soit dans le monde du cinéma ou encore au niveau de la Bourse. Pourtant, le jeu vidéo est au centre de nombreuses controverses dénigrant "cet art", de part les avis préconçus concernant l'altération mentale et psychologique qu'engendre le jeu vidéo.

Quels sont les effets des jeux vidéos sur la conscience ?

Avant de poursuivre mon argumentaire, j'aimerais d'abord émettre mon avis sur l'explication de la question et la poursuite de réflexion posée par Alexandre.

Personnellement, je ne suis pas d'accord avec les arguments mis à disposition par Alexandre. Car bien que ce qu'il dit soit vrai, il n'a abordé qu'une petite partie de la question en n'abordant que les côtés négatifs, voir extrêmes que les jeux vidéos engendrent sur la conscience. Je suis donc en désaccord avec le fait qu'il n'y ait que des côtés négatifs.

Les jeux vidéos ont permis depuis leur création de construire des relations. En effet, de nombreux joueurs virtuels se rencontrent chaque jour, s'associent chaque jour, s'opposent chaque jour, et même se lient chaque jour. Par exemple, des joueurs de World of Warcraft, un MMORPG (ou jeux de rôle en ligne massivement multijoueur) se sont rencontrés et ont fait connaissance en ligne. Apprenant qu'un de leurs amis était en phase terminale d'un cancer, ils ont décidé de le voir IRL (In Real Life). Beaucoup d'événements positifs se produisent, comme la demande en mariage d'un homme envers une femme qu'il avait rencontrée sur League of Legend, un jeu joué principalement, voir exclusivement en ligne.

Il permet également aux personnes isolées, de s'ouvrir, de s'évader à travers un monde virtuel où on joue seul ou à plusieurs, tel un jardin secret. Ce qui a permis à de nombreuses personnes introverties, "de sortir de leur bulle" afin de se socialiser de manière physique. Au niveau cérébral et cognitif, de nombreuses recherches permettent de démontrer que jouer aux jeux vidéos de manière non abusive, permettait une amélioration des facultés cognitives, une meilleure compréhension du monde qui nous entoure, une amélioration des capacités créatives, une meilleure gestion émotionnelle ainsi qu'une capacité à prendre des décisions qui est plus rapide et plus "facile". 40 % de la population mondiale joue aux jeux vidéos de manière régulière, soit environ 3 milliards de personnes.

Beaucoup de médias disent que les jeux vidéo rendent violent, mais selon les recherches scientifiques c'est faux. En effet, bien qu'aux États-Unis, on blâme

principalement les jeux vidéo comme raison aux multiples fusillades qui ont lieu dans ce pays car plus de 50 % de la population américaine joue quotidiennement aux jeux vidéo. Mais lorsque l'on prend le Japon, qui a une population en terme de proportion, jouant plus, car 64 % de la population japonaise joue au jeux vidéos, le nombre de fusillade ou d'attaque par arme frôle les 0 %. Dans ce cas-ci, la cause de ces fusillades aux États-Unis pourrait par exemple survenir du monde du cinéma comme l'exemple du film, *Purge* (ou *American Nightmare*(une quadrilogie)) qui a pour synopsis, qu'un jour dans l'année, tout crime incluant homicide volontaire, massacre de population, ou encore torture est légal pendant 8h. Ou encore la législation autorisant la vente d'armes et le permis port d'armes de manière très aisée, facilitant l'acquisition d'armes très dangereuses. Cependant dans ce cas-ci, cela pourrait ne pas être la faute de toutes ces choses, la faute pourrait revenir sur la personne, car une personne tue, pas l'arme qu'elle porte. C'est une action délibérée qui est prise par la personne armée. C'est un trouble psychologique antérieur, et déjà présent qui était chez l'humain agissant de la sorte.

Évidemment, jouer de manière trop massive est dangereux pour la santé. En effet, une addiction peut se développer, de la même manière qu'un fumeur avec ses cigarettes, et cette addiction peut aller jusqu'à s'isoler du monde réel. Cela peut également entraîner une fatigue voir une dégradation de la vue, une dégradation de la colonne vertébrale si la posture du joueur est mauvaise et peut même conduire à des crises d'épilepsie ou à la mort dans des cas les plus extrêmes, ou encore des violences lorsque l'on possède une fragilité émotionnelle. Malgré cela, les conséquences les plus extrêmes sont les plus rares, très peu fréquente, elles n'arrivent presque jamais. Il faut néanmoins prendre en compte ce genre de risque afin d'éviter le pire. On ne jouant pas dans l'obscurité, en ayant une posture droite et convenable avant de se mettre à jouer, en ne jouant pas pendant un temps trop conséquent, penser à se reposer, se nourrir et à s'abreuver car c'est comme cela qu'un joueur taiwanais est décédé après avoir joué trois jours consécutifs sans dormir et sans se nourrir ou encore un joueurs coréens est mort après avoir joué pendant 108 heures sans se reposer.

Les jeux vidéos sont une source du divertissement qui dépasse en terme de rendement, le monde du cinéma. De nos jours des millions de personnes vivent de cela et partagent cela à travers internet, comme avec twitch, YouTube et bien d'autres. L'Esport, qui est le fait de jouer de manière compétitive, tu es devenu un sport à part entière qui chaque jour réunit des centaines de milliers de personnes que ce soit dans des stades comme le championnat de ligue of Legend à Séoul ou encore le championnat de Overwatch à Los Angeles. Des événements organisés autour de ces différents univers qui chaque année fascinent des milliers de personnes créant des cosplays ou encore assistant à ce genre d'événement comme l'E3 qui est le plus grand salon du jeux vidéos au monde se passant à Los Angeles aux États-Unis. Le jeu vidéo est devenu tout un art montrant la beauté de concept art modélisé en imagerie virtuel et démontrant le fait que les êtres humains peuvent créer des choses absolument magnifiques. Que ce soit une beauté philosophique avec Ori and the blind forest, ori and the will of the Wisps ou encore Journey, une beauté époustouflante bien que gore tel Mortal Kombat 11, agony, dead Space et evil within, série de je mélange en horreur et gore dans un univers étendu et dans un

paysage magnifique, ou encore dans l'écriture d'un synopsis construit de manière inédite et incroyable comme spider-Man ps4 ou encore son spin-off miles morales spider-Man. Ils sont une source de création et d'innovation quasi infini permettant une pensée retranscrite de manière quasi identique représentant l'idée de penser, d'une personne, d'une communauté ou d'une population.

Assad

Réponse à Assad

Je suis d'accord sur le fait que les jeux vidéo permettent de s'épanouir, de faire de nouvelles rencontres... tant qu'ils sont utilisés avec modération. Mais le problème est que gérer son temps de jeu n'est pas une tâche facile surtout pour des adolescents. Quand on joue avec nos amis et que l'on passe un bon moment, il est compliqué de s'arrêter de jouer. Le temps passe très vite et on ne s'en rend même pas compte. La plupart des gens qui abusent des jeux vidéo ne le savent pas, c'est pour cela qu'ils ne diminuent pas leurs temps de jeu en se fixant des limites. Certains adolescents ont leurs parents souvent chez eux et c'est eux qui gèrent le temps de jeux, mais pour les adolescents dont leurs parents rentrent tard du travail ce n'est pas la même chose. Après, les jeux vidéos peuvent quand même faire découvrir de nombreuses choses, par exemple on peut commencer à parler l'anglais... ou apprendre de nouvelles choses comme découvrir de nouveaux objets.

Alexandre

Dans le monde d'aujourd'hui, que faisons-nous de la culture ? Quelle place lui accorde-t-on ?

Les arts, la peinture, le cirque, les livres, la danse, la connaissance du monde, le chant, le sport, le dessin, le cinéma, la musique, le théâtre, la photographie... qu'est-ce qui nous lie à la culture ?

Je dirais les rêves et l'enfance. Une histoire lue le soir devient la nourriture de nos rêves, enfants comme adultes. Tout comme un spectacle vu dans la journée, la visite d'un musée ou encore une rencontre avec un(e) artiste.

Aujourd'hui, quelle place tient-elle dans nos vies ?

Dans une société qui se veut ouverte, il est facile de remarquer que l'accès à la culture est limité. Le monde de la culture est comme mis à part.

Les artistes par exemple ne sont pas tellement reconnus dans la société, on peut souvent entendre « ce n'est pas un métier » ou « mais en vrai tu vas faire quoi » si jamais on a la fâcheuse idée de vouloir être « artiste »... Les métiers de l'art et de la culture ne sont pas des sous métiers et n'ont rien d'un rêve. Ce sont des métiers comme les autres dont la société a besoin. Tout le monde a déjà apprécié un spectacle, un film, ou de la musique. C'est souvent source d'inspiration, synonyme de bons moments et créateur de rêves. Des bonheurs essentiels à la vie.

Dans l'art, chacun trouve sa place en se faisant sa propre idée, sa propre version de ce à quoi il assiste. Chaque perception est unique et provoque en nous des sensations et émotions uniques. Ces émotions, parfois indicibles, peuvent elles aussi s'exprimer par l'art. Dire les choses autrement c'est quand même dire les choses, et cette expression sera unique elle aussi. Ces moyens d'expression

permettent de mieux comprendre le monde qui nous entoure, voire de dénoncer certaines choses quelques fois. La culture, c'est l'ouverture d'esprit, l'apprentissage de la tolérance et de la réflexion, et la compréhension de ce que nous sommes.

Aujourd'hui, on se rend bien compte que la société tient à nous éloigner des arts et de la culture.

Premièrement, le prix de la culture est conséquent. Qu'il s'agisse de spectacles, de projections, ou simplement de l'accès à l'enseignement (cours de théâtre par exemple), il faut payer. Cela provoque une division dans la société : ceux qui peuvent se le permettre, et ceux qui ne le peuvent pas. Bien sûr, ce n'est pas jugé « essentiel », alors tout n'est pas mis en œuvre pour que chacun y ait accès. Il suffit de regarder du côté des « cités », où les mjc ou les centres sociaux ferment peu à peu.

Ensuite, l'école ne nous permet un accès à la culture que très limité. Arts plastiques et musique au collège, qu'une fois par semaine, seulement des options une fois arrivés au lycée, tout cela est-il pensé pour que les élèves comprennent ces matières comme non importantes ? On dirait bien. De plus, la réforme du bac rend ces options encore moins « importantes » car les points attribués ne sont que très peu coefficientés, ce qui rend les options arts bien moins attrayantes. En allant dans ce sens, elles sont vouées à la fermeture. Si l'école n'offre plus la possibilité d'accéder gratuitement à des enseignements artistiques, qui le fera ?

Enfin, la crise sanitaire n'arrange pas les choses. Tout a fermé, ce n'est pas « essentiel ». Que doit-on comprendre ? Que la vie se résume au travail, à l'argent et aux besoins essentiels humains ? Il me semble que dans n'importe quelle société qui a existé chez les êtres humains il y a toujours eu des coutumes, une culture de chants et de danses. Cela fait partie de nous. Les protocoles sanitaires nous empêchent de nous exprimer, d'apprendre, et même de lire. Un cours individuel de musique sera interdit alors que des cours de maths à plusieurs élèves par classe seront autorisés. Le travail doit suffire à nous maintenir en forme.

Mais les artistes comment font-ils sans travail ? Ils ont choisi leur métier, ils sont « non-essentiels ».

Nina

« La culture dans notre société »

Réponse à Nina

Sachant que tu as pratiquement tout dit et que je suis d'accord avec ce que tu avances, je ne peux qu'ajouter quelques précisions à ton beau texte.

Ce qui est paradoxale dans notre société c'est le fait que, comme tu l'as dit, elle nous enlève peu à peu cette culture/art mais nous demande d'en savoir toujours plus ; quelqu'un de cultivé c'est quelqu'un d'intéressant, c'est quelqu'un qui se démarque par ses loisirs. D'ailleurs, on le voit à Thiers, quelqu'un qui fait de la musique au conservatoire sera plus pris au sérieux s'il rate des cours pour un examen qu'un élève ratant des cours pour faire une compétition sportive, alors que ces deux activités stimulent notre cerveau et le rendent plus apte à l'apprentissage.

Pour revenir aux métiers traitants de l'art, je suis tout à fait d'accord sur le fait qu'ils soient mis de côté. De plus l'art est utile de par son aspect de loisir, comme on l'a vu durant le confinement, où bon nombre de personnes ont redécouvert la peinture, la musique ou le dessin. Et il est très utile aussi dans l'aspect

psychologique, aujourd'hui certains thérapeutes utilisent l'art-thérapie pour sortir des patients de maladies psychologiques telles que la dépression ou l'anxiété. Celui-ci aide à extérioriser nos émotions, ce qui aide à mieux les comprendre et donc mieux les soigner (je m'éloigne du sujet).

Pour revenir aux artistes durant la crise sanitaire, c'est vrai qu'ils sont mal logés, et je ne suis pas là pour vanter les actes de certains, mais pour palier à ça l'Etat a donné une année de chômage aux artistes et a supprimé les taxes des places de spectacle, ce n'est pas grand-chose mais c'est pas rien :)

Miriam

Réponse à Miriam

Outre les bienfaits des arts en général sur nous, êtres humains, je me demandais si tu avais des réponses à ma question. Pourquoi l'art a-t-il toujours eu une place si importante dans toutes les sociétés du monde ? Que ce soit la danse, le chant, la peinture, chaque peuple a ses propres arts depuis les débuts de l'Humanité. Les hommes préhistoriques ne creusaient-ils pas des flûtes dans des os ? Nombreux sont les philosophes qui se sont questionnés sur les arts, comme Kant ou Nietzsche, et même à travers les courants de pensée, aussi différents qu'ils soient les uns des autres, le monde de l'art suit son cours et avance dans l'histoire. D'où vient ce besoin de s'exprimer autrement qu'à travers le langage et sans avoir pour but d'être compris ou d'être apprécié ? J'aimerais vraiment comprendre cette envie universelle qui vit en nous.

J'espère que tu pourras m'y aider,

Nina ;)

Réponse à Nina

Ta première question était sur l'importance de l'art à travers les époques. Et pour moi la réponse à celle-ci se trouve dans ta seconde question : d'où vient ce besoin de s'exprimer autrement qu'à travers le langage et sans avoir pour but d'être compris ? Je pense que l'art est quelque chose de naturel qu'on exprime tous différemment. L'art est, en quelque sorte, inné. Et il se trouve que, dans notre société, il y a des formes d'art similaires qui peuvent donc être partagées. L'art est une source de partage. Un même groupe de personnes, qui ont la même manière de s'exprimer, (différemment de par le langage) se comprennent et ont un points de vue similaire par rapport à leur passion commune. Par exemple des danseurs de salsa pourront partager des danses sans forcément se connaître. De même pour des musiciens, peu importe les instruments, deux musiciens peuvent former un duo et improviser. De plus, l'art est un moyen d'exprimer ses émotions propres mais aussi d'en créer chez l'autre, chez celui qui « reçoit ». Cela montre aussi que même si des personnes exerçant le même art communiquent mieux, une personnes extérieure au milieu peut aussi avoir des sentiments similaires ou différents vis-à-vis de celui-ci. Ce qui rend l'art universel car il n'y a pas de manière de le comprendre. Donc plusieurs manières de le ressentir. C'est aussi un moyen d'évasion.

Ce besoin de s'exprimer serait donc juste une expression du corps et de l'esprit dans un but d'extérioriser des émotions incommunicables par le simple langage, sans forcément avoir de destinataire et donc être compris.

Mais alors, les artistes dont c'est le métier, essaient-ils d'être compris ? Les œuvres exposées dans les musées, dans quel but sont-elles exposées ?

Miriam 😊

Le dévoilement de l'art

Réponse à Miriam

Si l'art est inné et source de partage à travers le monde entier, alors il est source de pouvoir. Le pouvoir effraie, mais attire. Ainsi, celui qui contrôle les arts, contrôle les gens.

Voilà tout l'intérêt de la perversion des arts par nos sociétés occidentales.

L'art nous apprend, nous éduque, nous fait rêver mais aussi réfléchir, il nous ouvre les yeux, nous dévoilant certains aspects de la vie jamais remarqué, il nous fait ressentir, au plus profond de nous-même des émotions sorties de nulle part, nouvelles et puissantes. Il est beau, il est laid, convainquant ou troublant, il émerveille, ou effraie, il décrit et crée, il dialogue avec nous par nos sens et plus encore. Tous, humains, sommes façonnés en partie par les arts qui nous entourent, depuis notre enfance, car l'art inspire.

Le problème qui se pose dans notre société actuelle, c'est que l'art fait réfléchir. Or, pour notre chère politique, il ne faudrait pas trop réfléchir. Comment nous laisser sagement amadouer si l'on réfléchit et si notre esprit critique décèle le vrai du faux ? Si seulement l'art apprenait à nous faire obéir ! Mais ce n'est pas le cas, et cela pose un problème. Notre chère société a alors décidé de le discréditer, autant qu'elle le pouvait. Génie, élite, richesse, l'art n'est plus à la portée de tous, ou du moins c'est ce que l'on veut nous faire croire. L'Homme a retenu dans son Histoire seulement quelques noms d'artistes, « les plus fameux », les assimilant à des génies. Mais si tous les hommes et toutes les femmes avaient eu droit aux mêmes enseignements que ces génies, nous aurions retenu tous les noms. L'image de l'artiste génie est imposée. Si l'on n'est pas génie, être artiste n'est pas rentable. C'est l'image que nous renvoi la société. Les « grands » sont surpayés, et le reste l'est à peine, pour un même travail, un même but. Face à cette situation inégalitaire, il va de soi que de moins en moins de personnes se retrouvent attirées par les arts, ce qui limite l'acquisition de la réflexion, au profit d'Hommes « puissants ». Ces mêmes hommes ont imposé ce modèle à l'échelle de l'espace public. Où se trouve l'art dans l'espace public ? Accéder à l'art revient couteux, presque partout il faut payer. Et surtout, les expositions, les représentations, sont toujours intérieures, restreintes, comme si l'espace public ne pouvait pas accueillir l'art, comme si l'art ne pouvait survivre que caché. L'accès à l'art est donc impossible pour certains d'entre nous. L'accès à la réflexion est une fois de plus limité et réservé à une certaine élite sociale.

Riches et puissants sont ceux qui profitent de ce système. Maîtriser la réflexion de « son peuple », c'est maîtriser ses « idéologies », et donc pouvoir les mener en bateau, aussi loin que possible. Aujourd'hui, l'art sert à être caché, pour rapporter, sans que les artistes puissent, autant qu'ils sont, s'exprimer librement.

Nina

L'immortalité est-elle une chance ou une malédiction ?

L'immortalité en tant que vie éternelle peut sembler être un avantage, puisque nous pouvons avoir tout notre temps pour vivre toutes sortes de choses. Nous pouvons vivre certains que le lendemain un nouveau jour se lèvera où nous pourrions tout recommencer à 0 sans craintes que ce que nous avons fait jusque-là soit du temps perdu. La possibilité de pouvoir vivre plusieurs vies de façons différentes est une opportunité énorme.

La malédiction de l'immortalité consisterait dans le fait suivant : quel âge nous est attribué à l'échelle éternelle ? Les périodes différentes de notre vie se différencient non seulement par la capacité de faire telle ou telle chose mais aussi par la façon dont on est vu dans la société. On a donc l'obligation à s'adapter à la situation. Une autre facette serait de voir partir nos proches qui eux n'auraient pas une vie infinie ; on serait donc en recherche continue de nouvelles personnes qui pourront nous accompagner durant seulement une certaine période.

L'alternative à une vie illimitée serait l'âme immortelle. Dans ce cas de figure le corps dans lequel réside l'âme peut changer mais cela sera toujours la même « personne ». Ceci est la réincarnation, une croyance présente dans certaines cultures, souvent anciennes.

Nous ne pouvons savoir ce qui nous attend après notre mort, c'est à nous d'avoir une vie qui nous rend heureux, une vie qui a une vraie valeur pour nous. Il est important de ne pas regretter ce qu'on est et ce qu'on fait car on n'a pas de seconde chance.

Pauline

Pour moi, l'immortalité est une malédiction

En effet, l'idée de vivre à jamais est très excitante, nous n'aurons plus besoin de nous inquiéter de tomber malade ou de ne pas avoir assez de temps pour accomplir ou expérimenter certaines choses. Sachant que l'être humain est une espèce très curieuse, il aime donc rencontrer de nouvelles personnes ou découvrir de nouvelles choses. Avec ce temps infini qui lui est accordé, il n'aura plus besoin de se presser et pourra essayer tous les métiers, les actions, les sensations ou encore goûter les plus bonnes choses du monde. Mais lorsqu'il aura tout expérimenté et tout découvert de ce monde, sera-t-il toujours heureux ? Sûrement non, car avant même d'atteindre la vingtaine je commence déjà à me lasser de jouer du piano après en avoir joué plus de dix ans. C'est la même règle pour toutes choses que nous répétons à long terme. Du coup si la personne se lasse de tout, elle n'aura donc plus de raison de vivre et sera tourmentée chaque jour d'être en vie. De plus ses proches partiront les un après les autres, la laissant seule et brisée mentalement. Elle tombera dans la dépression et cherchera à finir cette vie qu'elle ne pourra jamais finir. La courte espérance de vie de l'être humain est ce qui rend la vie belle et excitante, malheureusement cette courte vie empêche aussi la possibilité de tout expérimenter ce qui est dommage. Il faut donc se contenter de ce que nous possédons pour être heureux et non espérer plus que ce nous pouvons avoir.

Cécile

Réponse à Cécile

Je suis d'accord avec ce que tu dis. Mais penses-tu que si une telle chance comme une vie éternelle, se présente, pourrais-tu la refuser ? Pour ma part, je l'accepterais car il est absurde que certains auraient cette chance et pas d'autres, donc finalement tous tes proches et tes amis pourraient en bénéficier aussi. Il n'y a donc plus à s'inquiéter de te retrouver seule. Sans doute, si on pouvait essayer tout ce qu'il existe au monde on le ferait. Donc je peux affirmer que l'Homme prendra son temps dans la recherche de soi-même. Et lorsqu'il trouvera ce qu'il lui plaît vraiment, il n'y a pas de raisons que ça finisse par l'ennuyer. Ton exemple du piano est très clair, mais est-ce que ça te plaît vraiment d'en jouer ? Ne penses-tu pas que cela t'a juste été imposé étant petite ? Donc tu as pour conviction que jouer du piano te rend heureuse, or ce n'est peut-être pas le cas. Je n'ai pas d'exemples personnels à donner car je n'ai jamais pratiqué une activité à long terme. Pourtant j'en ai essayées, et certaines mes plaisaient bien mais pas assez pour faire partie de mon quotidien. Et puis, même avec une vie à durée limitée, on ne supprime pas de notre quotidien les choses qui ne nous rendent pas forcément heureux. On est obligé de former notre routine d'occupations différentes plus ou moins agréables car c'est ainsi qu'on se sent vivant. Si du jour au lendemain tout le monde ne faisait uniquement que ce qu'il voulait, penses-tu que les gens se lèveront le matin pour faire toutes ces choses pénibles mais tellement indispensables ?

Pauline

Pour Pauline

On se qualifie de vivant parce qu'on peut mourir. Or si l'on ne meurt pas, ne peut-on pas dire qu'on ne vit pas ? Effectivement, avoir la vie éternelle est très tentant, mais n'est-ce pas ce côté éphémère qui rend la vie plus belle et qui nous pousse à en profiter un maximum ?

Pour ma part, je refuserais sûrement cette offre, car comme tu le dis on installe tous une routine qui organise notre quotidien et parfois ce quotidien peut être très fatigant pour le mental d'où les vacances scolaires pour nous permettre de respirer.

On sait qu'on est en vie car on profite à fond des moments que l'on passe avec ses proches ou ses amis, mais aussi parce qu'on sait qu'il y aura une fin et comme on est un animal curieux, on veut toujours découvrir et c'est ce qui rend la vie excitante.

Vivre éternellement peut nous sembler excitant, car on aurait tout le temps devant nous. Mais si l'on vit éternellement, l'homme n'aura aucune raison de se presser pour faire des choses et ne profiterait pas un max puisqu'il sait qu'il va pouvoir revenir à un endroit ou refaire l'expérience.

À un moment donné, il n'y aura plus grand chose à faire et la vie sera plate alors on s'ennuiera.

Donc une vie immortelle me paraît fortement ennuyeuse, sans aucun goût, sans aucun suspense, sans aventure. Après je peux comprendre que si l'on me dit que moi et ma famille sommes immortelles j'accepterais sûrement mais est-ce que je vais les chérir autant ? Je ne pense pas. Bien sûr on aime notre famille, mais le fait de savoir qu'on va les perdre un jour les rend précieux ; on essaye donc de passer le plus de temps et de bons moments avec eux.

Personnellement je vivrai ma vie en tant que mortelle même si la mort peut parfois nous faire peur.

Quand on dort, on se réveille forcément. Et quand on se réveille on n'a pas très envie de bouger ; mais quand on y reste trop longtemps à ne rien faire, je trouve que ça en devient insupportable ce qui m'oblige à me lever. Mais lorsque tu dis si les gens font ce qu'ils veulent, est-ce par rapport à la société, leur comportement ou le rapport avec les gens ?

Cécile

Est-ce que vous vous considérez féministes ?

Je pense souvent aux inégalités entre les hommes et les femmes au travers de l'Histoire et, malgré les nombreux progrès, aux inégalités encore présentes à l'heure actuelle. J'ai beaucoup de mal à comprendre comment même en étant un homme on peut ne pas se sentir concerné par une chose aussi fondamentale que l'égalité des sexes. Et comment certaines femmes, premières concernées, ne se sentent pas féministes.

Le féminisme ce n'est pas de vouloir la supériorité des femmes mais l'égalité avec les hommes, alors pourquoi ne pas prendre part à ce mouvement ?

Mélissa

Réponse à Mélissa

En effet, je suis totalement d'accord avec le fait qu'il n'est pas normal et concevable qu'en fonction du sexe il y ait des inégalités. Cependant, certaines femmes ne prennent pas partie à ce mouvement car elles ne sont pas concernées et ne subissent aucune inégalité, comme les femmes travaillant pour les services publics. Dans ce cas il n'y a aucune inégalité salariale. Je pense que de nombreux hommes sont engagés contre ces inégalités et que celles-ci se résolvent peu à peu.

Olivier

Réponse à Olivier

Je pense que l'argent n'est pas du tout l'idée principale du féminisme. Cette question de l'inégalité salariale est quelque chose pour laquelle femmes et hommes se battent, mais je ne pense pas que, sous prétexte que certaines femmes gagnent déjà autant que les hommes pour le même travail, elles ne prennent pas part au mouvement. Celles qui ne manifestent pas pour les femmes sont sûrement habituées au fonctionnement de la société.

Bien sûr, les choses changent, mais cela va selon moi trop lentement. Nous devons apprendre à dépasser l'idée des genres afin de rebâtir une société dans laquelle femmes et hommes pourraient développer leurs compétences et qualités de façon égales. C'est selon moi l'idée première du féminisme.

Étant un garçon, j'aimerais savoir ce que tu penses de tout ça, et même de la « pression » mise sur les épaules des hommes par la société et les stéréotypes qui vont avec, car oui il a des stéréotypes à l'égard des femmes et des hommes. J'ai déjà traité un sujet qui y ressemble, et je pense que ce serait intéressant pour moi d'avoir un avis extérieur.

Mélissa

Le sexisme et le machisme

Réponse à Mélissa

En effet, ces changements se font petit à petit cependant ceux-ci sont importants. Je pense que cette égalité pourra être réalisable d'ici quelques années. Cependant, il y aura toujours des inégalités entre les hommes et les femmes dans les pays les plus pauvres et où la culture et la religion contraignent l'égalité des femmes par rapport aux hommes. De plus, je pense que les femmes possédant énormément des fonds économiques ou qui sont chef d'entreprise s'engagent moins pour soutenir les femmes car elles sont déjà très occupées. Cependant, cela ne veut pas dire qu'elles ne soutiennent pas cette cause « mentalement ».

Afin de répondre à ta question, je pense qu'il y a énormément de stéréotypes vis-à-vis des femmes mais aussi des hommes. Certains hommes ne respectent pas les femmes, ce qui me paraît immoral et honteux et ils ont des propos déplacés. Cependant, certaines femmes désirent plus que l'égalité entre les hommes et les femmes et veulent que la femme soit supérieure à l'homme, la situation est alors inversée. De plus, de nos jours les personnes catégorisent immédiatement. Alors certaines femmes considèrent tous les hommes machistes par rapport à leurs propos alors qu'elles n'ont tout simplement pas compris leurs points de vue ou qu'elles ont une image machiste de l'homme. Cependant, je soutiens moi-même l'égalité homme femme.

Olivier

Pour Olivier,

J'ai l'impression que nous sommes plutôt d'accord par rapport au sujet, le féminisme n'a jamais été un courant unifié et il existe aujourd'hui bien des manières afin d'améliorer les luttes quant à la condition des femmes dans le monde et atteindre l'égalité avec les hommes.

J'ai lu plusieurs ouvrages au sujet du féminisme, il me semble qu'il existe deux "types" de féminisme, le premier exige l'égalité par la neutralité, l'universalisme, comme a-sexuation du droit, et l'autre, réclamant une égalité qui admet la différence, demande au droit de tenir compte de la spécificité des femmes. Les lois sur la parité dans la vie publique cherchent à faire une place « universelle » à la différence des sexes en établissant des quotas. Ils servent à assigner chacun à sa classe de sexe.

On peut relever la neutralisation du genre. Le moins radical affirme que le caractère artificiel et culturellement construit des rôles sociaux d'homme et de femme, ce qui avait été avancé par Simone de Beauvoir notamment.

Il s'agit alors de lutter contre les stéréotypes de genre qui réduisent les femmes à la sphère domestique et les soumettent à la domination des hommes.

Puis nous avons le féminisme se prolongeant avec la théorie « queer », qui met en question la binarité de la différence des sexes, la lie avec la question de l'orientation sexuelle et promeut la volonté de l'individu contre ce qui est pris communément pour un donné biologique. Mais du coup je pense que l'on peut dire qu'en quelque sorte, le féminisme s'abolirait lui-même d'une certaine façon, en s'achevant dans la lutte contre l'assignation à un sexe déterminé et contre l'hétéro-normativité.

Puis, nous pouvons aussi opposer un féminisme libéral et un féminisme social. Le premier revendique le droit des femmes à disposer en toutes circonstances

de leur propre corps et met en avant le libre consentement comme seul critère du permis et de l'interdit. Un féminisme social dénonce en revanche l'exploitation du corps des femmes et leur marchandisation à travers la prostitution ou la pornographie, mais aussi à travers la gestation pour autrui et dans une moindre mesure le don d'ovocytes. Il s'appuie souvent sur la notion contestée de dignité des personnes.

Toutes ses nuances peuvent créer de nombreuses discussions, et je me demande si tu es d'accord avec moi ou si tu penses les choses différemment, j'ai essayé de résumer notre échange et tu auras probablement des choses à ajouter.

Mélissa

Peut-on pardonner le pire ?

Cette question touche à plusieurs domaines car le pire est propre à chacun. Cela peut être autant une trahison que le meurtre d'un proche par exemple. La personne qui le commet est un humain comme nous, ce qui veut dire qu'on pourrait être à sa place. La question vient aussi à prendre en compte les antécédents d'une personne. Si une personne ne connaît que la violence, que ce soit dans son éducation et au sein de sa famille, elle deviendra automatiquement violente étant donné que pour elle il s'agit d'une normalité et qu'elle n'a pas connu autre chose. Pouvons-nous alors pardonner une personne qui a commis le pire si elle a connu des choses qui pourraient expliquer son comportement ? Pouvons-nous réellement lui en vouloir si elle a un problème psychique ou une maladie qui joue sur son comportement ? Et si elle a subi un lavage de cerveau, est-ce réellement elle la coupable ? Pardonner ne veut pas dire oublier. Cela signifie accepter les faits sans pour autant accepter l'acte en lui-même afin de pouvoir avancer.

Maïssane

Réponse à Maïssane

Personnellement, j'arrive à pardonner mais en vérité cela dépend de l'erreur commise, il y a un certain seuil à ne pas dépasser. Si c'est un tout petit truc comme les faux plans ou autres, oui, mais quand ça touche à moi, mes proches ou mes amis, non. Pour ma part même si la personne a connu des choses qui pourraient expliquer son comportement, si elle m'a réellement trahi je ne le pourrai pas. Si la personne a une maladie ou un problème psychique ça dépend de la gravité de cette trahison et pour ce qui en est du lavage de cerveau non parce que d'accord peut-être quelqu'un lui retourne le cerveau mais après elle sait ce qu'elle fait elle en est consciente et c'est elle qui agit donc non. Au niveau des trahisons à pardonner c'est vrai que je suis dure mais c'est pour que la personne ne puisse pas m'en refaire.

Déborah

Réponse à Déborah

Je comprends ton point de vue. Je pense personnellement pouvoir pardonner n'importe quelle trahison si je ressens que la personne s'en veut réellement. Si je ne le ressens pas, j'estime que la personne n'a pas besoin de mon pardon et je la sors de ma vie. Dans l'autre cas, en fonction de la gravité de ses actes, je reste plus ou moins proche d'elle. On peut, je pense, pardonner sans pour autant rester en contact avec la personne, et je pense que pardonner une personne qui a de

réels remords est un devoir afin qu'elle puisse avancer aussi. Je comprends tout de même les personnes qui ne pardonnent pas car le fait de tout pardonner pourrait faire penser à certains qu'ils peuvent nous faire ce qu'ils veulent, mais dans ce cas on peut se séparer d'eux définitivement.

Maïssane

Le pardon

Réponse à Maïssane

Personnellement, j'arrive à pardonner selon l'erreur commise il y a un certain seuil à ne pas dépasser. Si c'est un tout petit truc comme des faux plans ou autres oui, mais quand sa touche à moi, mes proches ou mes amis non.

Pour ma part même si la personne a connu des choses qui pourraient expliquer son comportement si elle m'a réellement trahie je ne pourrais pas.

Si la personne a une maladie ou un problème psychique, ça dépend de la gravité de cette trahison et pour ce qui en est du lavage de cerveau non parce que ok peut-être quelqu'un lui retourne le cerveau mais après elle sait ce qu'elle fait, elle en est consciente et c'est elle qui agit donc non.

Au niveau des trahisons à pardonner c'est vrai que je suis dure mais c'est pour que la personne ne puisse pas m'en faire.

Déborah

Réponse à Déborah

Je pense que tu établis proprement la question et la justesse du problème. Je pense qu'on peut pardonner le pire, qu'on en a la capacité. Mais le doit-on ? Le voulons-nous ? Pour avancer, effectivement, il faut pardonner. Mais dans notre société, rares sont les crimes pardonnés. On rend la pareille à ceux qui font des attentats, on enferme ceux qui font des horreurs. Effectivement, il y a la rédemption dans certains cas. Mais s'agit-il de pardonner... ? Ne devons-nous pas donner des soins à ceux qui souffrent de folie plutôt que de se venger en les punissant. Ce système de prison est impulsif, car la nature humaine est faite de sorte à ce que nos émotions soient si intenses lors de la mort d'un assassiné qu'elles nous poussent à la colère et à la revanche. Ici, nous n'avons pas d'humanité. Mais pourquoi avoir de l'humanité envers ceux qui ignorent ce que c'est ? Que recevons-nous en échange des soins que l'on donne à ceux qui brisent nos vies en faisant le pire ? Pourquoi faire des efforts pour des monstres qui ne se soucient pas de ce que nous ressentons ? Quand le pire arrive, il est impossible pour certaines personnes, même les plus bienveillantes, de visualiser l'auteur des crimes soigné et de nouveau humain. On perd notre humanité en cherchant celle des autres.

Jeanne

Réponse à Déborah

Je pense que tout le monde a ne serait-ce qu'un brin d'humanité en soi sauf en cas de maladies. Des personnes peuvent commettre des actes que l'on peut considérer comme inhumains mais on ne connaît pas la réelle raison qu'il y a derrière. Un cambrioleur peut cambrioler afin d'obtenir de l'argent pour nourrir sa famille même si je pense qu'il s'agit d'une minorité des cambriolages. Je me suis souvent posé la question en regardant les actes de certaines personnes : comment peuvent-elles être aussi cruelles ? Il y a sûrement quelque chose qui justifierait certains actes, car toute personne normale ne pourrait pas commettre certains

d'entre eux ; mais si tous les actes étaient justifiables, cela voudrait-il dire que l'on doit pas les punir ? Car en effet, le système de prison est impulsif. Mais cela serait injuste envers les victimes d'un crime. Pourtant, on ne peut pas être certain de ne pas commettre l'irréparable au cours de notre vie car on ne sait pas ce qui pourrait arriver. Je pense donc que pour pardonner le pire, il y a énormément de choses à prendre en compte et il faut surtout du temps car comme tu l'as dit, les premières réactions d'un être humain dans ce genre de situations sont la colère et la revanche.

Maïssane

En effet, pardonner une personne ne veut pas forcément dire que l'on approuve son acte. On peut pardonner l'humain mais pas son acte, notamment en cas d'antécédent psychologique ou de traumatisme. Tu as parlé de lavage de cerveau et d'éducation dans la violence, je me demande donc si les réels coupables ce ne sont pas plutôt les éducateurs et le responsable du lavage. On pourrait considérer que ce sont eux qui ont indirectement commis le crime. Cependant, quelquefois l'acte est tellement douloureux qu'on n'aurait pas la force psychologique de pardonner la personne à l'origine de ces malheurs. Tout dépend de la signification de « pardonner ». Est-ce effacer toute rancœur envers la personne ou est-ce comprendre le pourquoi de son acte sans pour autant lui retirer toute forme de culpabilité ?

Alyia

Je pense qu'au niveau de l'éducation, on peut remettre la faute sur les éducateurs seulement lorsque l'enfant est petit car il arrive un âge auquel on est assez mature pour prendre conscience de ce qui est normal ou non. Le responsable du lavage de cerveau est, pour moi, coupable, mais on peut aussi considérer que la personne victime de ce lavage s'est laissée influencer et qu'elle est donc fautive également. Je pense que pardonner signifie que l'on est prêt à avancer, mais aussi à laisser la personne coupable avancer de son côté. Cela signifiera donc que l'on ne lui en veut plus et qu'elle devra simplement vivre avec son acte sur la conscience. Le fait de la pardonner pourrait enlever tout de même toute forme de culpabilité, mais cela ne veut pas dire que le coupable ne s'en voudra plus.

Maïssane

Dans ta question, je me pose déjà la question de savoir ce que c'est que « le pire ». « Le pire » n'est-il pas subjectif, propre à chacun ? De mon point de vue, on peut pardonner sans pour autant oublier. En fait il faut vraiment considérer toutes les circonstances du « pire » avant de juger si on peut le pardonner ou pas. Quel était le but de la personne qui a commis le pire ? Était-elle consciente de la gravité de ses actes ?

Axelle

Je pense effectivement que pour pardonner le pire, il y a beaucoup de facteurs à prendre en compte, dont celui de si la personne était consciente de la gravité de ses actes ou aussi de celui de son but ; mais il faut aussi du temps. En prenant en compte tout cela, on peut savoir si l'on pourra ou non pardonner, sachant que pardonner signifie ne plus en vouloir à une personne et accepter son acte sans pour autant l'approuver.

Maïssane

Dans le film *12 hommes en colère*, le juré brutal que son fils a abandonné va prendre position contre la défense du jeune inculpé qui risque la peine de mort car il considère que tous les enfants sont ingrats. Il ne parvient pas à pardonner parce que son fils a commis pour lui le pire mais en fait il ne le comprend pas. Or n'est-il pas nécessaire de comprendre avant de juger ? C'est là la réflexion d'Hannah Arendt. Je pense et j'en suis convaincu que pour comprendre n'importe quel acte il faut comprendre le vide de la pensée. De ce point de vue, comprendre ne pas dire pardonner. Pardonner ne veut pas dire oublier, dit-on. Alors le pardon s'oppose à l'oubli. Ainsi, pardonner des actes ne veut pas dire « trahir » notre pensée, mais plutôt la faire évoluer. Ce travail est aussi propre à chaque humain qui estime ou pas ce qui est bon pour faire avancer sa pensée.

Enzo

Je suis d'accord avec ton point de vue. Je pense que le pardon nécessite en effet un travail à faire sur soi-même et sur ses pensées. Même si la première réaction d'un être humain victime du pire serait de la colère ou un sentiment de vengeance, il est nécessaire de prendre en compte beaucoup de choses et c'est aussi de là que proviendrait ce travail. Il faut donc également plus ou moins de temps en fonction de la gravité de l'acte commis afin d'éventuellement faire changer notre pensée qui, sur le coup, était peut être surdimensionnée. Certains seraient incapables de pardonner des actes qui ne sont pas forcément graves simplement afin de ne pas « trahir » leur pensée, comme tu le dis, et donc, je pense, par fierté dans certains cas.

Maïssane

C'est quoi le pire ?

Réponse pour Maïssane

Je suis d'accord sur le fait que pour pardonner le pire, il y a beaucoup de facteurs à prendre en compte. Moi je pense que même dans le pire, il y a du « bon » : on peut faire un acte impardonnable mais même dans cet acte ou ce comportement il y a du positif. C'est-à-dire qu'il y aura forcément un côté positif pour celui qui commet l'acte ou même parfois pour la victime. Il faut comprendre pourquoi il a fait ça et se demander si la personne était consciente ? C'est pour cela que l'on dit qu'il y a beaucoup de facteurs qui rentrent en jeu.

On a tous une notion différente du pire : certaines personnes acceptent plus de choses que d'autres et donc on ne peut pas réellement répondre à la question « peut-on pardonner le pire ? ».

On devrait déjà se poser la question « quand est-ce qu'on peut parler du pire ? » ou « comment peut-on qualifier le pire ? ».

Axelle

Réponse à Axelle

En effet, la définition du pire varie selon les personnes. Il est donc difficile d'en établir une définition exacte dans ce contexte.

Cependant, je pense qu'on a tendance à oublier le positif que le pardon apporte quelques soit l'importance du « pire ». Le fait de pardonner signifie l'envie d'avancer et de tourner la page sans pour autant oublier l'acte. Pardonner sans oublier permet de se forger et de se construire. Si l'on ne pardonne pas, on reste

bloquer à un certain stade et on n'avance pas. On ne tire donc rien l'acte commis à part une haine qui reste présente et éventuellement, une envie de vengeance.

Or l'acte du pardon ne consiste pas en de simple mot. Pardonner réellement est donc compliquer et peut prendre du temps voire, ne jamais se faire. On peut avoir envie d'avancer sans pour autant être prêt à pardonner mais je ne pense pas qu'il soit possible d'avancer sans avoir pardonné. On en vient donc à se poser une autre question : l'acte de ne pas pardonner peut-il être bénéfique ?

Maïssane

Punir et /ou pardonner le mal du mal ?

Réponse à Maïssane

Je crois qu'on ne fait que tourner autour de la même question depuis le début. C'est celle-ci : doit-on punir des actes cruels s'ils proviennent d'un être intérieurement malade ?

Et je crois aussi qu'on a du mal à distinguer « punir » et « pardonner ». Je ne sais pas lequel il vaut mieux appliquer dans ce genre de situation. Est-ce qu'il faut punir mais pardonner ? Ne pas pardonner mais ne pas punir ? Est-ce que punir, c'est donner de l'attention à des monstres ? Ou est-ce que c'est les éduquer ? Si on les punit, c'est qu'on ne les tolère pas dans notre société. Est-ce qu'il ne vaut mieux pas apprendre à les tolérer en leur donnant les soins nécessaires, au lieu de rejeter notre haine et notre besoin de vengeance sur eux, en les enfermant voire en les tuant ? Il serait donc question de tolérance et pas de pardon, de comprendre qu'ils n'ont pas eu la bonne éducation sans considérer que les conséquences sont normales. Comme tu dis, cela prend du temps. D'ailleurs, certains sont assez éduqués pour ne pas faire des monstruosité, mais trop peu pour être tolérants et compréhensifs. C'est un sujet vraiment vaste et complexe, mais il n'est pas si compliqué. Je crois qu'il faut juste prendre le temps de s'y attarder. Et dans notre société capitaliste de consommation, on n'a pas le temps de s'y attarder.

Jeanne

Réponse à Jeanne

D'un point de vue extérieur on pourrait effectivement se dire qu'une personne malade nécessite simplement des soins et peut être pas une punition. Mais est-ce réellement juste pour les victimes ? Certains voudraient sûrement que la personne soit punie. Or, on peut considérer que c'est la colère qui parle car comme tu l'as dit, l'Homme a un besoin de vengeance.

Punir une personne pour des crimes qu'elle n'aurait pas commis sans être malade est-ce réellement juste ? Car si on prend en compte le fait que la personne n'a pas choisi d'être malade, on ne peut pas réellement définir une justice dans ce cas-là. Si l'on choisit une des deux solutions, elle sera forcément injuste envers l'un des deux côtés qui s'opposent. Le fait de punir une personne qui a commis un crime en raison d'une pathologie, c'est en fait punir sa pathologie. On peut en effet voir dans cela de l'intolérance et de l'incompréhension.

Je pense qu'une personne malade est assez punie par ce que sa maladie lui fait faire. Si on réussit à la soigner et qu'elle redevient consciente de ses actes même pour un court terme, elle trouverait probablement ses actes horribles. On ne peut donc pas réellement punir cela car on ne punit en quelque sorte seulement une personne innocente qui a agi en étant totalement inconsciente de ce qu'elle faisait.

Je pense que ce sujet devrait être plus pris en compte de notre société actuelle qui, effectivement, ne prend pas le temps de s'y attarder.

Maïssane

Le Pardon

Réponse à Maïssane

Merci pour ta réponse. Reprenons d'abord par notre réflexion essentielle sur le pardon. Nous nous sommes demandé si tout pouvait être pardonné. Nous avons démontré que si certains actes sont pardonnables, certains sont impardonnables en raison d'une gravité plus importante. Ainsi, il est nécessaire de penser son pardon. Néanmoins, la société assimile trop souvent le pardon avec le manque de fierté alors que pour certains philosophes tel que Nelson Mandela, on « obtiendrait plus dans ce monde avec le pardon qu'avec des actes de représailles ». Ici, on comprend que pardonner n'est pas perdre sa fierté et que chaque individu doit pouvoir pardonner pour avancer en société. Le problème qui s'ouvre à nous est le suivant : un individu qui pardonne un autre individu doit-il oublier les actes ou les paroles de ce même individu pour rétablir une confiance ou au contraire, un individu qui pardonne doit-il garder à l'esprit des actes commis pour ne plus se laisser détruire ? Un individu qui pardonne est-il un individu qui oublie ? Pardonner signifie-t-il oublier ?

D'abord, il est vrai que pour reconstruire une confiance avec un individu, il faut forcément oublier des actes ou des paroles. En effet, on nous dit trop souvent « pardonne et oublie » pour rétablir cette confiance. Il est vrai que pour retrouver un lien avec une personne proche, un ami, il faut sans doute oublier les actes commis par cette même personne. Car sinon, il nous sera compliqué d'avancer avec cet individu. En revanche, oublier signifie effacer mais si on efface son passé est-ce que on ne risquerait pas de revivre les mêmes souffrances ?

En réalité, je pense que pardonner ce n'est pas oublier car il ne faut jamais effacer son passé car celui-ci est absolument nécessaire. On apprend de ses erreurs et parfois de ses excès de confiance. Pour ne plus jamais avoir à vivre des moments durs, il faut les affronter et les accepter. Par exemple, réfléchissons à une situation historique. Regardons la situation du Mur de Berlin. Après la Seconde Guerre Mondiale, les pays Alliés ont divisé l'Allemagne pour les punir et pour atténuer leur puissance. L'effondrement du bloc le 9 novembre 1989 montre de manière géopolitique le pardon qu'ont accordé les Alliées à l'Allemagne. Néanmoins l'histoire nous apprend qu'il ne faut pas oublier ses années de divisions pour ne plus les commettre une nouvelle fois.

Finalement, pardonner ce serait renoncer à se venger. Effectivement, lorsque quelqu'un nous blesse, notre part d'humain désire une vengeance inévitable. Mais avec la philosophie, on apprend que la vengeance est inutile car elle ne prouve que notre faiblesse face à un individu. Cependant pour se construire soi-même il ne faut pas oublier. Ainsi, ne penses-tu pas que pardonner sans oublier signifie être libre ?

Kenzo

Réponse à Kenzo

Je pense qu'après un acte commis, il est compliqué de retrouver la même relation qu'avant. Il est aussi, pour la majorité des personnes, impossible d'oublier totalement les actes ou les paroles en question. Pour son propre bien-être, il est

primordial de pardonner sans oublier pour, comme tu l'as dit, pouvoir se construire, se forger et apprendre de ses erreurs.

Pour répondre à ta question, je pense que pardonner sans oublier traduit l'envie d'avancer et donc la liberté des décisions à prendre pour avancer comme par exemple le choix de refaire confiance à cette personne, de la garder dans notre vie ou encore, plus globalement, le choix de refaire confiance tout court. On se libère également d'un poids.

Le pardon qui permet réellement de tourner la page et celui qu'on accorde sans avoir oublié l'acte. Un pardon qu'on accorde parce qu'on a oublié ne peut pas être un réel pardon puisque cela signifie agir comme s'il ne s'était rien passé. Or comment peut-on pardonner une personne pour un acte qui ne s'est pas produit ? On peut alors considérer que ce pardon nous a privés de liberté puisque l'on se dirige vers le même scénario. Si l'on efface ce qu'il s'est passé, on n'a pas avancé. On est même retourné au point de départ ce qui pourrait venir à constituer un cercle vicieux dans lequel on est emprisonné et donc privé de liberté.

Cependant, je n'irais pas jusqu'à dire que pardonner sans oublier signifie être libre car toutes les décisions que l'on prendra dans notre vie à la suite de cela seront influencées par l'acte commis. Par exemple, on risque de se priver d'accorder notre confiance à des gens ce qui pourrait être bénéfique mais dans d'autres cas, on risque de se priver d'aller vers les gens ou de refaire confiance. Dans les deux cas, il s'agit d'acte de protection. On apprend de nos erreurs en se privant de certaines libertés qui pourraient nous être néfastes. On peut donc en venir à se poser une autre question : le fait de se priver de certaines libertés à la suite d'un pardon est-ce réellement néfaste ?

Maïssane

Le langage permet-il de tout exprimer ?

Cette question m'intéresse car : Le langage est propre aux êtres humains, il nous permet d'exprimer nos envies, nos ressentis, nos désirs... Il permet de nous exprimer et de communiquer entre nous. Mais je pense qu'il n'est pas le seul langage qu'on emploie. Je pense en effet que notre corps peut renvoyer des signes, des émotions qui eux aussi constituent une forme de communication. Ce qui peut par exemple nous permettre d'interagir avec les animaux qui ne sont des êtres humains. Le langage permet d'exprimer énormément de choses, mais je ne pense pas qu'il soit l'unique façon de nous exprimer.

Anaïs

Réponse à Anaïs

Effectivement le langage n'est pas l'unique moyen dont on dispose pour nous exprimer. La communication représente l'ensemble des interactions avec autrui pour transmettre une quelconque information et cela passe par la parole, donc le langage cité plus haut, mais aussi la gestuelle, l'attitude, etc. Par exemple parfois il arrive qu'on ait du mal à exprimer ce que l'on ressent, on ne trouve pas les mots etc., mais notre interlocuteur comprend que quelque chose va mal rien qu'à la vue de notre tête, de notre expression faciale, car la communication passe aussi par des

mimiques faciales et corporelles. Autre exemple : notre corps, qui communique avec nous sans user du langage. Le langage corporel dit aussi beaucoup de choses d'une personne, on communique des informations sans s'en rendre compte (ex: quand on bouge notre jambe à cause du stress). Ou encore les artistes qui communiquent avec nous à travers leurs œuvres, que ce soient les peintres qui usent des formes et des couleurs pour exprimer certaines émotions (ex : le rouge peut représenter la passion, la force, l'énergie, l'amour ou encore la haine), ou les danseurs qui expriment aussi des émotions mais cette fois en passant par la gestuelle... Enfin bref nous disposons de différents moyens pour communiquer.

Et le langage à lui seul ne permet pas de tout exprimer, la preuve : rien que le fait de ne parler qu'une seule (ou un nombre restreint) de langue(s) peut être un frein dans l'expression de nos pensées, de nos sentiments... Ce qui me fait penser à une question abordée en cours : notre pensée est-elle prisonnière de la langue que nous parlons ?

Zina

Réponse à Zina

Tout d'abord, il est évident que la pensée dépend de la langue, et plus précisément de la parole. Dire que nos pensées sont « prisonnières » serait péjoratif, elles seraient alors bloquées par la parole, l'homme devrait obligatoirement passer par la parole, il serait dépendant du langage. Alors que la parole est un moyen de communication, qui nous permet de nous exprimer, mais ce moyen ne nous empêche pas de penser, au contraire. Le langage apparaît alors plus comme un moyen de libérer sa pensée que de la restreindre. Le langage est une aide ; parler plusieurs langues nous permet alors de communiquer de façon plus pratique. Mais ces langues doivent alors être maîtrisées, puisque qu'on ne possède véritablement une langue que lorsqu'on est capable de penser directement en cette langue, sans passer par une étape de traduction de ces pensées.

Le langage n'emprisonne donc pas nos pensées, il permet leurs expressions. Il agit plutôt comme un filtre permettant l'expression de nos pensées.

Anaïs

Notre pensée est-elle prisonnière de la langue que nous parlons?

Réponse à Anaïs

Effectivement, le langage est un des différents moyens dont on dispose pour exprimer nos pensées. Mais si on considère le langage comme un "filtre" permettant l'expression de nos pensées, nos pensées ne sont-elles pas transformées justement par ce "filtre" ? Car on est obligé d'utiliser les mots qui existent déjà dans une langue donnée mais comment faire si un mot n'existe pas pour exprimer une pensée en particulier ? On pourrait essayer d'exprimer cette pensée en passant par l'intermédiaire d'autres moyens d'expression, mais dans ce cas ce n'est plus le langage...

On a besoin de la langue pour penser, donc elle ne nous emprisonne pas du tout, mais pourrait-on penser sans l'aide du langage ?

Zina

Pourrait-on penser sans l'aide du langage ?

Réponse à Zina

Je pense qu'il est possible de penser sans l'aide du langage, mais que le langage peut dans certains cas formater l'expression de nos pensées. Car c'est d'abord la pensée qui apparaît en première, puis le langage nous permet de l'exprimer. Certes le langage est ce qui permet d'organiser les pensées, d'avoir des idées générales, de classer les choses ou encore de persuader, d'agir sur les autres de communiquer avec eux..., mais sans pensée rien n'est pensé et rien ne peut donc être exprimé par le langage. Mais je pense que cela dépend aussi de notre moyen d'expression, de notre langage, en effet nous nous adaptons au langage à notre disposition. Notre pensée est indispensable et nous pensons constamment, mais grâce au langage on peut partager et exprimer nos pensées. Si jamais nous n'avons pas la capacité d'exprimer toutes nos pensées grâce à notre langage nous pouvons alors le réduire afin d'exprimer ce que nous avons la capacité d'exprimer. Le langage réduit alors l'expression de nos pensées, il nous pousse à nous adapter. Finalement le langage et la pensée sont peut-être complémentaires, est-il alors possible de distinguer de manière radicale la pensée et langage ?

Anaïs :)

La langue et la pensée

Réponse à Anaïs

Je pense que, d'une part, oui, la pensée et le langage sont complémentaires dans la mesure où, comme tu l'as dit, sans pensée, rien ne peut être exprimé par le langage et que c'est le langage qui permet de penser, de concevoir des idées. Mais d'un autre côté, le langage ne peut pas exprimer une pensée dont il n'est pas conscient, comme c'est le cas pour la dimension inconsciente de nos pensées. Dans ce cas on peut alors se demander si le langage ne trahit pas la pensée.

Zina

Réponse à Zina

Penser sans la langue serai je pense quelque chose de compliquée. Pour l'homme il est très difficile d'inventer ou d'imaginer à partir de rien. Tous ce que l'on imagine existe déjà ou est fait à base de connaissance préexistante. Par exemple, il est impossible pour l'homme d'imaginer une couleur qui n'existe pas. Mais effectivement lorsqu'on ressent des émotions il est parfois compliqué de les transmettre par la langue ce qui voudrait donc dire que nos émotions ou nos pensées spontanées ne sont pas toujours transmissible par le langage. Ce qui signifierais que les émotions font partis des rares choses qui sont propres à chacun et incommunicable. Cela voudrait aussi dire que des émotions intransmissible n'aurait été ressentis par personne d'autre que nous dans le monde ? Existe-t-il d'autres choses qui ne peuvent se transmettre ?

Miriam

La communication

Réponse à Miriam

La communication par le langage, dans toutes ces formes, permet à tout un chacun de partager une pensée, un ressenti. Et parfois le transmetteur qu'est le langage peut sembler trahir la pensée lorsqu'il ne trouve pas les justes mots pour l'exprimer, la retranscrire, l'expliquer à autrui qui dans tous les cas ne va pas comprendre la même chose, même si le mot est fidèle à la pensée, ce même mot va signifier autre chose pour le receveur et le message n'est pas passé comme escompté...

Mais il ne faut pas tomber dans la fatalité, en se disant que nous ne pourrons donc jamais être compris. Alors effectivement il y a des choses qui ne peuvent pas être transmises, qui ne pourront jamais être partagées avec le monde extérieur, comme l'intimité. C'est le principe même de l'intimité en soi. Cet amour unique qui est créé lors de la rencontre entre le monde et moi, c'est l'intimité. Elle ne peut pas être partagée, ça sonne faux, ça ne correspondra jamais avec ce qu'on ressent vraiment et c'est trop chaotique pour pouvoir l'expliquer. Mais de toute façon, c'est mieux de ne pas le partager, car ça enlèverait la nature même de l'intimité si elle est publique.

Cette intimité en soi, c'est un partage entre ces deux êtres qui va les grandir en tant que couple et en tant qu'individus et ce que cet amour unique va leur apporter, ils vont aussi pouvoir l'apporter au monde. On peut ainsi se demander : comment est-ce qu'on partage le monde au final ? ...

Zina

PS: Cette réponse a été écrite après une longue discussion en classe au sujet de ta réponse. Voici le très court compte-rendu de ce qu'on a dit :

Mercredi 2 juin, quatrième et dernière heure de philosophie : correspondance philosophique avec le lycée Thiers.

Zina nous lit la lettre de Miriam sur les difficultés de communiquer nos émotions et nous faisons un long voyage :

Nous ne pouvons pas partager certaines émotions parce que nous sommes uniques ; pourtant, dans l'amour, on parvient à partager beaucoup, jusqu'à une intimité. Mais il reste toujours une partie encore plus profonde qu'on peut vouloir conserver, car l'intimité perd de sa beauté quand elle est révélée dans les langages auxquels nous avons accès. Nous parlons alors de la vie à deux, de la famille, de l'importance de l'échange et de l'indépendance consolidée paradoxalement par une dépendance : l'autre m'augmente sans m'abîmer. La vérité du ressenti de chacun est la concaténation de toutes ses perceptions : cette vérité est incommunicable dans son entièreté car c'est sans doute son individualité.

Qu'est-ce que manger en pleine conscience ?

Le repas est le moment le plus important dans une journée. Premièrement car se nourrir est un besoin primaire à notre survie, mais aussi parce que c'est un moment de plaisir. Un repas en pleine conscience doit forcément être lié à la solitude, au calme, et il doit être accompagné d'une concentration du moment présent. Cependant dans la vie de tous les jours, nous n'avons pas souvent l'occasion de manger au calme et dans la tranquillité.

Tout est basé sur la réflexion, d'où vient l'aliment que tu manges, quel voyage a-t-il parcouru pour arriver jusque dans nos assiettes, quelle ressource a-t-il eu besoin pour pousser ou grandir. Egalement le ressenti : prendre le temps de découvrir l'aliment quand on le mange et utiliser tous les sens que nous avons à notre disposition car oui, l'ouïe peut aussi être utilisée. Je pense qu'il ne faut pas négliger cette « pratique » et il faut prendre le temps de penser à nous.

Joséphine

Réponse à Joséphine

Peut-être devrions-nous en effet prendre le temps de manger en pleine conscience. S'asseoir et profiter de chaque bouchée pour ce qu'elle nous apporte intérieurement et non ce qu'elle représente. Cette entreprise nécessite du temps, chose que l'humain a du mal à obtenir. D'ailleurs, l'être qui n'a pas le temps de réfléchir à ce qu'il mange, l'être qui n'a pas le temps tout court en a sûrement besoin. J'entends par là que le stress procuré par le manque de temps peut s'abattre sur la nourriture. L'anxieux, le perturbé, mangera plus ou moins selon ses émotions. S'il perd du poids, il essaiera d'en regagner. S'il en prend, il essaiera d'en perdre. Dans les deux cas, la nourriture n'est plus pour lui un besoin mais une nouvelle source de stress ; car comment se forcer à manger, ou comment se frustrer ? La déformation du temps perturbe l'humain. Il veut prendre le temps de manger : il perd du temps pour autre chose. Il stresse : son alimentation est perturbée. Comment faire ? Faut-il imposer un repas par semaine où nous prenons le temps de nous imprégner de ce que nous mangeons ? Est-ce que cette étape sera facile pour tout le monde ? Ne faut-il pas déjà savoir manger en bonne conscience avant de manger en pleine conscience ?

Jeanne

Qu'est-ce que manger en pleine conscience ?

Round 2

Le point de vue que tu apportes sur cette question est vraiment très intéressant car je n'avais pas vraiment vu les choses de cette manière et tu as tout à fait raison : se nourrir est un élément déclencheur de stress chez beaucoup de personnes. Cependant j'aimerais attirer ton attention sur une autre perspective que je n'ai certainement pas assez expliquée.

Peut-être devrions nous commencer par nous demander ce qu'est réellement la pleine conscience. Le fait de porter l'intégralité de notre attention sur tous les faits et gestes qui nous entourent. Que ce soit de la mouche qui vole jusqu'à l'avion que

nous pouvons percevoir très haut dans le ciel, tout bruit doit pouvoir être perçu et écouté. De la même manière, j'en viens à expliciter l'idée de manger en pleine conscience. Réfléchir à l'intégralité de notre alimentation, tout en nous demandant l'origine réelle de cette nourriture. Dans le monde d'aujourd'hui, l'exportation et la surproduction sont des phénomènes communs et mis en place à travers le monde. Nous pouvons également distinguer déjà certaines adaptations comme le fait de devenir végétarien ou bien de consommer exclusivement des produits bio issu de son propre pays. En prenant conscience des circonstances de voyage, d'élevage, ou bien de l'agriculture intensive que subissent certains fruits et légumes, certaines personnes réalisent l'importance que nous nous devons de savoir d'où proviennent les aliments que nous consommons. C'est ainsi que je pense que si cette sensibilisation à la pleine conscience été répandue dans le monde entier, l'humain porterait une réflexion différente sur son repas lorsqu'il verra par exemple une salade de tomate dans son assiette. Est-ce que ces tomates ont poussé sur des terres françaises ? Ont-elles été génétiquement modifiées ? Peut-être même qu'elles ont usé de ressource en eau au dépend de certaines régions qui en avaient peut-être plus besoin. Une multitude de questions sont possibles, cependant, l'important est d'en conclure que nous devons nous poser certaines questions avant de consommer un aliment afin de prendre conscience de ce que nous ingurgitons. Ainsi un moment de pleine conscience et de réflexion est nécessaire avant de consommer un plat.

Joséphine

Manger en pleine conscience pour prendre conscience

Réponse à Joséphine

C'est vraiment très intéressant, ce que tu écris. Je ne connaissais pas du tout cette notion de « manger en pleine conscience » avant que tu n'en parles.

Effectivement, de ce point de vue-là, cette expérience peut être très bénéfique. J'ai d'ailleurs récemment appris que cet exercice d'observation était utilisé contre les TCA dont je t'ai parlé.

Je pense sincèrement que c'est une habitude que tout le monde devrait prendre. Cette action aide à la réalisation de ce qui nous entoure, comme tu dis de la petite mouche qui vole à l'entreprise de production ou de vente du dernier aliment que nous avons mangé.

Cet exercice, c'est une prise de recul sur l'actuelle société, et même sur la réalité en elle-même. C'est vraiment se détacher du corps, qui est dans le besoin de manger - ou dans l'envie -, et voir au-delà des sensations que la nourriture dans notre assiette va nous procurer. Ça permet une prise de recul conséquente et qui aide pourtant à se recentrer sur soi. Ce qui est dommage, c'est que tu as complètement raison.

Je dis que c'est dommage pour deux raisons. La première, c'est que comme je suis d'accord avec toi, je ne peux qu'adhérer à ce que tu dis et je ne peux pas te contredire. Le débat risque donc d'être écourté. La deuxième, c'est qu'en effet, si l'humain prenait le temps de faire cet exercice, il y aurait beaucoup de changements à toutes les échelles. Voir son repas de manière différente ouvre des portes de réflexions qui pourraient sérieusement faire évoluer le monde. Nier ces observations, c'est fermer les yeux sur les inégalités, la production industrielle, la

pollution, la maltraitance animale (en y incluant les humains). Et la population n'est pas apte à ouvrir les yeux sur ces horreurs. On préfère manger sans se poser de questions : ça maintient le confort et surtout, en se disant qu'on ne sait pas, on se déresponsabilise de notre participation à ce cycle de production. Je ne sais pas si l'idée que l'humain finisse par ouvrir les yeux est absolument impossible, mais elle est vraiment difficile à visualiser. Il faudrait changer la perception de milliards d'individus...

Jeanne

Quand est-ce qu'une appropriation culturelle n'est pas perçue négativement ?

Une appropriation culturelle, c'est faire des actions ou utiliser des éléments d'une culture qui n'est pas la sienne. Cette action peut être vue négativement du fait qu'on puisse penser que la culture qui s'inspire de l'autre puisse paraître dominante. Mais en soit s'inspirer d'une culture car on « l'admire » n'est pas mal vu. Alors, Quand est-ce qu'une appropriation culturelle n'est pas perçue négativement ?

Miriam

Réponse à Miriam

En effet, au premier plan, s'approprier les codes d'une autre culture que la sienne n'a pas une connotation négative. Néanmoins, deux problèmes se posent selon moi :

premièrement, la manière et l'interprétation dont on utilise ces éléments de culture. Certains peuvent s'approprier ces codes en guise de déguisement et moqueries ; et même si ces éléments ne sont pas utilisés à des fins malveillantes ils peuvent être utilisés de façon maladroite. La communauté qui a inspiré pourra par exemple mal prendre qu'un de leurs éléments définis comme sacré soit totalement détourné de sa fonction et devienne partiellement un accessoire de mode et de pur produit de consommation.

Deuxièmement, la légitimité qui se pose autour. Des codes de certaines cultures très opprimées, et encore à l'heure d'aujourd'hui, peuvent-être repris par les occidentaux. Malgré qu'il n'y ait pas de « mauvaises intentions » derrière, certains vont s'approprier un objet qui ne fait pas partie de leurs propres cultures sans en subir à côté le coût social ou encore historique, ce qui peut en effet poser problème à ces autres minorités.

Je dirais alors qu'une appropriation culturelle ne pourrait être totalement bien vue que dans un modèle de société où tous seraient égaux et où les discriminations (autour de la culture dans ce cas) n'existeraient pas.

Sidonie

Réponse à Sidonie

Je suis tout à fait en accord avec ton raisonnement et même si je vois de quoi tu parles, c'est dommage qu'il n'y ait pas d'exemple concret. Et donc, partant du fait que la société actuelle est très inégalitaire et que les discriminations culturelles sont présentes, il serait donc impossible pour une personne de s'approprier les codes

d'une autre culture, sous peine d'être forcément vu « négativement » ? D'ailleurs en classe nous avons essayé de « remplacer » le terme « approprier » ; et il fut remplacé par plus de termes négatifs que positifs, et même si le mot « partage » était dans la liste, celui-ci renvoyait aussi à une notion de division. N'y aurait-il pas une façon ou un terme positif pour parler de quelqu'un qui s'inspire innocemment d'une culture ? En soi, pour une personne innocente faire les choses « bien » lui serait impossible aussi finalement. Par exemple : une personne portant des tatouages maori/tribal ayant une signification particulière ne peut expliquer à chaque personne qui le voit sa signification culturelle ; car les passants ne verront qu'un simple dessin et son esthétique sans rien savoir de plus – ce qui revient à rendre invisible une culture ou une histoire. Faudrait-il donc arrêter toutes appropriations culturelles quelle qu'elle soit ?

Miriam

L'appropriation culturelle, un souci d'éducation ?

Réponse à Miriam

Dans cette recherche de l'appropriation on pourra alors se demander s'il n'y aura pas une éternelle division de la société ? L'histoire des conflits inter et intra-culturels, mais encore la colonisation, les alliances, accentuent ce sentiment. Notamment, avec l'entretien des idéologies conservatrices.

Sans ces problèmes, je pense que l'appropriation culturelle ne serait même pas un sujet de débat. De ce fait, je peux personnellement arriver à une première conclusion qui est que : l'histoire ne peut être effacé ni oubliée, et c'est avec elle et ses conséquences que nous devons vivre et évoluer dans notre société. Ainsi, comme tu le dis, est-il vraiment possible de s'inspirer d'une autre culture innocemment ? Mais ne serait-ce pas plutôt le devoir de chacun de s'informer sur les cultures qui l'entoure ?

Je pense qu'il est impossible aujourd'hui d'empêcher les appropriations culturelles. Véhiculées principalement par les médias, elles sont ensuite imitées presque inconsciemment par des milliers de personnes qui agissent simplement par mimétisme. On peut prendre l'exemple des déguisements en habits traditionnels pour imiter une autre culture, lors des carnivals d'écoles. Ce problème de société repose alors sur l'information et l'éducation. Il est du devoir de tous d'être informé et d'informer les personnes des actes produits ; qui peuvent sembler innocents mais qui au contraire, ont un impact sur les populations. Enfin, on pourrait se demander si la culture du paraître et de l'image n'est pas un des gros points néfastes de ces « modes » basées sur d'autres cultures ?

Sidonie

Le jugement d'autrui est-il un obstacle à l'épanouissement de soi ?

Tout d'abord, je pense qu'il est ici question de la peur du regard d'autrui sur soi-même. Considérer un jugement comme obstacle à son épanouissement, et donc au bonheur, n'est-il pas preuve d'une certaine dépendance de l'avis extérieur, d'une

certaine incertitude sur qui l'on est ? Si l'on considère le jugement comme obstacle, c'est que l'on ressent le besoin de plaire, c'est que l'on place la parure au centre de nos intérêts. Or, l'image que l'on souhaite faire refléter sur qui nous pensons être, n'est-elle pas un voile, un certain mensonge de ce qui se révèle être véritablement notre âme ? Ainsi, considérer autant le jugement, ne serait-ce pas s'empêcher d'accéder à un épanouissement de soi, c'est-à-dire à révéler sans peur ni préjugés notre véritable soi.

Alice

Réponse pour Alice

Je pense que cela peut être le cas pour une personne qui n'a pas confiance en elle. Cette dernière aurait donc besoin d'être complimentée, félicitée ou encouragée par d'autres pour sentir que son action a pleinement été réussie. Cela peut-être contraignant dans le cas où des personnes la réprimandent, c'est alors que le jugement d'autrui serait un obstacle à l'épanouissement de soi.

Elle fera donc des efforts pour se dépasser afin de satisfaire autrui. Certaines personnes feront alors exprès de la critiquer afin de la déstabiliser. Mais dans quel but pouvons-nous vouloir du mal à une personne ?

Charlène

L'ignorance nous rend-elle heureux ?

Le bonheur est en général l'état suprême de bien-être que tout être humain souhaite atteindre. Mais l'ignorance peut-elle y contribuer ? Tout dépend du sens que prend ce mot. Si l'on parle d'un choix réfléchi qui relève du déni, c'est-à-dire du refus de voir la réalité telle qu'elle est dans son aspect négatif, l'ignorance est comme un bouclier, une protection afin d'atteindre le bonheur, mais qui selon moi ne peut qu'être éphémère, superficiel. En effet, l'état de véritable bonheur nécessite une acceptation de la réalité. La connaissance du malheur permet de véritablement prendre conscience de ce qu'est le bonheur et d'en jouir. Par ailleurs, avec toutes les atrocités qui nous entourent et qui se perpétuent dans le monde a-t-on le droit d'être heureux ?

Alice

A-t-on le droit d'être heureux ?

Réponse à Alice

Cette question est complexe est intéressante et je pense que la réponse est oui. Nous avons une seule et unique vie qui correspond à une multitude de chances qui s'offrent à nous pour trouver le bonheur. Je pense qu'il faut en profiter chaque instant et s'estimer heureux d'en avoir l'opportunité. Tout le monde n'a pas cette chance alors je pense que nous avons les moyens de créer du bonheur pour ceux qui n'arrivent pas à l'atteindre aussi facilement que d'autres. Cela peut prendre la forme de petites ou grandes actions telles que sourire aux gens dans la rue (quand cela est possible évidemment) ou encore aider des personnes en difficulté. Et puis si tu veux rendre encore plus de personnes heureuses, participe à des voyages humanitaires dans lesquelles tu pourras t'épanouir et rendre des tas de personnes joyeuses parce que le bonheur est quelque chose qui doit d'être partagé. En effet, si le bonheur est rendu possible par le partage, penses-tu que l'on peut être heureux quand on est seul?

Charlène

Intertextes

L'égalité entre humains

« Traiter les autres comme on veut être traité soi-même ». On entend souvent cette phrase sans vraiment y faire attention. Mais lorsqu'on s'y penche un peu plus, tout devient plus clair.

Cette règle éthique est une règle d'équivalence. En effet, nous humains, nous apprécions que l'on nous veuille du bien et que les gens se comportent d'une bonne manière avec nous. Cette règle prend donc tout son sens : je dois, en tant qu'humain en société, me comporter avec les gens, les voir, leur parler, comme j'aimerais qu'ils le fassent avec moi. C'est une règle de réciprocité dont le principe est énoncé dans presque toutes les grandes religions et les cultures. En effet, elle est par exemple formulée dans le commandement biblique « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux pareillement », ou même « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse ».

Le fait qu'on veuille que quelqu'un nous traite comme on voudrait l'être par cette personne, m'aide à tendre vers le principe d'égalité : cette équivalence ici se lie facilement avec le principe d'égalité entre les hommes.

Cette phrase serait-elle synonyme d'égalité, notion tant évoquée dans notre société d'aujourd'hui ? Effectivement, le fait de ne pas faire à notre prochain, qui est moralement une personne inconnue comme une personne proche de nous, ce que l'on détesterait qu'il nous soit fait, ou, à l'inverse, le fait de faire pour quelqu'un ce que nous aimerions qu'on nous fasse, montre une relation d'égal à égal. Ainsi, chacun reçoit quelque chose d'agréable de la part de son prochain, et dans une même intensité que ce qu'il donne.

D'après Pierre Kropotkine, auteur du livre *La morale anarchiste*, l'homme serait tellement habitué à traiter les autres comme il aimerait à être traité, qu'il ne se demande même plus comment agir dans chaque situation. En effet, se dire « anarchiste » c'est obligatoirement vouloir l'égalité, donc vouloir mettre en action cette règle. C'est seulement lorsqu'il est face à une circonstance exceptionnelle que l'humain y réfléchit plus fortement. En effet, il finit par se demander : « Comment cette personne réagirait-elle si je faisais cela ? » ou « Comment aurais-je vécu ce que je viens de faire subir à cette personne ? » Le sujet doit être capable de rester « révolté », se battre pour l'égalité entre le monde. La thèse de Kropotkine est donc celle-ci : l'humain est généralement porté à faire le bien, correspondant à la bonne manière de se comporter avec autrui, et lorsqu'une situation spéciale apparaît, il se pose des questions pour savoir s'il traite bien les autres, afin de faire le bien.

En général, cette règle est ancrée dans la société. En effet, tout le monde en a la connaissance, les adultes le disent aux plus jeunes depuis bien longtemps. Cette notion d'équivalence se liant avec celle de l'égalité, elle est tout aussi importante dans notre société aspirant au respect. Généralement, nous aurions tendance à penser que tout le monde aspire à prendre en compte cette règle, mais nous voyons bien dans notre société qu'il y a de grands problèmes d'inégalité parmi les humains, ce qui rend aussi un grand nombre de personnes hypocrites.

Certains utilisent la religion comme raison pour critiquer et rabaisser d'autres personnes, alors que la base de toute religion est d'aimer son prochain, en plus de le respecter. Ils utilisent la religion car le fait que les livres et leurs commandements aient été dits par des entités comme Dieu, qu'ils craignent sûrement, rend leur jugement légitime. Ces personnes se permettent des remarques, des comportements qu'elles n'auraient très sûrement pas appréciés s'ils avaient été tournés contre eux.

D'autres ne cherchent même pas de vraies excuses pour faire le contraire de ce que la règle d'or demande. Ils sont remplis de haine, ne feignant même pas de traiter leurs prochains comme ils voudraient être traités. Ces personnes montrent l'hypocrisie à laquelle notre société fait face : même si le monde entier connaît cette règle consistant à traiter son prochain comme on veut être traité, finalement, pas grand monde se tient à ce qu'elle dicte.

Mon avis s'oppose donc à celui de l'auteur de *La morale anarchiste*. En effet, Kropotkine a en quelque sorte foi en l'homme : il pense que chacun est capable de faire preuve de bonté envers son prochain, tout en rendant tous les humains égaux, que ce soit d'une manière naturelle et habituelle, ou de manière réfléchie, en se demandant comment son prochain pensera. Pour lui c'est important de se battre pour l'égalité, étant le symbole de l'anarchie même.

Contrairement à lui, je pense que beaucoup d'humains font preuve d'une grande hypocrisie en osant affirmer qu'ils se reposent sur la règle d'or « traite les autres comme tu voudrais qu'on te traite », car celle-ci est censée représenter le principe d'égalité, principe qui ne règne pas du tout dans notre société. D'un autre côté, mon avis rejoint le sien dans le fait qu'il faut se battre pour obtenir ce dont le monde a le plus besoin : l'égale reconnaissance.

Anabel

Anabel a lu *La morale anarchiste* de Pierre Kropotkine.

Justice ou illusion de justice

Je m'apprête à vous emprunter un moment de votre vie afin que lorsque vous aurez terminé votre lecture vous possédiez un gain de temps sur vos actions et réflexions à venir.

Nombreux sont les moments où nous, personnes ordinaires, devons prendre des décisions justes ou agir de la manière la plus juste possible. Mais qu'en est-il de vous, les « juges » – vous qui avez pour vocation de rendre un jugement en appliquant la loi ? Voici quelques conseils, libre à vous de les juger bon ou mauvais.

Premier conseil : Ne laissez pas vos sentiments prendre le dessus.

Si vous rencontrez une affaire qui vous donne du fil à retordre en vous retrouvant perdus face à la décision à prendre, c'est que vous prenez cette affaire trop à cœur. En étudiant le cas de l'accusé et/ou simplement en le regardant, vous voyez une familiarité et par conséquent votre empathie l'emporte sur votre raison, alors que l'effet inverse est attendu. En effet la raison est le pilier de votre

profession, c'est une faculté d'esprit indispensable à avoir puisqu'elle vous permet de suivre des principes et des règles tout en menant une réflexion poussé sur votre décision finale. Alors que l'empathie nécessite seulement de suivre son cœur. De ce fait l'ensemble de ces décisions prises par empathie seront systématiquement moins justes puisqu'elles seront issues de peu, voir d'aucune réflexions. Donc prenez garde à ne pas trop vous laisser emporter par l'empathie, car vous deviendrez au fil du temps le juge par qui les futurs criminels rêveraient d'être jugés.

Deuxième conseil : N'oubliez pas que vous êtes des humains, des êtres dénués de puissance divine.

Au moment où vous vous apprêtez à rendre votre jugement, vous êtes souvent confrontés à un individu différent de vous physiquement, mentalement... Mais en réalité l'unique fait qui vous distingue de l'accusé qui se trouve en face de vous est seulement son agissement envers la loi. Même si on le connait comme un être doté de capacités intellectuelles par lesquelles il se démarque de l'animal. L'humain est avant tout une créature qui a pour habitude de suivre son instinct et ses propres convictions. Dans sa nature il a toujours ressenti le besoin d'agir librement, sans contraintes, et cela même si son comportement allait à l'encontre de l'opinion, du bon sens, de la société. Ainsi si l'humain considère que ses agissements sont tout à fait légitimes, il ne va pas s'interdire de les faire sous prétexte que des lois existent. Là où je veux attirer votre attention est qu'il faut prendre en compte que vous êtes aussi un humain et que vous auriez pu être à la place de l'accusé. Donc l'ensemble des jugements que vous allez rendre au cours de votre vie ne seront pas vraiment justes, puisque les lois sont rédigés par vos semblables ; or votre nature d'humain vous empêche d'atteindre une vraie justice, après tout vous n'êtes pas des êtres parfaits, vous n'êtes que des humains.

Troisième conseil : Réfléchissez-y.

Votre rôle consiste à appliquer la loi en contraignant des individus qui l'enfreignent à purger une peine dans laquelle ils font face à des situations déplaisantes pour eux, comme être privé de leur liberté en étant emprisonné. Mais pensez-vous que l'ensemble de ces lois sont véritablement justes sous prétexte qu'elles ont été établies pour maintenir un certain équilibre et une égalité au sein de la population ? Alors si votre jugement part d'une loi qui n'est pas juste, qu'entraînent des sanctions démesurées par rapport à l'acte qui a été commis ? Appliquez-vous vraiment une justice ? Ainsi le faible pouvoir que vous possédez est trompeur, ce n'est qu'une illusion, car en réalité vous appliquez une justice commune pour une multitude de situations différentes. Cependant si l'on parle d'une vraie justice, elle doit agir d'une manière spécifique selon les individus qu'elle rencontre.

Aïssata

Aïssata a lu *Trois discours sur la condition des grands* de Blaise Pascal.

La désobéissance civile

Ce texte étant très personnel et engagé, il peut susciter chez certains lecteurs du désaccord, de la critique et même de l'indignation. Je ne tiens pas à m'en excuser car ces réactions possibles sont le but de l'écriture ; écrire ce que l'on pense pour faire réagir les autres. Mon texte parle de la désobéissance civile, qui est souvent mal interprétée et n'est pas assez présente dans notre société actuelle.

La désobéissance civile existe et est connue aujourd'hui en France, mais la plupart des personnes ne savent pas la définir concrètement. Elle correspondrait à une ou plusieurs actions non-violentes, faites contre toutes sortes de pouvoirs ou d'individus. La désobéissance civile inclut une action purement citoyenne. En effet c'est désobéir pour obtenir un changement dans nos droits et nos libertés civiles.

Une manifestation est légale en France lorsqu'elle est déclarée et approuvée par la loi. Bien que ce soit un acte d'expression des citoyens, ce n'est pas de la désobéissance civile car elle s'inscrit dans le cadre défini par la loi. Une manifestation sauvage, qui est donc illégale, est pour moi un acte de désobéissance puisque que la loi n'est pas respectée et que c'est un acte non-violent. J'insiste sur la nature non-violente de l'action, car certaines personnes oseront me parler de manifestants violents ou de casseurs. Ces personnes-là n'ont généralement – de ma propre expérience – jamais participé à une manifestation et encore moins une sauvage. Évidemment, des actions violentes peuvent intervenir dans certaines situations, comme tout le temps d'ailleurs, et ne pas confondre l'intention non-violente avec les imprévus extérieurs, cela résulte d'une simple réflexion.

Pourquoi avons-nous recours à la désobéissance civile alors que nous pouvons manifester en légalité ? Je pense que se révolter contre une forme de pouvoir en manifestant n'est pas une révolte, mais seulement une légère prise de parole des citoyens. Je m'explique : manifester contre un gouvernement qui a autorisé cette manifestation n'est pas une façon de se révolter, de s'exprimer pleinement. C'est pour cela que la désobéissance civile est indispensable et est plus marquante. En effet les citoyens s'expriment en totale liberté car ils ne respectent pas les lois qui les encadrent. La désobéissance civile est donc pour moi une liberté d'expression, une liberté illégale.

L'illégal. Pourquoi désobéir aux lois me stimule-t-il autant ? Les lois ont été faites par les humains pour que les humains les discutent. Dans certains pays, manifester est contraire aux lois, tout comme aimer une personne du même sexe ou genre. Ce que j'explique, c'est que les lois ne sont pas forcément justes aux yeux de tous, elles n'ont pas été écrites non plus par une divinité, le ou la meilleure philosophe et M. Juste. Par conséquent ce qui est légal peut être injuste, et ce qui est juste peut être illégal. Les actes que j'approuve, considérés comme illégaux, sont justes pour moi et c'est pour cela que la désobéissance civile a tant d'importance pour moi.

Je vais maintenant évoquer mon expérience personnelle dans la désobéissance civile. Je tiens à préciser que mon expérience peut sembler pauvre et insignifiante pour certains, mais comme elle est suffisante pour mon esprit critique

je pense qu'elle a sa place dans ce texte. Les actions que j'ai menées sont des actions non-violentes. Illégales, comme pour la plupart, elles me laissent le souvenir d'une atmosphère oppressante et violente. Que ce soit lors d'une occupation d'une faculté, d'une manifestation sauvage ou du blocage d'un lycée, j'étais parfaitement consciente que cela était illégal et que je courais certains risques. Mais jamais je n'aurais pensé que pour une action passive menée par des mineurs, la violence à laquelle je serai confrontée serait celle des forces de l'ordre. Officiellement la police n'a jamais commis un acte « violent » devant moi. Pourtant, pourquoi ai-je ressenti de la violence envers moi et les autres ? Tout simplement car insulter, pousser, opprimer, gazer, écraser des mineurs contre des barrières de fer, n'est pas considéré comme de la « violence » par l'autorité politique. D'une simple action permettant de m'exprimer je reçois donc sans étonnement une réaction des forces de l'ordre, mais une réaction violente. Les violences policières sont-elles une réponse à la désobéissance civile ? La violence bien qu'elle soit exclue de la désobéissance civile est donc souvent et malheureusement présente. Les événements les plus violents sont-ils les plus efficaces ? Ou au contraire décrédibilisent-ils les causes ? Nous pouvons nous demander pourquoi les autorités ont une réaction violente à une action qui est seulement l'expression des citoyens. Pourquoi frapper avant de discuter et de comprendre ?

Pour conclure, la désobéissance civile, la révolte et l'action passive surtout illégale sont indispensables pour satisfaire mon engagement. Les plus beaux souvenirs de ma jeunesse resteront les journées assises sur des poubelles dans le froid de février. Ou encore crier à me casser la voix des slogans qui me donnent espoir dans des rues bondées. Ce n'est pas la rue, ni le froid et encore moins les poubelles qui me rendent tendrement nostalgique, mais cette liberté de pouvoir dire ce que je pense et me battre pour me faire entendre parmi tant de voix.

Lila

Lila a lu *La désobéissance civile* de Henry David Thoreau.

La torture peut-elle être utile ?

Nous allons discuter de la torture et l'explorer sous différents aspects et de différents points de vue. On peut se demander si elle est juste et si l'on peut l'employer dans certains cas.

Pour Jeremy Bentham la torture est une activité, une pratique qui doit être utilisée pour faire pression sur la population : pour qu'il la redoute et que cela dissuade les gens d'agir contre le gouvernement et la loi. Or on voit qu'il repère plusieurs catégories de tortures, il fait des distinctions. Il fait ces distinctions car pour lui il existe différents types de torture qui n'ont pas la même utilité et qui n'ont pas la même finalité. Tout d'abord nous voyons qu'il existe à ses yeux deux catégories de tortures : celle qui s'emploie en tant que châtiment et celle qui se fait dans un but informatif sous forme de contrainte. La torture sous la forme de châtiments intervient dans le cas où l'on doit punir un individu, normalement un prisonnier pour un crime qu'il a commis. La torture qui châtie peut aussi être employée dans un but préventif, en punissant par la torture un criminel qui a

commis une infraction cela permet de dissuader d'autres voleurs ou d'autres criminels en général. La torture qui se fait dans un but informatif est la torture dans le but d'obtenir des aveux ; donc si l'on attrape un criminel et que l'on sait qu'il a des complices, la torture peut être utilisée pour le forcer à coopérer, comme par exemple dans le cas d'un assassinat contre rémunération dont on veut chercher le commanditaire.

Nous voyons ensuite qu'il note différents types et différents degrés de torture : on peut déjà dissocier la torture physique, qui se fait en infligeant des douleurs intenses au corps, et la torture mentale qui elle peut se faire par exemple avec l'isolement ou l'emprisonnement. Pour Jeremy Bentham, la torture physique ne devrait se faire que par des douleurs aiguës ne laissant aucune séquelles ; donc il ne faudrait pas employer des moyens de tortures laissant des douleurs chroniques. En favorisant ce moyen de torture il espère éviter toute souffrance inutile et qui ne serait donc pas justifiée. Jeremy Bentham tolère donc que la torture soit utilisée mais elle doit être limitée ou restreinte à ce qui est strictement nécessaire à l'accomplissement du but recherché. Par là, il dit que pour lui la torture ne devrait s'accomplir que dans un but précis, et qu'en aucun cas la torture ne devrait avoir lieu gratuitement, simplement pour satisfaire un besoin de vengeance ou de se défouler, mais uniquement dans le but de rendre justice. En outre Jeremy Bentham explique également que la torture devrait être évitée au maximum si l'on n'est pas certain que la personne est coupable ou qu'elle détient les informations désirées. L'aveu est donc pour lui la finalité à obtenir grâce à la torture, et c'est donc l'obtention de cet aveu grâce à la torture si l'individu ne veut pas avouer qui justifie cette dernière. Une fois l'aveu obtenu la torture n'est donc plus justifiée et ne doit donc pas être effectuée. On revient bien là sur l'idée de la torture faite gratuitement qui ne devrait pas avoir lieu pour ne pas faire souffrir des personnes inutilement. Pour illustrer cela Jeremy Bentham parle de l'abus de la torture chez les Romains en prenant pour exemple Tacite qui raconte que quatre cents esclaves ont été torturés sans aucune preuves ou fondements, juste parce que leur maître a été retrouvé mort dans sa maison.

Jeremy Bentham dit que s'il avait le choix entre abolir la torture complètement ou l'abolir avec des exceptions pour des cas particuliers, il choisirait plutôt la seconde option, car pour lui la torture quand même nécessaire (c'est un mal nécessaire pour un bien) dans ces cas particuliers pour pouvoir sauver des vies innocentes : en arrêtant le complice d'un tueur et le faisant avouer pour trouver le tueur, cela permet de sauver les futurs victimes qu'aurait pu faire le tueur. Jeremy Bentham voudrait donc que la torture s'emploie comme un moyen de contrôle de la population pour réduire la criminalité et utopiquement la supprimer. Il supporte donc l'utilisation de la torture mais aspire à une torture qui respecte certaines règles, qui serait donc elle aussi contrôlée.

À présent nous allons voir comment est utilisée la torture dans la justice, donc comment elle est employée et utilisée par les juges, qui sont ceux qui décident ou non de l'appliquer. Mais d'abord cette torture est la même pour tout le monde ? Pour moi la torture n'est pas équitable, car tout le monde réagit différemment à la douleur, donc un même châtement pour deux personnes ne va pas être véritablement le même, car l'un peut avoir reçu une douleur beaucoup plus extrême

pour le même crime commis que le second. On le voit encore dans le cas où certains vont préférer la torture voire la mort, plutôt que de délivrer les informations qu'ils possèdent. Avec cette torture qui n'est pas équitable selon les personnes, on peut donc douter de la véracité des aveux faits et donc, douter de la justice qui est faite car elle peut être faussée : une personne sous l'intensité de la douleur va peut-être faire des aveux pour lesquels il est innocent, il va juste avouer pour que la douleur cesse. Cela va donc entraîner un jugement qui n'est pas "juste" car la personne est en réalité innocente. La torture peut alors être utilisée pour tromper la justice. La torture n'est donc pas réellement juste pour tous les cas. La torture pourrait être qualifiée de "juste" si le milieu d'où tu viens n'importait pas, que chacun aurait le même traitement : pas de traitement de faveur en fonction de ton statut social. Elle serait juste si elle était adaptée au crime réalisé ou à son importance, mais également si pour tout le monde cette torture qui serait donc dite "adaptée" ferait ressentir la même douleur que l'autre individu dans le même cas de figure que lui. Nous voyons donc que cette torture "juste" pour les raisons évoquées précédemment est impossible et donc qu'elle ne peut être "juste", qu'elle est condamnée à ne pas pouvoir se réaliser comme le voudrait Jeremy Bentham. Dès lors si elle n'est ni juste, ni utile comme le veut Jeremy Bentham, elle n'est donc plus justifiée et perd sa raison d'être appliquée ou utilisée.

Milo

Milo a lu *De la torture* de Jérémy Bentham.

Où vivre sans différences ?

Dans notre société tout est en rapport à l'argent et toutes nos différences sociales sont basées sur le revenu. Il est vrai que dans l'enceinte du stade on peut retrouver des individus de différentes classes sociales, mais ils seront rarement côte à côte.

Pour l'auteur, il n'existe pas d'autre lieu ou équipement permettant de « gommer les différences socio-économique » que le stade, qui apparaît comme un « facteur d'unité sociale ». Un lieu où toutes personnes de classes sociales différentes peuvent se trouver dans un but commun et où il n'y a pas de différences entre celles-ci. Donc le mot « gommer » signifierait qu'il n'y a pas de différences, que celles-ci n'affectent pas le moment et sont donc oubliées. Mais n'existe-t-il pas d'autres lieux où il n'y a pas de différences socio-économiques ? Et ces différences sont-elles réellement gommées ? Il y a bien des lieux qui « effacent » (au même niveau que le stade) les différences de classes sociales, et par conséquent je ne suis pas sûre que l'on puisse dire qu'il gomme quelques-unes de nos différences

Lorsque l'auteur parle de « facteur d'unité sociale », s'il veut tout simplement exprimer le fait que tout le monde se rejoigne en un même endroit pour faire la même chose, il en existe une multitude de lieux de ce type. Il y a bien des lieux qui suppriment ou réduisent les écarts entre les classes sociales mais chacun les effacent à leur manière. Certains lieux sont fréquenté/accessible par/à tous dans un but

commun, mais sont appréciés différemment selon les individus. L'école en est un bon exemple : certains y vont par obligation, d'autres car c'est un besoin, et d'autres aiment y aller et voient ça comme un plaisir. Il y a d'autres lieux qui regroupent les gens dans un seul but de loisir et de détente, où seuls les gens ayant cette passion commune vont ; mais ceux-là ne sont pas tous gratuits et donc ne sont pas accessibles à tous, ce qui montre une certaine inégalité. Les stades rentrent dans cette catégorie.

Dans cette même catégorie on peut trouver d'autres schémas montrant des différences socio-économiques, par exemple aller à un concert gratuit d'un chanteur peu connu est différent d'aller à un concert de musique classique d'un orchestre renommé : on retrouvera rarement des personnes aisées dans un concert gratuits sans confort, et inversement une personne n'ayant pas les moyens ne se permettra pas forcément de privilégier une place d'opéra coûteuse. Donc un lieu pouvant accueillir tout le monde sans exception serait un lieu public comme un parc. Mais celui-ci peut avoir des utilisations trop diverses et variées pour montrer une unité sociale, et selon l'état du parc sa fréquentation change aussi. Si la religion et les convictions comptent comme des passions communes, alors les lieux de cultes sont les seuls lieux d'unité sociale où les différences socio-économiques sont gommées, car peu importe d'où l'on vient ou combien l'on gagne : les lieux de cultes sont ouverts à tous. La seule utilisation, un peu différente, que l'on peut faire d'un lieu de culte, est d'en faire un monument visitable, mais s'il n'est pas payant cela n'affecte pas son accessibilité

Dans notre société tout est en rapport à l'argent et toutes nos différences sociales sont basées sur le revenu. L'auteur dit qu'« on peut retrouver dans un même espace un élu [...] un jeune de quartiers défavorisé ». Il est vrai que dans l'enceinte du stade on peut retrouver des individus de différentes classes sociales, mais ils seront rarement côte à côte. Celui qui mettra les sous sera forcément traité différemment comparé à celui qui n'en mettra pas, que ce soit dans l'emplacement d'un siège, la qualité de réception, ou encore le respect accordé. Cette conjecture ne marche pas seulement pour le stade, elle marche pour des lieux cités précédemment comme les écoles. Il y a des écoles privées, où l'éducation devient donc un budget conséquent et accessible seulement pour ceux qui n'ont pas de problèmes d'argent. De même pour les concerts où l'on trouve des places V.I.P. (similaires à celles du stade), de plus, rare sont les concerts gratuits et les matchs gratuits sont encore plus rares. Les différences sont donc loin d'être gommées. Mais, dans l'euphorie d'un match, d'un concert ou d'un festival, la classe sociale de celui qui est à côté de nous importe peu, c'est peut-être donc en ce sens que le livre a voulu utiliser ces mots, car finalement lorsqu'on est heureux peu importe notre revenu, on est heureux de manière universelle. Mais tout cela revient à nous poser la question de savoir si l'argent ne fait-elle pas le bonheur.

Miriam

Miriam a lu *Le stade barbare* de Marc Perelman.

Pourquoi mentir ?

Ce texte traite de différents aspects du mensonge, du plus insignifiant au plus important, pour soi et tel qu'il est vu par la société.

Ce n'est pas bien de mentir ! » On nous l'apprend depuis que nous sommes tout petits et pourtant, triste réalité, nous disons des mensonges à longueur de journée, sans forcément nous en rendre compte. Dans quel but ment-on ? Et pourquoi le mensonge fait-il autant parti de notre quotidien ? Peut-on vivre sans mentir ?

Le fait de mentir est une action qui permet de dissimuler ou de déguiser volontairement la vérité, de nier ou de faire taire ce qu'on devrait dire.

Au premier abord, je pense qu'il y a plusieurs types de mensonges : le mensonge qui permettrait de protéger une personne innocente, mais qui servirait seulement dans quelques cas rares et extrêmes, le mensonge qui permettrait au final de rendre heureuse une personne et le mensonge qui serait susceptible de nuire ou bien de faire souffrir les autres, ou alors qui servirait à se protéger des autres.

Dans le recueil de Benjamin Constant et d'Emmanuel Kant, *Le Droit de Mentir*, Benjamin Constant soutient l'idée qu'il existe un principe selon lequel nous aurions un « droit de mentir par humanité ». Il prend l'exemple d'un résistant qui s'est réfugié chez une personne dans une période de guerre. Ainsi les autorités qui le recherchent ont demandé à cette la personne chez qui il se réfugie si elle l'a vu ou pas. Dans ce cas extrême, nous savons très bien que le dénoncer c'est le condamner à mort. On peut donc dire, ici, que nous avons le droit de mentir dans le but de sauver la vie de cette personne, tout en prenant nos responsabilités et en assumant nos actes. Selon Constant : « Nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui ». Actuellement, il y a même des personnes qui sont obligées de mentir pour préserver leur propre vie. Par exemple, il y a à l'heure actuelle à peu près soixante-douze Etats dans le monde où l'homosexualité est encore un crime, dont environ une dizaine de pays condamnant l'homosexualité à la peine de mort, et dans les restes des pays l'homosexualité est passible d'une peine de prison allant de moins de dix ans à la perpétuité. Dans ces cas-là mentir sur ce que nous sommes ou sur l'identité de personnes homosexuelles nous permettrait de survivre ou de les sauver.

Ensuite, je dirais qu'il y a le mensonge pour apporter des plaisirs et du bonheur, comme faire croire aux enfants que le père Noël existe. Malgré le fait que certaines personnes pensent que c'est un mensonge malsain et honteux, d'autres trouvent que c'est un « bon » mensonge, teinté de magie et de mystère, qui aiderait l'enfant à grandir. On peut en dire de même lorsqu'on organise une fête surprise pour une personne qui nous est proche.

Il y a également le mensonge qui permet de ne pas faire de la peine ou pour faire plaisir à quelqu'un, que l'on pourrait qualifier de mensonge défensif, car le but, au fond, est de préserver notre relation avec autrui. L'humain est un être sociable et il a besoin de l'approbation de son entourage pour se sentir mieux au quotidien. Selon la journaliste spécialiste des mensonges, Andrea Haefely, « il est impossible de ne pas mentir, à moins de vouloir mettre en jeu une amitié, de risquer son travail ou,

plus fréquemment, un œil au beurre noir ». Ce serait donc pour mieux s'intégrer dans une sphère de la société exposée au regard d'autrui que certaines personnes sont poussées à mentir. Mais ça pourrait également être pour soi, pour au final garder ce que l'on possède déjà, pour se protéger et finalement protéger nos proches.

Enfin, il existe également le mensonge égoïste, c'est-à-dire qui a pour but d'augmenter les profits personnels, pour principalement éviter les punitions ou les sanctions, pour gagner une bonne estime de soi, et qui est énoncé éventuellement au détriment des autres. C'est le mensonge qui est généralement condamné sur le plan moral par la société, parce qu'il peut être autant dangereux pour la personne à qui on ment que pour la personne qui ment, car la vérité peut se retourner contre elle.

En outre, on peut aussi mettre en évidence le mensonge pathologique, plus communément appelé mythomanie. La mythomanie relève d'un choc émotionnel, d'un échec professionnel ou bien de n'importe quel autre événement négatif impossible à assumer pour la personne qui le vit. Cette pathologie pousse la personne atteinte à mentir sans cesse sur sa vie, sans objectif de tromper qui que ce soit. On pourrait donc se demander si un mythomane pourrait ne pas être mal vu par son entourage et ensuite aux yeux de la société, car ses mensonges seraient justifiés par la maladie.

C'est pourquoi le mensonge serait condamné moralement par la plupart des cultures, mais perçu comme étant indispensable et nécessaire au vivre ensemble. Et il a également pour but de se protéger et de protéger les autres.

Nazik

Naizk a lu *Le droit de mentir* de Benjamin Constant et Emmanuel Kant.

Peut-on vraiment tout pardonner ?

Marseille, février 2021, une femme s'adresse à un auditoire restreint dans une petite salle près du vieux port, elle questionne et critique l'idée du pardon que se fait une autrice inconnue.

Au début de votre texte, vous dites que le pardon est un acte, mais les religieux vous diront le contraire, c'est d'abord un état d'esprit qui mène à l'expression d'une parole libératrice qui par la suite peut être définie comme une action, celle de promettre. Promettre un pardon inébranlable quelque soit l'acte commis auparavant ; le mot « acte » dès le départ semble impropre. Pour vous, le pardon est synonyme de maturité et nécessite une certaine distance avec les émotions ressenties, mais les enfants, des êtres qui par définition ne sont pas matures et qui sont très souvent tournés vers leurs émotions, ne sont-ils pourtant pas les plus prompts à pardonner ? Un enfant pardonne avec facilité, il ne voit pas l'intérêt de ne pas le faire, son existence est finalement un désir constant de joie, de jeux et il ne laisse pas la place aux ressentiments. Je connais plus de personnes « matures » qui ne pardonnent pas que d'enfants qui pardonnent.

Vous dite que le pardon est relatif, cependant quand on prononce la parole libératrice, cette dernière diffère-t-elle d'un individu à un autre ? Ceux qui pardonnent me semblent tous être dans un état identique. C'est plutôt le processus

par lequel on passe avant de pardonner qui peut être comme vous dites « relatif à chacun ».

Vous énoncez également la notion de justice que le pardon n'ôterait pas : mais le pardon n'est-il pas justement le fait d'ôter un besoin de justice ? On ne peut pas parler de pardon si l'on attend après une forme de justice, de punition – cela signifierait que l'on n'a pas pardonné. Selon moi, le pardon ne laisse pas la place à un certain désir de vengeance, sinon il n'est qu'illusion. Si vous demandez à des imams, des prêtres, des moines ou des rabbins vous diront-ils que lorsqu'ils pardonnent ils attendent tout de même que « la justice face son travail » ?

Pour vous le pardon ne doit pas réfuter le mal que l'on ressent, cependant le but du pardon n'est-il pas justement de dénier ce mal, le mal absolu en quelque sorte ? Le pardon sans condition laisse-t-il la place au mal intérieur qu'une personne peut ressentir ? Le pardon me semble le réfuter. Quand une personne pardonne le mal, quel qu'il soit, n'est plus. Pourtant, pour une raison que j'ignore vous affirmer qu'une personne qui nous a trop blessée peut-être pardonnée mais doit-être éloignée de nous. Si l'on pardonne une personne qui nous a causé malheur, une fois pardonnée pourquoi a-t-elle besoin d'être éloignée de notre vie ? Pour vous le pardon ne doit pas réfuter le mal que l'on ressent, cependant le but du pardon n'est-il pas justement de dénier ce mal, le mal absolu en quelque sorte ? Le pardon sans condition laisse-t-il la place au mal intérieur qu'une personne peut ressentir ? Le pardon me semble le réfuter. Quand une personne pardonne le mal, quel qu'il soit, n'est plus. Pourtant, pour une raison que j'ignore vous affirmer qu'une personne qui nous a trop blessée peut-être pardonnée mais doit-être éloignée de nous. Si l'on pardonne une personne qui nous a causé malheur, une fois pardonnée pourquoi a-t-elle besoin d'être éloignée de notre vie ? Si l'on a pardonné, ce qui par conséquent, signifierait que le processus touche à sa fin il nous serait donc possible de vivre à côté d'elle sans que cela nous affecte, non ?

Je dirais également ceci : le pardon est-il toujours possible ou nécessaire ? Un pays ou la mémoire collective peuvent-ils pardonner ? La mémoire collective d'un pays ou d'une population en a-t-elle la capacité ? Si l'on prend l'exemple d'Hitler, un homme qui a massacré des populations et bouleversé tout un monde, les populations et pays touchés ont-ils la capacité de lui pardonner ? Ne serait-ce pas dans un certain sens bénéfique de ne pas pardonner. Cela permettrait de ne pas perdre de vue les actes commis ? Cette mémoire ne serait-ce pas justement l'outil pour que de telles choses ne se reproduisent jamais ? Car quand on pardonne complètement ne serait-ce pas comme oublier ?

Par conséquent tout est-il vraiment pardnable ? Le pardon total n'est peut-être pas à la portée de tous, il pourrait être réservé aux religieux. Car le pardon absolu n'est-il pas la conviction d'une foi profonde ?

Finalement je dirais cette dernière chose : quand vous parlez du pardon vous en parlez comme si c'était une chose que l'on doit à soi-même et qui requiert une écoute en premier lieu de soi. Mais est-ce vraiment cela le but du pardon ? Je pense justement qu'en parlant de cette façon vous en faites quelque chose de presque

égoïste, alors que c'est justement l'expression d'un état qui est tourné vers les autres. Quand on pardonne, on sort de nous-mêmes en quelque sorte.

Pour moi, votre texte n'est pas philosophique, il est plus de l'ordre du journal intime. Cet essai s'exprime par des explications bancales qui peuvent offenser les théologiens. Dans ce texte, vous ne parlez et ne voyez le pardon qu'à travers vous et les sentiments que cela peut vous procurer, cependant le message que vous essayez de prôner est au fond religieux quand vous dites : « oui tout est pardonnable ». C'est un concept fondamental de la religion.

Par conséquent il faudrait vous positionner : le pardon comme un confort psychologie ou comme une injonction religieuse ? »

Charlotte

Cléo a lu *L'existentialisme est un humanisme* de Jean-Paul Sartre.

Passionné d'un travail ou d'un emploi ?

Voici ma vision sur le monde du travail que je vous invite vivement à interroger pour ainsi découvrir de quelle catégorie de « travailleur » vous faites partie.

De nos jours chaque personne étudie et se forme pour réaliser le métier dont il rêve. Comme le dit Martin Luther King : « si vous pouvez le rêver, vous pouvez le faire ».

À l'origine, le mot « passion » était synonyme de souffrance subie. Aujourd'hui, ce mot désigne soit une émotion très forte allant à l'encontre de la raison, soit, plus couramment, un intérêt très important pour un sujet. Vouloir travailler par passion admet de nombreux aspects avantageux. Lorsque nous faisons un métier que nous aimons, nous nous levons le matin en ayant une énergie positive. Nous sommes heureux, déterminés, enthousiastes, motivés pour commencer une très bonne journée. Cette envie nous mène à être à l'heure au travail ou même venir plus tôt ! Faire des heures supplémentaires n'est pas un problème. Les journées passent plus vite, deux heures de tâches ne peuvent être pour nous que trente minutes. Certains vont en formation sur leurs jours de congés pour être toujours disponibles. Nous n'avons pas l'impression d'accomplir une fonction, mais pour nous c'est une façon de pouvoir apprendre de nouvelles choses telles que les méthodes, les pratiques etc. Confucius, un célèbre philosophe chinois, disait : « Choisissez un travail que vous aimez et vous n'aurez pas à travailler un seul jour de votre vie. » Ce proverbe permet alors de dire que le travail que nous aimons est plus une passion qu'un travail.

Cependant, cette passion peut devenir une obsession. Le travail peut détruire la personne moralement et physiquement. À force de faire beaucoup d'efforts, le passionné met sa santé en danger. Le fait d'y penser nuits et jours, même pendant les moments en famille, peut devenir un cauchemar. La personne détériore sa vie sans le savoir et sans le vouloir en n'ayant plus de vie familiale ou une existence peu nourrissante. Les nouvelles technologies comme l'ordinateur ou le téléphone

permettent d'être connectés tout le temps avec le métier et donc incapables de se décrocher au point de s'oublier soi-même. Le passionné n'a donc plus de temps pour lui et pour les siens.

Ces techniques peuvent même faire basculer le travail en emploi. Ces deux mots nous semblent équivalents, alors que ce sont deux choses totalement différentes et très nombreuses sont celles et ceux qui les confondent. Bernard Stiegler dans son livre différencie le travail et l'emploi. Le livre *L'emploi est mort, vive le travail !* expose un entretien de Bernard Stiegler, un philosophe, avec Ariel Kyrrou, un journaliste. Le philosophe, tout au long du dialogue, affirme que les emplois diminuent avec l'automatisation et que c'est une occasion pour le travail de revivre.

L'emploi, d'après lui, ne produit que standardisation, répétition machinale et stupide. L'employé exécute une besogne "mécanique". Il sert la machine au lieu d'être servi par la machine, "il subit sa propre activité plutôt que d'en être le créateur". Il est donc dépossédé de ses savoirs c'est-à-dire le savoir-faire, le savoir-être ou le savoir concevoir. C'est ce qu'on appelle la prolétarianisation : c'est simplement la perte des savoirs. L'employé ne travaille pas pour être épanoui mais pour être sanctionné par un salaire ; comme le dit aussi Marx le seul "attrait" de l'emploi c'est la sanction-salaire. Le prolétaire est désindividué c'est-à-dire qu'il ne sait pas mettre en valeur ses qualités, car la machine a grammatisé et automatisé son savoir. L'apparition de nouvelles machines a donc dégradé le travail en emploi.

Le travail authentique est le développement et l'exposition d'un savoir-faire, comme par exemple travailler dans une association ou être pompier volontaire. L'aboutissement premier n'est pas de toucher un salaire mais une façon de se rendre utile et mettre en avant nos savoirs dans un domaine qui nous plaît bien. On travaille par volonté, envie, et donc aussi par passion. L'homme passionné par son travail trouve un épanouissement personnel. Le but de son travail n'est autre qu'un enrichissement personnel en termes de relations avec les individus et de développement des ses connaissances.

En conséquence, la passion dans le métier peut faire oublier que c'est un travail, du fait de l'ambition qu'on lui apporte. Pourtant, elle peut envahir la vie de la personne. Il faut donc qu'il y ait un juste milieu entre la vie personnelle et la vie professionnelle, car cela peut être ennuyant et aliénant, pour moi mais aussi pour les autres.

Shainna

Shainna a lu *L'emploi est mort, vive le travail !* de Bernard Stiegler.

Le travail, une contrainte ?

Dans son livre Le Droit à la paresse, Paul Lafargue conteste l'« amour du travail » en mélangeant point de vue personnel et exemples historiques détaillés. Il est intéressant d'examiner les conditions de travail des humains sous d'autres époques que celle dans laquelle on vit et que l'on connaît déjà.

Le travail est omniprésent dans la vie de tous les jours et dans la société, peu importe notre âge. On le voit en général comme une contrainte, une tâche difficile. Le mot “contrainte” est ici vu comme quelque chose d'imposé mais sans utilisation de la violence, sans être réellement forcé. C'est plutôt quelque chose que l'on doit faire et qu'il faut faire. Dès notre jeunesse, où l'on nous impose de travailler car l'école est obligatoire, il est déjà vu comme contraignant. En effet, on peut voir toutes les années lors de la rentrée des classes, aux informations, les enfants pleurer car ils n'ont pas envie d'aller à l'école, de travailler. De mon point de vue, lorsque je pense travail, je pense directement à l'école car je suis une étudiante et je vais encore travailler en tant qu'élève pendant de longues années.

Cependant, le mot “travail” peut avoir plusieurs sens : il peut concerner une tâche quelconque à faire, l'école, mais aussi notre métier. Avec le temps et les lois, la durée de travail a beaucoup évolué au fil des années. Aujourd'hui des durées maximales de travail, quotidiennes et hebdomadaires, sont imposées. Selon le code du travail, le salarié ne doit pas travailler au-delà de dix heures par jour. Lorsqu'on compare avec la durée de travail des hommes avant la Révolution, on peut voir que les esclaves des Antilles travaillaient du lever au coucher du soleil, et les ouvriers révolutionnaires travaillaient plus de seize heures par jour. À cette époque-là on peut comprendre que les ouvriers étaient épuisés et avaient besoin de repos. Seize heures de travail par jour est inhumain ; aucun humain ne peut vivre en multipliant les heures sans temps de pause. Le travail est encore aujourd'hui vu comme une souffrance dont on aimerait se débarrasser. En effet, on le voit au quotidien, qu'on soit élève ou adulte, on a souvent hâte que les vacances arrivent pour pouvoir se reposer. L'humain est toujours tenté par la paresse, car grâce en paressant il cherche à échapper à un asservissement ou à des contraintes, il veut fuir la routine que lui impose le travail. Elle nous permet de nous consacrer un temps à ne rien faire, de réfléchir et de prendre du temps pour soi-même. Mais la plupart des gens aimeraient, tout en ne faisant rien, réussir leur vie, gagner de l'argent etc. sans travailler : l'art de ne rien faire donne envie. Lorsque notre travail apparaît comme une tâche à laquelle on ne peut pas échapper et que l'on ne choisit pas, une personne qui a beaucoup de temps libre est enviée. Les personnes nées riches qui n'ont pas de contraintes d'horaires imposées par leur travail font ce qu'elles veulent de leur temps libre. Mais vaut-il mieux être riche sans aucune contraintes, et peut être s'ennuyer, ou faire un travail intéressant qui peut être source d'épanouissement ?

Il se peut que des personnes soient très épanouies dans leur travail. Pour elles le travail est un plaisir et le temps libre est synonyme d'ennui. Le travail peut-il être source de bonheur et de plaisir plutôt qu'une contrainte ? Dans ce cas, on aurait envie d'aller travailler tous les jours ; on ne se lève plus le matin en se disant que l'on

n'a pas le choix, donc on va travailler. Au contraire, on se réveille avec la joie de se dire qu'aujourd'hui, on va apprendre de nouvelles choses et se construire mentalement. Selon la catégorie sociale à laquelle on appartient, on n'est pas toujours libres du choix de notre métier. Certains métiers se transmettent de génération en génération et des familles peuvent contraindre leurs enfants à exercer ce métier. De plus, les études sont un gros investissement financier, ainsi, selon notre catégorie sociale, le choix du métier peut être très restreint et on doit donc se tourner vers des études plus abordables. Le travail peut aussi être vu comme une nécessité : je m'engage dans un métier parce que j'en ai besoin pour vivre et pour devenir indépendant financièrement.

Ainsi, notre épanouissement dans notre travail dépend de beaucoup de critères sociaux et financiers. Ces critères remettent en question la liberté du choix de notre métier et jouent sur le fait que l'on considère le travail comme un plaisir ou non. Si une personne possède les moyens de financer n'importe quelle étude, alors elle aura peut-être la liberté de choisir un domaine dans lequel elle s'épanouira. Peu importe la personne que l'on veut devenir plus tard, nous serons toujours confrontés au travail : il serait donc intéressant de voir dans quelles conditions on peut transformer cette contrainte en un plaisir. À travers mon travail, j'obtiens un certain respect social et je construis ma personnalité. Je me rends utile et créatif. Le travail peut être lassant et rébarbatif mais répéter les mêmes tâches chaque jour c'est aussi s'améliorer et progresser pour devenir plus performant. Selon les domaines, le travail peut être plus ou moins pénible et difficile mais si on le choisit et qu'on le fait avec plaisir et motivation, il peut être source d'épanouissement. Le travail nous aide à nous rendre plus forts et à nous faire progresser d'un point de vue personnel.

Nous sommes confrontés au quotidien avec le travail. Il est souvent vu comme un tâche pénible, comme une épreuve car souvent répétitif et pas vraiment librement choisi. Mais dans certaines conditions, il est utile à la personne qui le fait car il est un moyen de provoquer son épanouissement et son développement personnel, et il peut même devenir une source de plaisir et de bonheur.

Noémie

Noémie a lu *Le droit à la paresse* de Paul Lafargue.

Les humains et la nature : une histoire de ressources

Les ressources de la nature sont nécessaires à la vie des humains. Ils ont trouvé depuis quelque temps un moyen de modifier ces ressources naturelles en puit énergétique pour améliorer leur vie. Cependant, cette transformation n'est pas sans conséquences, car elle est à l'origine de l'épuisement de ces ressources et d'un dérèglement climatique...

L'humain utilise la nature de diverses manières pour satisfaire ses besoins. Les énergies de la nature ont toujours été utilisées par l'humain qui profite des ressources naturelles correspondant aux diverses ressources minérales ou biologiques nécessaires à sa survie.

Depuis l'ère industrielle, l'humain a trouvé un moyen de produire beaucoup d'énergies grâce aux ressources carbonées. Or, on entend de plus en plus parler d'épuisement de ces ressources et on peut alors se demander comment utiliser « correctement » celles-ci par rapport à nous-mêmes mais aussi vis-à-vis de la nature.

Je considère qu'il est essentiel d'utiliser les énergies raisonnablement, qu'il faut être responsable et gérer les ressources naturelles pour limiter les risques éventuels à l'avenir. Avant tout nous devrions ne plus recourir aux énergies non-renouvelables. En effet ces énergies une fois entièrement utilisées ne pourront plus être renouvelées.

Mais l'arrêt de la consommation de ces énergies ne se fera pas si l'humain ne prend pas conscience de l'enjeu de l'exploitation de celles-ci, qui est devenue depuis quelques temps excessive. Pour faire face à ce problème, il faut d'abord que l'humain comprenne les règles de fonctionnement des écosystèmes et des énergies. Connaître la nature de manière rationnelle et scientifique est indispensable pour prendre les décisions les plus appropriées possibles. Si l'on néglige cette étape, on peut agir de manière inutile, voire nuisible.

En prenant l'exemple du pétrole, il faut savoir qu'il provient de la maturation en profondeur des restes des organismes ayant vécu sur Terre depuis des centaines de millions d'années. En connaissance des étapes de la formation du pétrole, il nous paraît évident que cette ressource doit être protégée car sa constitution est beaucoup trop longue à notre échelle de vie humaine.

Étant donné que l'être humain ne connaît pas la conception et les fonctionnements de la nature, il a tendance à être égoïste et ne voit que dans la nature l'occasion de satisfaire ses besoins. Pour comprendre l'importance de ce problème, il faut sortir de la vision anthropocentrée qui est une perception qui place l'humain au centre du monde. En effet, chaque être vivant, quel qu'il soit, humain ou non-humain, possède en soi une valeur intrinsèque qui demande à être prise en considération. La consommation de ces énergies fossiles, comme le pétrole par exemple, est polluante pour la planète et dangereuse pour tous les êtres vivants, que ce soit pour les humains mais aussi pour les animaux et les plantes.

Par ailleurs, l'humain devient de plus en plus dépendant de ces énergies non renouvelables qui sont plus abordables économiquement et qui fournissent une énergie continue, ne dépendant pas des conditions météorologiques, ce qui est grandement avantageux en comparaison des énergies renouvelables. Cependant, sa consommation conduit à l'épuisement des ressources et dans quelques années nous nous retrouverons alors dans des situations complexes.

Nous avons une certaine responsabilité vis-à-vis des générations futures. Nous ne pouvons pas les laisser avec un environnement dégradé et des ressources d'hydrocarbures anéanties. Pour éviter ces problèmes, il faut réfléchir à certaines activités qui proposeraient des relations plus belles et plus nobles avec la nature que celles que nous connaissons. Par exemple, nous pouvons penser à privilégier les énergies renouvelables, qui sont inépuisables et que nous pourrions utiliser sans avoir la crainte de ne plus en avoir un jour.

Cyrine

Cyrine a lu *Le paradis à (re)conquérir* de Henry David Thoreau.

La vertu d'humilité

L'humilité a une grande importance : elle n'est pas seulement une vertu personnelle mais elle permet de vivre avec ce qui nous entoure, c'est-à-dire la nature. Elle permet de comprendre que chaque être a une valeur intrinsèque et que nous ne sommes pas supérieurs à la nature.

Quelles sont les raisons qui poussent l'homme à se sentir supérieur ? En classe nous avons évoqué le fait que les hommes se sentent supérieurs à la nature à partir du texte de J. Baird Callicott « La nature a-t-elle une valeur en elle-même ? » Dans ce texte la conséquence de cette supériorité est par exemple la destruction du milieu dans lequel vivent certains poissons et donc l'extinction de ces mêmes poissons. Cela nous amène à nous interroger sur la valeur intrinsèque des êtres non-humains. Ce sentiment de supériorité provient du fait que nous sommes les seuls êtres dotés d'une conscience et que nous pensons que celle-ci nous rend supérieurs. Mais ce sentiment vient aussi de notre technique. L'homme doté de technique pense que tout ce qui l'entoure, comme la nature et les animaux, est fait pour lui et a une utilité pour lui. Pour lui, la nature est un moyen. Ainsi il mesure tout ce qui l'entoure par sa valeur instrumentale. C'est une vision anthropocentrique. On le voit notamment par la destruction de notre planète. L'homme semble avoir tendance à penser que ce qui n'a pas d'impact direct sur lui n'a pas d'importance. La destruction de la planète n'a pas encore assez d'impact sur nous pour en prendre réellement conscience et ainsi agir.

En quoi l'humilité permettrait-elle d'améliorer notre rapport à la nature ? Comprendre que nous ne sommes pas réellement supérieurs passe par l'humilité. Rousseau quant à lui écrit que l'humilité « est le premier sentiment qui doit naître en nous de l'étude de nous-mêmes. » L'humilité est-elle la vertu qui nous manque pour être en accord avec la nature ? L'humilité c'est la vertu qui consiste à connaître ses propres faiblesses et à agir en fonction de cette prise de conscience. Rousseau se pose une question qui est au cœur de notre société actuelle : si tant d'êtres sont utiles à notre conservation sommes-nous sûrs d'être moins utiles à la leur ?

Nous vivons de plus en plus déconnectés de la nature. Nous nous distinguons d'elle par la technique. Nous pensons que la nature est seulement là pour nous être utile, pourtant nous avons bien une place dans la nature et une utilité pour elle. En effet nous sommes utiles à la conservation des autres êtres et plus généralement de notre planète. Nous sommes les seuls à pouvoir agir intelligemment sur la nature et dans son but. Cependant nous utilisons cette intelligence pour la détruire. Plus la technique de l'homme grandit plus l'homme semble s'éloigner de la nature. Sa place dans la nature change totalement. Il avait par exemple sa place de prédateur. Manger de la viande n'était alors pas un problème, mais nous en avons fait un problème par notre surconsommation. Et plus on s'éloigne de la nature plus notre sentiment de supériorité semble s'agrandir.

Le développement intense des sciences et des techniques a entraîné une exploitation de la nature. Cela a entraîné un grave problème pour l'écologie. Mais pour les hommes le problème n'est pas l'écologie en soi mais le fait que ces problèmes écologiques peuvent avoir de graves conséquences sur l'homme. Être

humble serait donner de l'importance à la nature pour ce qu'elle est, pour sa valeur intrinsèque. Sans avoir une vision anthropocentrique. Cela permettrait par la suite de développer notre altruisme. Être humble serait aussi s'interroger sur nos droits et nos devoirs envers la nature. Avons nous le droit d'entraîner l'extinction de certaines espèces animales ?

Gaby

Gaby a lu les *Lettres* de Rousseau à la comtesse Houdelot.

Plus humains avec la nature

Le monde est rempli d'humains aux cultures différentes, mais la nature commune à tous est au centre de la vie. Nous vivons autour d'elle, grâce à elle. C'est ainsi que l'homme et la nature partagent un lien indissociable.

De nos jours, les communautés occidentales prennent conscience que la nature est de plus en plus détruite à cause des activités humaines. La déforestation massive fait des ravages tant pour la faune et la flore que pour l'air que nous respirons au quotidien. C'est la conséquence directe du rapport à la nature qui est instauré dans nos sociétés. Car les humains ont plusieurs visions de la nature : d'une part, ils y voient l'idée d'une nature vierge comme ressource spirituelle, mais aussi comme une nature qui apporterait des ressources ou des matériaux transformés grâce à la technique qu'ils ont développée. Malgré cela, la nature reste tout de même délaissée, maltraitée. Au fil des années sa présence diminue. Elle est détruite petit à petit pour satisfaire les besoins des humains. Face à cela, certains expriment une envie de retour à une existence plus en accord avec la nature. L'être humain serait à la recherche de son état originel. Malheureusement, notre société nous en éloigne, et faire marche arrière semble difficile.

On trouve cependant sur Terre d'autres populations aux coutumes et aux cultures différentes. Il est vrai qu'il est très intéressant de pouvoir écouter les points de vue et les convictions de personnes qui n'ont pas la même éducation ou les mêmes habitudes que nous. Cela nous permet de porter un autre regard sur l'humanité, d'acquérir une ouverture d'esprit et faire preuve de plus de tolérance envers ce qui nous apparaît comme différent.

La plupart des Occidentaux pensent que ces peuples n'ont pas vraiment "évolué", car ils ne vivent pas dans une société de consommation comme la nôtre. Mais ce n'est que la vision occidentale, pourquoi notre mode de vie et nos convictions seraient-ils meilleurs que les leurs ? Les Achuar par exemple ignorent la distinction que font les Européens entre nature et culture. À partir du moment où un être formule des pensées, exprime des sentiments, etc. alors il n'est plus considéré comme un "être de la nature", et c'est le cas des animaux et des plantes. Malgré leurs apparences, ils sont considérés comme des personnes à part entière. Les Achuar ont la conviction que les animaux, les plantes et les humains font partie d'une même communauté. C'est ainsi qu'ils vivent en parfaite harmonie avec la nature tout en la respectant.

C'est une grande différence par rapport aux populations occidentales. Philippe Descola se souvient lorsqu'il vivait avec ces peuples amérindiens pour les étudier : « Lorsque nous regardions des plantes ou des animaux, nous ne voyions pas la même chose ». Il prend alors conscience que son sens commun n'a rien à voir avec le leur. Sa vision des choses peut être complètement remise en question. Car l'éducation que nous avons reçue est bien différente de celle de ces tribus, et c'est elle qui structure notre perception des êtres vivants et de ce qui importe. Ce qu'on appelle « la nature » dans notre civilisation est une construction de notre culture. Nous vivons dans une société de pouvoir et les populations occidentales ont tendance à vouloir dominer les autres êtres de la nature. Mais de quel droit ? Pourquoi notre vie serait-elle plus importante que celle des animaux ? Les humains depuis des siècles utilisent les animaux dans leur propre intérêt : en s'en servant de cobaye pour tester de nouveaux produits dans des laboratoires, en les tuant et en les chassant pour leur fourrure, peau ou encore leurs cornes, ou tout simplement en tuant massivement des animaux pour se nourrir. Tout cela dans le but d'assouvir les besoins de notre société de consommation, de répondre à la demande toujours plus exigeante des consommateurs. Il est bien malheureux de voir que crocodiles et serpents finissent en accessoire de maroquinerie.

Au contraire en Inde certains animaux sont sacrés, comme les éléphants ou les vaches, les éléphants représentent Ganesh, un dieu à la tête d'éléphant de la religion hindoue. On peut observer que les animaux vivent en liberté dans la rue, ils font partie de la population en quelque sorte. Ainsi, lorsqu'on découvre les cultures des autres peuples, on remet en question notre rapport des humains aux animaux et aux plantes. Notre façon de voir les choses peut sembler universelle, alors qu'en fait elle ne l'est pas du tout. Mais jusqu'où perdure cette différence ? Certains peuples ont lié des relations très étroites avec les animaux et les plantes, à tel point qu'ils peuvent communiquer avec eux dans leurs rêves. C'est ce dont témoigne Philippe Descola lorsqu'il parle des rêves que font certains humains : les animaux et les plantes apparaissent sous d'autres formes pour communiquer avec eux. Ces apparitions sont très importantes dans certaines communautés car elles délivrent des messages qui peuvent même prédire l'avenir, elles indiquent comment agir. Mais communiquer avec les animaux ou les plantes dans les rêves est assez éloigné des croyances chez les Occidentaux. Car cela montre de la part de ces tribus qu'elles ont une grande considération pour eux ; ils font partie intégrante de leur monde à tel point qu'ils font même partie du monde parallèle des rêves. En général, il est plutôt rare pour les Occidentaux de communiquer avec ces êtres comme s'ils étaient des humains et qu'ils parlaient notre langue. En lisant les mots de l'auteur, je me suis rendu compte que ce qui pouvait me sembler être la "normalité" ne l'était en aucun cas pour certains. On ne peut pas s'imaginer ce que vivent d'autres gens tant que l'on ne l'a pas vu ou entendu. Quand on parle aux informations de la forêt amazonienne qui est en train de disparaître à cause de la déforestation causée par des humains, pour moi ce n'est pas vraiment concret parce que je ne le vis pas et que cela ne fait pas partie de mon environnement. Alors qu'au contraire pour ces tribus d'Amazonie, c'est leur habitat entier qui est détruit, ils vivent aux premières loges. C'est leur culture qui disparaît en fumée.

Ce n'est que depuis quelques années que j'ai l'impression qu'il y a une prise de conscience : pendant des années les humains ont épuisé les ressources de la nature, jusqu'au point où il ne reste plus rien à part des conséquences pour l'environnement. Ce qui se traduit par des océans et des mers aussi pollués que l'air. De plus avec le réchauffement climatique nous sommes témoins de l'extinction massive d'espèces d'animaux et de végétaux. Ces signaux d'alertes prouvent que si nous continuons sur ce chemin-là, nous courons à notre perte. Les médias en parlent de plus en plus. Chaque année l'envie de retourner à une vie plus saine loin de notre société de consommation s'accroît. Personnellement la nature me manque, son atmosphère apaisante. Je ne la vois que très rarement, mais quand cela arrive cela ne me laisse jamais indifférent.

Anouk

Anouk a lu *Diversité des natures, diversité des cultures* de Philippe Descola

Entre l'humain et l'animal

Se nourrir est un besoin vital afin que l'être vivant ne meurt pas. Les êtres vivants se nourrissent de différentes façons en fonction de leur évolution mais l'un d'entre eux s'est beaucoup démarqué, l'humain.

Est-il mal de tuer un animal ? Les animaux ont-ils des sentiments ? Qu'y a-t-il de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres ? Ces questions sont relevées par beaucoup de personnes à travers les siècles, comme Voltaire qui écrit en 1772 plusieurs textes à propos du végétarisme.

Il y a 200 000 ans c'était le commencement, de l'espèce humaine. L'humain était nomade et se déplaçait pour chasser des animaux afin de s'en servir pour de multiples usages comme se couvrir, construire des armes et se nourrir. L'animal avait une même valeur nutritive que les baies ou les plantes qu'il pouvait également cueillir ; la viande faisait partie de son alimentation, du moins quand il était à proximité de troupeaux. Car il ne pouvait peut-être pas en manger comme un humain en mange quotidiennement au XX^{ème} siècle, parce que l'élevage n'existait pas et que les animaux migraient en fonction des saisons. Je ne sais pas non plus s'il se posait les questions que l'on se pose aujourd'hui sur ce que l'animal est, en tant qu'être vivant, par rapport à l'humain et ce qu'il peut bien ressentir quand on le tue.

Puis l'humain est devenu sédentaire et il a compris qu'il pouvait élever des animaux en grand nombre afin de subvenir à ses besoins, et plus tard, l'apparition de l'industrie a fait de cette pratique un système de revenus. Aujourd'hui l'humain tue des animaux à la chaîne, il les distribue dans de grandes surfaces et les consomme. Mais aucun de ces humains ne s'occupe de toutes ces étapes à la fois ; car certains le tuent, d'autres le vendent et d'autres le mangent sans jamais avoir vu l'animal entier dans leur assiettes. C'est comme cela que fonctionne le commerce de viande provenant d'être vivants élevés par milliers et entreposés dans des espaces restreints. Alors, l'humain, avec conscience de ce système, prend un parti : certains ferment les yeux et d'autres refusent de se nourrir de cette façon.

Mais ceci va plus loin que manger ou ne pas manger de la viande, car maintenant nous nous remettons fortement en question sur ce qu'est un individu, c'est-à-dire aussi sur ce qui englobe tous les êtres vivants. Aujourd'hui les humains créent des liens avec les animaux, ils ont compris qu'un animal n'est pas si différent d'eux et qu'il y a beaucoup de choses à apprendre d'eux rien qu'en les observant. Certains se posent aussi cette question : est-ce qu'un animal est doté de sentiments comme nous ?

Si c'est le cas, alors l'humain arrêtera d'en manger parce que ce qu'il aura dans son assiette sera un être beaucoup trop semblable à lui. Si l'animal est triste et pleure sur le chemin de l'abattoir, alors l'humain sera triste et empathique, car il ne pourra s'empêcher de s'identifier à l'animal, il pourra même aller jusqu'à le sauver de cette fin que l'animal n'a même pas pu choisir. En effet il se trouve que les animaux ressentent plus de choses que ce que l'on pensait il n'y a pas encore très longtemps ; il pourrait même s'avérer qu'ils ressentent plus de choses que nous les humains. À ce moment-là il devient difficile de tuer un animal, mais toujours pas si difficile de le voir dans son assiette sous une forme qui ne le représente pas. Alors qu'est-ce qui est pire moralement entre tuer un animal et le consommer tel qu'on l'a acheté ?

Si un humain était forcé de tuer lui-même l'animal dont il veut se nourrir, peut-être deviendrait-il végétarien, car se tenir devant l'animal en s'imaginant le tuer serait un supplice, tuer cet animal serait aussi cruel que de tuer un humain. Si l'on observe en détail le corps d'un humain et le corps d'un animal en les comparant, seule l'apparence extérieure de l'animal semblera différer de nous ; et pourtant nous avons des ancêtres communs et beaucoup de similitudes, comme le comportement ou les organes, car nous sommes des animaux. À partir de là il devient impossible de tuer un animal. Pourtant, l'humain sachant cela continue d'en consommer.

Peut-être que ce qui pose problème ce n'est pas le mal qui réside dans l'acte de tuer, mais la façon et le respect que l'on a à l'égard de l'être à qui nous allons retirer sa vie. Il est vrai que le travail de chaîne ne peut pas inclure les sentiments d'un individu : on ne peut pas tuer à la chaîne des êtres vivants sans avoir perdu ses émotions. Le travail à la chaîne reflète un mouvement ou une action qui s'effectue en rythme et en grande quantité, comme si l'on était enfermé dans un cercle sans fin. C'est pourquoi y mêler la vie puis la mort d'un individu est barbare ; seul l'homme est capable d'une telle barbarie. Les animaux sauvages au contraire se nourrissent seulement de ce dont ils ont besoin, bien que la nature puisse nous paraître elle aussi barbare.

Pourtant, l'arbre que l'on coupe ou la plante que l'on cueille sont eux aussi des êtres vivants. Nous avons beaucoup moins de scrupules à leur ôter la vie qu'à celle d'un animal, certainement parce qu'ils sont des êtres silencieux et sans expression du visage. Nous ne pouvons pas vraiment créer de lien avec des végétaux et pourtant ils sont bien vivants. Alors partir du principe que tuer pour se nourrir est mal ferait que nous ne pourrions plus nous nourrir, car tout ce que l'on tue puis mange était à l'origine des êtres vivants. Dans ce cas, la solution est peut-être de consommer moins que ce que nous le faisons, tout en prenant en compte les besoins de l'être que l'on abat.

Emma

Emma a lu *Pensées végétariennes* de Voltaire.

La vraie nature des sciences et des arts

Les sciences et les arts souvent considérés comme des progrès pour l'humain peuvent aussi porter atteinte aux vertus des humains.

En 1749, alors que Jean-Jacques Rousseau rendait visite à Diderot, emprisonné à Vincennes, il découvre le sujet d'un concours organisé par l'Académie de Dijon : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Dans son ouvrage *Discours sur les sciences et les arts* il répond par la négative à la problématique. Il prend plutôt le parti de la vertu, qu'il oppose et compare aux sciences et aux arts.

Dans la première partie de son argumentation, un passage m'a semblé très intéressant : « Les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils semblaient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. »

Rousseau insiste sur le fait que les sciences et les arts sont des disciplines trompeuses et fausses qui cachent leur vraie nature. Il observe qu'ils sont utilisés pour tromper les humains et ainsi leur faire oublier leur infériorité vis-à-vis des despotes-tyrans. Les sciences et les arts seraient alors le résultat des progrès de la technique et du savoir-faire humain, faisant dériver les humains de leur nature vertueuse. Un homme vertueux et simple s'opposerait donc à un homme scientifique et faux. Mais alors, si ces sciences et ces arts sont mauvais, pourquoi la société ne les rejette-t-elle pas ? Peut-être parce que ce côté négatif du progrès que Rousseau souligne n'est pas évident à remarquer. Il prend l'exemple d'un étranger qui vient étudier les mœurs européennes sur l'état des sciences. Celui-ci, peut ne voir que politesse, bienveillance, perfection etc. Il aura une vision assez idyllique de notre société et aura donc en vue des « guirlandes de fleurs ». Alors qu'avec du recul, il aura la vision des « chaînes de fers ».

Rousseau considère que les sociétés les plus respectables sont celles des peuples primitifs comme les Germains, les barbares, les sauvages de l'Amérique etc, qui sont pour lui vertueux. Notamment les barbares qui étaient peu avancés dans le domaine des sciences et des arts, mais qui étaient tout de même dotés de vertu car ils revenaient vainqueurs de leurs batailles. Il montre par la suite que le progrès des sciences et des arts a fait perdre de nombreux peuples avancés et puissants comme ceux de Chine, de Constantinople, de Rome, d'Égypte et de Grèce. Il oppose donc le malheur des êtres civilisés au bonheur des êtres primitifs. Ces derniers sont libres, ils n'ont pas de chaînes de fer qui les entravent, alors que les autres ont beau avoir le progrès scientifique et artistique, ils sont tout de même corrompus. En montrant que la nature avait créé un homme libre et heureux il prouve que la civilisation et le progrès l'ont rendu corrompu et esclave.

Aujourd'hui, cette idée d'une société altérée par le progrès que Rousseau dénonce peut être toujours d'actualité. Prenons l'exemple des progrès de conception des robots utilisés par les chirurgiens pour améliorer les interventions chirurgicales.

À force de toujours les utiliser, les chirurgiens risquent de trop se reposer sur eux et de devenir esclaves. De plus, la société sera émerveillée par ces innovations-là car les gens trouveront cela incroyable que les progrès scientifiques puissent faire cela. Ils ne verront que les guirlandes de fleurs. La vision que Rousseau propose permet de mettre en doute le progrès ainsi que les avancées des sciences et des arts. Il montre surtout l'impact, qu'il juge néfaste, de ces innovations sur les mœurs et la nature de l'humain.

Paul

Paul a lu le *Discours sur les sciences et les arts* de Jean-Jacques Rousseau.

C'est mieux maintenant !

Et si nous faisons l'inventaire de toutes ces choses qui sont mieux maintenant afin de se rendre compte de la chance que nous possédons d'être né-e à notre époque ?

On dit que maintenant c'est à nous les jeunes de prendre la relève, que c'est à nous de construire la nation et de faire en sorte que les choses évoluent. Les personnes âgées ont tendance à dire que les « les jeunes c'est plus ce que c'était », et à cela j'ai envie de répondre qu'ils ont raison, mais que cela ne veut pas pour autant dire que les jeunes d'avant étaient mieux que ceux de maintenant. J'ai juste envie de répondre que nous les jeunes de maintenant nous sommes de vrais jeunes. Nous les jeunes qui vivons en France, nous vivons une jeunesse facile, certes en ce moment certains jeunes pensent vivre de dures périodes à cause de ce virus invisible, mais je pense que ce n'est rien face à ce que nos arrières grands-parents ou encore nos grands-parents ont eu comme jeunesse. Alors la France et bien d'autres pays étaient en guerre et les jeunes n'étaient en fait pas des jeunes car leur jeunesse était volée par le service militaire ou encore par les responsabilités qu'ils avaient. C'est pour cela que j'affirme que c'est mieux maintenant !

J'aime pouvoir parler avec mes amis et ma famille et si j'étais née à cette époque la correspondance aurait été plus compliquée. Avant pour communiquer c'était assez difficile, il fallait écrire des lettres que l'on postait par la suite, mais c'était tout un processus : il fallait d'abord prendre une feuille, puis un stylo et écrire une lettre ; la lettre devait être assez longue pour que la personne ait du contenu à lire, ensuite il fallait mettre un timbre puis aller poster la lettre, mais bien évidemment le temps d'envoi était assez long et pouvait durer plusieurs jours. Maintenant la communication est beaucoup plus simple : on a juste à prendre notre téléphone ou encore notre ordinateur et à parler en temps direct avec notre correspondant, que la personne soit au bout du monde ou à côté la communication se fait en quelques secondes. Cela renforce les liens, même si nous n'avons jamais rencontré la personne ; à travers internet et les réseaux sociaux la rencontre se fait très facilement. Je pense que pour moi cela aurait été très difficile de vivre à cette époque où la communication se faisait par papier.

Avant les personnes jugées comme « différentes » n'avaient pas leur place dans la société. Mais sur quoi se basaient-ils pour déterminer ce qui est normal ou non ? Avant elles étaient montrées du doigt. Maintenant les gens sont plus tolérants, le racisme est puni et les personnes de même sexe peuvent se marier. Je pense que même si certains ont encore la mentalité d'hommes de Cro-Magnon pour beaucoup de personnes les mentalités ont évolué. Maintenant (même si dans certains pays la situation reste encore compliquée) chacun est libre d'être qui il est, de s'habiller comme il veut. Un garçon peut mettre une robe et aimer les garçons librement, il peut également se maquiller. Et tout ça c'est mieux maintenant ! Avant les homosexuels pouvaient être tués pour qui ils étaient, maintenant ils défilent fièrement dans la rue et n'ont plus besoin de se cacher. Maintenant la tolérance fait partie de notre quotidien et sans elle je n'imagine même pas la vie ; sans tolérance rien n'est possible.

Avant lorsque quelqu'un tombait malade il avait de fortes chances de mourir, pour une simple grippe ou une simple fièvre. Les gens vivaient moins longtemps et mourraient jeunes, les remèdes étaient plus que douteux ; on pouvait saigner une personne car on croyait que si la personne était malade c'était à cause de son mauvais sang ou on pensait que mettre du parfum protégeait des maladies. Avant il y avait souvent des épidémies qui ravageaient toute la population comme le typhus ou encore la peste, et il n'y avait aucune solution contre ces maladies. Maintenant la maladie est toute autre ; on ne meurt plus d'une simple grippe (sauf cas particuliers) ni d'une simple fièvre. Qui dans sa vie n'a pas eu de grippe ou de fièvre ? Maintenant lorsque l'on est malade nous allons chez le médecin pour qu'il nous prescrive des médicaments ou des antibiotiques et au bout de quelques jours l'on vient à bout de la grippe. Maintenant la médecine est extraordinaire avec toute les recherches faites et qui se font encore. L'on parvient à trouver des vaccins et des remèdes contre beaucoup de maladies, la plupart des traitements se font à l'échelle moléculaire et non plus par des saignements. Les médecins ne sont plus des charlatans, et ce n'est pas par ce que tu occupes une place importante dans la société que tu peux t'improviser médecin. Maintenant nous avons des équipements contre la propagation des maladies comme les masques que nous portons tous les jours afin que le virus du COVID se propage beaucoup moins. Maintenant nous vivons plus longtemps !

Avant la femme servait d'objet, elle n'était pas traitée comme un être humain et ne servait qu'à rester à la maison afin de s'occuper des enfants et des tâches ménagères. Toute sa vie elle était sous la tutelle d'un homme : au début de sa vie elle était sous la responsabilité de son père ou encore de ses frères, et ensuite une fois qu'elle était mariée elle passait sous la responsabilité de son mari. Alors jamais sa vie la femme n'était sous sa propre responsabilité car même après la mort de son mari, celle-ci passait sous la responsabilité de son fils. Jamais on n'a demandé l'avis des femmes : elles n'étaient bonnes qu'à faire des enfants et à manger. Puis certaines femmes se sont battues pour avoir des droits et enfin maintenant c'est mieux ! Maintenant une femme a presque autant de droits qu'un homme, elle peut si elle le veut quitter le domicile familial et avoir une vie professionnelle. Maintenant une

femme est libre ne pas se marier ou encore de divorcer, elle est libre d'avorter et de voter. C'est pour cela que c'est mieux maintenant !

Célya

Célya a lu *C'était mieux avant* de Michel Serres.

Une réalité altérée par l'amour

L'amour peut être considéré comme une faiblesse et source de déceptions par certains, mais il peut aussi être considéré comme une force et la raison d'un bien-être par d'autres. Mais qu'en est-il des conséquences de l'amour sur nos pensées et nos points de vue, de son influence sur notre perception de la réalité...?

Une expression comme « l'amour rend aveugle » pourrait nous faire croire que l'amour a souvent un effet psychologique (en nous) sur notre vision de la réalité, et ce à différents degrés. Tout d'abord, l'amour peut modifier la perception de la réalité en l'idéalisant. Que ce soit conscient ou inconscient (on s'en rend compte ou non), lorsqu'on est amoureux on idéalise souvent une relation, une personne, voire tout ce qu'il se passe autour. Parfois, la vie, les actions, les événements du quotidien (sans lien avec la personne qu'on aime) nous paraissent même meilleurs, simplement à cause du fait qu'une relation amoureuse saine nous rende heureux, c'est-à-dire une relation où les deux parties se sentent bien, en confiance la plupart du temps, avec un rapport d'égalité dans l'implication, la communication. Cette relation-personne occupe la majeure partie de nos pensées et nous fait « oublier » le reste, ou du moins, les choses graves ne nous semblent plus si graves que ça. Ainsi on a tendance à nous voiler la face, en atténuant et trouvant une excuse à chaque petite chose négative liée à la personne dont on est amoureux. Cela peut être des défauts qu'on estime peu importants, des actions qu'on justifie par un passé douloureux etc. Cette atténuation permet de se rassurer soi-même. D'une certaine façon, on idéalise car on ne veut pas être déçu, et le sentiment de l'amour prend le dessus sur ces petites choses ; on ne veut qu'être heureux grâce à l'amour. Se dire qu'une relation n'est pas parfaite est difficile, car on a une vision idéaliste de l'amour depuis petits avec les nombreuses histoires pour enfants qui se terminent d'une manière heureuse. De ce point de vue, l'amour modifie la perception de la réalité : elle devient ici meilleure bien qu'illusoire. L'objet de notre amour devient plutôt l'idée, l'image parfaite qu'on a créée d'une personne. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'on découvre petit à petit, lorsqu'on devient plus réaliste, des choses négatives dont on n'était pas forcément conscient auparavant, et qui rendent cette image justement moins parfaite.

De plus, l'amour peut aussi être destructeur. Ses conséquences peuvent rendre malheureux comme avec un chagrin d'amour, une trahison, et détruire mentalement une personne. En effet, lorsqu'une relation se termine mal, la personne amoureuse aura parfois tendance à comparer chaque nouvelle situation possible à une situation vécue qui s'est mal passée, lors d'une relation précédente par exemple. Cette personne sera probablement enfermée dans un cercle vicieux avec une vision très pessimiste et souvent peu représentative de la réalité, car elle

verrait le mal là où il n'est pas. Par exemple, une fois trahie par celui/celle qu'elle a aimé(e), elle ne pourra pas avoir confiance en quelqu'un avec qui elle pourrait avoir une relation, pensant que cette personne la trahira aussi. Cet excès de pessimisme peut donc modifier la perception de la réalité en la dramatisant en quelque sorte. Il peut en être de même avec une personne dont l'amour n'est pas réciproque : celle-ci va avoir du mal à croire en l'amour que quelqu'un peut lui porter et aura une vision faussée de la réalité, basée uniquement sur le vécu qui l'aura déçue et rendue malheureuse. Cette vision presque « désespérée » de la réalité découle d'expériences amoureuses précédentes : il s'agit du fait de vivre un événement (ici, nocif car il rend malheureux) du point de vue de son aspect formateur.

Les expériences sont différentes d'une personne à l'autre et elles n'ont pas le même effet psychologique sur notre perception de la réalité. L'expérience amoureuse peut par exemple permettre d'éclairer la réalité et d'en avoir plus conscience : puisqu'il s'agit d'une expérience, on apprend grâce à elle de nouvelles choses sur la vie, on grandit et on gagne en maturité. On découvre grâce à l'amour certains aspects de la vie réelle (donc de la réalité) que nous ignorions peut-être auparavant. Par exemple, des événements de cette expérience comme les disputes, les désaccords, les voyages ensemble, permettent de se rendre compte de certains points de notre personnalité et de notre caractère, de mieux se connaître, de découvrir des envies etc. Ici, l'amour rend plus lucide et plus réaliste à travers les expériences qu'il nous fait vivre.

Ainsi, l'amour peut nous aliéner ou au contraire nous révéler. Un amour partagé, c'est-à-dire une relation où les deux personnes sont amoureuses, peut être toxique : l'un des protagonistes (ou les deux) se sent mal, ressent un inconfort et un mal-être au sein de cette relation, il en devient malheureux. Dans ce cas, lorsque la relation est finie, il perd souvent une part de lucidité et n'écoute plus qu'une certaine haine issue de la déception qui le rend pessimiste, comme après un traumatisme. À l'inverse, une relation saine, de confiance, permet de réaliser des choses qu'on aurait peur de faire seul : se sentir compris et soutenu par quelqu'un qu'on aime nous donne confiance en nous et nous pousse à plus oser, à réaliser de nouvelles choses. Celles-ci nous révèlent certaines de nos réactions et la manière dont on est capable de faire face à certaines situations. Il en va de même avec un amour non réciproque bien qu'à un degré moindre, car on n'a pas cette assurance de la part de la personne qu'on aime.

Finalement, l'amour et les conséquences qu'il entraîne ont une capacité à modifier notre perception de la réalité, comme par exemple en créant un idéal, ou encore des doutes qui n'ont pas lieu d'être. Toutefois, on peut être amoureux et réaliste : les différentes expériences vécues nous apprennent beaucoup de choses sur la réalité qu'on ne connaissait pas forcément.

Alexandra

Alexandra a lu *Eloge de l'amour* de Alain Badiou

Dis-moi si c'était réel

Fuyant son passé – une histoire d'amour de jeunesse qui n'a peut-être été qu'une simple illusion – Fiorella, déterminée à avoir le fin mot de l'histoire, écrit une lettre à son amant dans laquelle elle se remet en question et demande de l'aide pour altérer son jugement.

Se permettre parfois de tout oublier, de ne garder que l'essentiel. Oublier tout ce qui nous empêche de vivre pleinement. Ne plus se poser de questions et ne pas penser aux conséquences. C'est comme ça que nous devons vivre. Mais malheureusement dans notre monde ce n'est pas si facile, c'est même impossible. Pourtant je ne pense pas être la seule à vouloir y échapper. Et le meilleur moyen d'y parvenir c'est l'imagination. Le pouvoir d'imaginer est formidable. Nous pouvons transformer tout ce qui peut nous paraître banal ou insignifiant en quelque chose d'extraordinaire. Il suffit juste d'être inventif. Cependant comme tout il y a un inconvénient. Dans le cas présent, l'imagination peut être une déformation de la réalité, autrement dit une illusion.

Je me demande donc si tout ce qu'on a vécu n'était pas qu'une simple illusion. Est-ce que notre relation a été romantisée par mes mensonges. L'expression « voir la réalité en face » suppose que l'on déforme la réalité grâce à notre imagination : on crée nos propres mensonges. On s'y plaît et on s'y perd. Mais pour une fois voyons la vérité en face. Je me perds dans mes pensées en imaginant un avenir improbable, un sentiment d'admiration surgit en moi – ou est-ce de l'amour ? À toi de me le dire.

Pendant des années j'ai grandi à travers toi. J'ai analysé les moindres de tes paroles. Et malgré moi plus j'analysais plus j'espérais. Mais l'espoir me faisait-il mentir ?

Je pensais que t'arrêter un instant en t'empêchant de réfléchir me permettrait d'installer un moment de tranquillité en toi. Un moment où tu porterais seulement ton attention sur ma présence. Le passé et l'avenir ne t'appartiendraient plus, tu ne pourrais plus t'en soucier. À la suite de cette réflexion je m'imagine un moment romantique où tout ce que j'ai vécu ne se soit pas seulement passé dans mes désirs les plus profonds : que tu as éprouvé autant de désir, de peur mais aussi de souffrance. Mais l'espoir fait vivre et parfois nous fait mentir.

Je réalise à présent, en écrivant cette lettre, que tu as seulement été ma marionnette. Tu faisais tout ce que j'espérais et les moments inattendus étaient seulement la réalité qui prenait le dessus. Tu avais de nombreuses petites habitudes, alors il suffisait que je me mette à l'endroit propice pour que nos regards puissent se croiser. Chaque action était un bout de l'histoire. Je pouvais attendre des heures dans le froid en regardant les passants, en espérant la continuer avec un simple regard venant de ta part. Un simple regard peut nous apprendre beaucoup de chose. Une minute trente dans la vraie vie était égale à quatre lignes dans ma fantastique histoire. Mon histoire était donc remplie d'analyses aveuglées par l'amour qui se détournait de la réalité. Le sens de tes paroles mais aussi de tes actions étaient

détournées de leur véritable réalité, autrement dit de leur véritable signification. Or mon jugement seul était affecté, pas mes souvenirs.

Mais ne crois-tu pas que seul celui qui a commis les actions serait à même d'enlever toutes ses illusions pour faire apparaître la réalité ? Voilà à présent que j'ai trouvé la solution. Seule une réponse claire à tout cela pourrait me ramener à la réalité de tout ce passé.

Grâce à tes aveux, j'acquerrai la connaissance qui me permettra de raconter l'histoire autrement. Toutes mes analyses seraient simplement psychologiques et non philosophiques. Et elles ne seraient plus remplies de mensonges, mais elles révéleraient les coïncidences qui m'ont fait les inventer.

Essayons de raconter cette histoire. Un petit jeune homme, aux cheveux bruns avec des mains de pianiste tenaient quatre baguettes. Il les faisait rebondir sur les lattes de son instrument avec un sourire aux lèvres. Concentré, les notes défilaient sans la moindre erreur. À la fin de chacun de ses morceaux, un silence régnait, quelques instants de pur bonheur. Je me disais qu'un ange passait. J'admira simplement la façon dont il brillait à l'endroit où moi j'échouais.

Avec le temps je me rends compte que l'attachement que j'ai développé à son égard est né grâce à l'œil aiguisé de ma tendre mère. Car le jour de mon premier concert il était sur le bas côté de la scène, me regardant jouer avec deux autres musiciennes. Il ne regardait que moi, pas un seul regard ailleurs. À partir du moment où ma mère m'a dit qu'il était très charmant et que je retenais son attention, c'est devenue une obsession.

Il est devenu ma préoccupation numéro une. Et mes illusions ont commencé. Mais parler d'illusion n'est qu'une interprétation. Elles n'influencent pas ma mémoire. Cependant je me rappelle de tout jusqu'au moindre détail. Ta façon de marcher, tes vêtements, tes coupes de cheveux et bien d'autres choses encore.

Mais si je dois simplement continuer à raconter l'histoire, je ne peux me résoudre à te poser des milliers de questions.

Car seule la vérité est faite de connaissance.

Fiorella

Fiorella a lu les *Lettres* de Rousseau à la comtesse Houdelot.

Rêver

Je me suis souvent demandée d'où pouvaient venir nos rêves et pourquoi ils paraissent parfois si réels. Qu'est-ce que l'on vit dans les rêves ? Qu'est-ce qu'ils nous donnent envie de vivre ? Comment influencent-ils nos décisions ?

Freud explique que la connaissance de soi est nécessaire à la guérison et à l'équilibre de la personnalité. Il faut remonter aux idées inconscientes, responsables de la souffrance pour les rendre conscientes, et supprimer les conflits intérieurs ainsi que la division du sujet avec lui-même.

Quand je pense aux rêves, je me dis qu'ils nous permettent vraiment de nous créer un monde nouveau, excentrique et vaste. Ils sont un moyen de pouvoir réaliser

nos désirs impossibles le temps de quelques heures en y ajoutant encore plus de folies. Le rêve est une représentation, une pièce de théâtre que notre inconscient exécute pour nous. Selon notre humeur, celui-ci choisit la pièce qui sera jouée. Notre inconscient serait alors conscient qu'une autre personne se cache en nous. Quelque chose que je ne peux pas atteindre, excepté dans mes rêves.

Mes rêves reflètent mon état d'esprit, mon attitude intérieure. En effet, quand je me sens angoissée, la plupart du temps j'ai tendance à faire des cauchemars, et parfois si je parle ou pense à une personne en particulier la journée, il y a de fortes chances qu'elle apparaisse dans mes rêves. Mais tout ne se passe pas exactement comme dans un théâtre classique, tout est décuplé et bien plus exaltant ; nous nous retrouvons au centre de notre propre histoire, et nous pouvons devenir le personnage principal ou bien un spectateur, et puis même les deux durant une même nuit. Le rêve ne raconte pas d'histoires banales et surtout il ne les raconte pas avec la logique que l'on aimerait trouver. Lors de notre réveil notre conscience ne retrouve pas dans le déroulement des événements du rêve le bon sens et la suite raisonnable qui pourraient nous rassurer, notamment lorsque l'on rêve de quelque chose qui ne s'est jamais produit mais qui semble pourtant bien réel. Ou bien parfois on se souvient de passer d'un lieu à un autre sans transition logique, sans en comprendre le sens. Je pense que notre inconscient ne fait rien au hasard ; le rêve a pour but de créer un lien et une communication entre notre esprit et notre âme, nous sommes les destinataires des messages envoyés par nos rêves. Le conscient a souvent peur d'apprendre ce que le subconscient veut nous faire passer à travers le rêve ou bien ne veut tout simplement pas l'apprendre. En réalité, je pense que parfois nous avons peur de comprendre certaines choses, ou bien d'admettre certaines choses ou sentiments, et le rêve est un moyen de nous éclairer. Le rêve permet de communiquer des messages et pour cela il se sert de souvenirs personnels, de faits vécus, ou alors d'événements récents encore dans notre mémoire.

En interprétant le mot rêve comme un idéal que l'on projette pour soi, je pense que rêver peut nous aider à nous réaliser, à devenir nous-mêmes. Chaque individu ne choisit pas sa famille, le pays, le monde dans lequel il vit. Et si la vie dans laquelle nous sommes coincés était comme une peau ou bien une carapace, un costume que l'on ne choisit pas nécessairement mais qu'on serait obligé de supporter. Il est clair qu'à un certain moment de notre vie, de notre existence, nous allons vouloir devenir nous-mêmes et sortir de notre ombre : nous révéler. Alors est-ce que nos rêves ne seraient pas le reflet de ce que nous désirons vraiment être ou de ce que nous sommes vraiment au fond de nous ?

Nos rêves coulent tel un cours d'eau, passant par des conduites forcées, des barrages, mais le flux et le courant ne cessent jamais. Ce cours d'eau découle d'une source, de plusieurs sources et ça ne cesse jamais d'affluer ; c'est quelque chose qui ne peut pas sécher tant tous les jours que nous vivons permettent de l'enrichir. Quel beau songe de pouvoir s'installer sur une barque, flottant et avançant paisiblement sur le courant d'un rivage de nos rêves et de notre imaginaire. Nous serions entourés de choses plaisantes, propres à nous. Nous serions les seuls à pouvoir les comprendre et à en avoir la clé, comme un jardin secret, un devenir intérieur.

Les rêves peuvent aussi nous pousser à nous fixer des objectifs. Même si pour certains ils sont trop fous et irréalisables, je pense qu'ils sont moteurs de chacune des décisions que nous prenons. Ils nous poussent à prendre des risques, à prendre notre vie en main. Mes rêves m'habitent, ils apparaissent et cela me pousse à prendre de nouvelles décisions. Et je sais que c'est à moi de faire en sorte qu'ils prennent vie ailleurs que dans mon imaginaire. Bien sûr, certaines choses ne dépendent pas de nous, mais pour le reste je pense que chacun devrait se battre pour ce qu'il désire. Et puis, puisque nous pouvons les rêver, alors pourquoi ne pas pouvoir les réaliser ? Il suffit juste de pouvoir rêver.

Mélissa

Mélissa a lu *Le rêve et son interprétation* de Sigmund Freud

La route vers le bonheur

Le bonheur ne s'obtient pas par hasard. Il faut aller le chercher et choisir le bon chemin pour l'atteindre. Mais comment s'y prendre ? C'est d'abord un travail sur soi qui importe, et qu'il faut renouveler tout au long de la route qui mène vers le bonheur.

Le bonheur est un ressenti qui est plus rare qu'on ne le pense. Nous pouvons ressentir de la joie sans être pour autant heureux. Le bonheur serait une sorte de joie que l'on ressent constamment et sur une très longue durée. Mais alors comment l'atteindre et d'où vient-il ? Il y a, je pense, beaucoup de choses à prendre en compte. En effet, le bonheur ne s'obtient pas par hasard. Il faut aller le chercher et choisir le bon chemin pour l'atteindre.

La première chose à prendre en compte serait l'amour de soi. Je pense que le bonheur et l'amour de soi sont liés. Pour être heureux il faut savoir s'aimer soi-même avant d'aimer les autres sinon comment peut-on vivre constamment sous l'identité d'une personne que nous n'aimons pas ? La nature humaine est telle que nous faisons constamment attention au regard que les autres ont sur nous et notre personne, en tout cas, une majorité de gens sont comme ça malgré ce qu'ils prétendent. On ne veut pas renvoyer une mauvaise image en dépit de ce qui nous plaît. Or pour être heureux il faut faire ce qui nous plaît tout en respectant les autres. Dans notre famille on va souvent faire attention à l'image que l'on renvoie, mais est-ce que cela changerait quelque chose ? Les personnes nocives peuvent se trouver dans notre entourage très proche et quand il s'agit de la famille, on va souvent se priver ou se retenir de parler. Mais une personne qui nous veut réellement du bien ne trouvera pas de réflexions, de reproches ou de mauvaises critiques à des actions que l'on fait et qui ne changent la vie de personne à part nous. Si elle voit que cela nous rend heureux, elle nous poussera à le faire. De nombreux parents interdisent certaines activités à leurs enfants par peur du regard des gens, plus particulièrement de leur famille, comme par exemple la danse ou le chant. Pourtant, ils savent que leurs enfants seraient heureux en pratiquant cette activité.

Ressentir de l'amour envers soi-même n'est pas du narcissisme contrairement à ce que certains pensent. Le narcissisme est abusif mais l'amour de soi est essentiel pour bien vivre et il est compliqué à atteindre. Il faut savoir se valoriser auprès de

ses propres yeux plutôt que vouloir se valoriser auprès des gens. Je pense que ce point-là est essentiel, voire même, un pilier pour atteindre le bonheur car même en cas d'échec, si l'on connaît sa valeur, on sera moins touché voire même intouchable. Le fait de connaître sa propre valeur efface la valeur que d'autres personnes pourraient nous donner. On sera donc moins vulnérable à leurs remarques ou leurs reproches, s'ils sont déplacés. En revanche, si l'on n'est pas conscient de ce que l'on vaut, on laissera les autres nous dicter notre valeur et donc éventuellement nous dévaloriser. Les reproches et les remarques en question, même s'ils sont déplacés seront pris en compte et on prendra ça pour nous définir personnellement. Pourtant, nous sommes les seuls à vivre constamment avec nous-mêmes, donc les seuls capables de nous définir réellement. Il s'agirait donc de la clef du bonheur.

Ensuite, beaucoup de personnes pensent que l'amour est essentiel pour être heureux. Je pense que l'amour peut autant apporter du bonheur que détruire des gens. Pour être heureux réellement, il ne faut pas désirer une personne, car un jour ou l'autre l'attachement que l'on ressent envers elle nous rendra malheureux. L'amour fait dépendre le bonheur de la personne avec qui l'on est. La moindre dispute ou le moindre mal entendu peut faire énormément de mal. Il s'agit d'un attachement si grand qu'il peut en une seconde détruire tout ce qu'une personne a construit pour elle-même. Lorsque l'on perd la personne que l'on aime à la suite d'une dispute, on n'a pas d'autres personnes sur qui se rattacher contrairement à l'amitié. En amitié, il nous restera toujours un autre ami alors qu'en amour, dans la majorité du temps, on est avec une seule et unique personne. Construire une amitié est plus facile que construire un amour. L'amour peut donc apporter des instants de bonheur comme des instants de malheurs, et n'est donc pas essentiel pour ressentir du bonheur – sauf si l'on arrive à tomber sur la bonne personne ce qui, je pense, n'est pas fréquent ou beaucoup moins fréquent dans notre société.

Il y a tout de même d'autres sortes d'amour comme celui que l'on ressent envers ses amis et sa famille. Je pense que celui-ci est plus important pour le bonheur pour de nombreuses personnes. L'amour des parents ou de la famille est essentiel pour un enfant. On est plus heureux lorsque l'on se sent entouré de personnes saines, avec lesquelles on peut rire et se confier, qui veulent notre bonheur et à qui on souhaite le bonheur aussi. Cependant, le cercle familial peut contenir des personnes nocives ou toxiques qui entraveraient le bonheur de leurs proches volontairement. Ces personnes, pour moi, ne sont pas heureuses et ne veulent donc pas le bonheur des autres. C'est pour cela qu'elles font obstacle à leur bonheur. Les personnes visées sont forcément malheureuses d'une part du fait qu'elles ne peuvent pas faire ce qui les rend heureux et d'autre part du fait qu'elles voient que leurs proches ne veulent pas leur bien. La possibilité de trouver le bonheur vient en grandissant lorsqu'on a la possibilité de se séparer de ces personnes ou simplement de s'en éloigner. L'autre possibilité est de réussir à trouver des amis sains sur qui compter en dehors de sa famille.

Pour finir, je pense que le bonheur survient si l'on a traversé des moments difficiles pour l'atteindre. Il s'agit de l'objectif de tout le monde. On cherche tous en quelque sorte ce bonheur et on travaille énormément pour l'avoir. Or pour l'atteindre des sacrifices sont essentiels. Les obstacles au bonheur seraient donc présents autant à l'extérieur de nous qu'à l'intérieur. Si l'on n'est pas heureux avec

soi-même et que l'on ne s'aime pas assez, on ne pourra jamais être heureux. Tout de même l'environnement joue un rôle aussi. Un mauvais environnement est un obstacle au bonheur. Les personnes nocives qui nous entourent apportent simplement de la négativité à notre vie. Il faut réussir à se séparer de celles-ci au risque d'être seul, or si l'on s'aime assez rester seul n'est pas un problème. Il faut donc se débarrasser de tout ce qui pourrait s'opposer au bonheur si l'on veut l'atteindre, et cela serait un gros tri à effectuer. Dans ces moments compliqués, on rencontre de la tristesse et parfois même de la colère, mais sans connaître ces sentiments on ressentirait moins le bonheur. Ces émotions sont donc essentielles pour atteindre celui-ci. Il s'agit en fait à la fin d'un travail sur soi grâce aux émotions que l'on ressent, mais aussi un travail sur notre environnement. Il faut donc de l'ambition, du courage et être déterminé dans ce que l'on entreprend, car lorsque nous atteignons ce bonheur le sentiment sera multiplié. On sera plus heureux et on se sentira plus méritant si l'on a enduré et souffert pour obtenir ce bonheur et il sera donc amplifié par ces faits-là. Il vaut donc mieux travailler énormément, sacrifier et endurer pour atteindre nos objectifs plutôt que de voir tout ce que l'on souhaite tomber du ciel. Le bonheur ne vient donc pas par hasard. Il vient à la suite d'un travail que l'on fait au cours de notre vie, particulièrement lors de notre adolescence ou au moment où l'on commence à construire et à visualiser notre avenir. On en vient à se poser énormément de questions sur ce qui nous entoure ou sur nous-mêmes. Si ce travail est correctement effectué, alors le vrai bonheur est accessible.

Maïssane

Maïssane a lu *Du bonheur et de l'ennui* d'Alain.

Le bonheur pour tou-te-s ?

Après avoir lu "Est-ce tout naturellement qu'on devient heureux?" d'Aristote, tiré de l'ouvrage Ethique à Eudème, je me suis demandé si le bonheur était à la portée de tout le monde. Dans ce texte je me questionne donc sur l'existence du bonheur et sur les moyens d'y parvenir.

Recherché par tout le monde, le bonheur peut paraître pour certains inaccessible. De nombreuses personnes diront que c'est à travers un équilibre de vie qu'il est possible de le trouver. Mais ce bonheur est-il accessible à tout le monde ? Commençons par définir brièvement qu'est-ce que le bonheur, car avant de chercher à déterminer qui peut l'atteindre, il nous faut être fixé quant à sa définition. D'après Aristote, il s'agirait du bien ultime que l'on peut posséder ; on le recherche pour ce qu'il est et non pas pour ce qu'il apporte car il est une fin en lui-même. Autrement dit, rechercher à être heureux, c'est rechercher une finalité qui nous apporterait jouissance pour ce qu'elle est.

Le bonheur a longtemps été associé à l'argent et à la richesse matérielle, mais en réalité on se rend compte que les personnes riches ne sont pas forcément heureuses et qu'elles ont du mal à le devenir. Ce qui est d'autant plus paradoxal, c'est que si l'on donnait une partie de la richesse d'un riche à un pauvre, celui-ci serait, pendant un certain temps, heureux. C'est au moment où la richesse devient une

habitude, et que s'offrir des choses fabuleuses devient monotone, que le bonheur lié à l'argent s'estompe. Je ne dis pas que les personnes aisées financièrement ne pourront pas être heureuses, mais elles devront trouver un autre facteur que l'argent pour le devenir. Dès notre naissance, qui est un événement que nous ne pouvons choisir, nous avons destin préalablement tracé : tu nais dans une famille riche, tu ne manques donc de rien et tu es assuré d'avoir un avenir ; au contraire tu nais dans une famille pauvre, c'est à toi de t'en sortir par tes propres moyens et de construire ton propre avenir. Atteindre la stabilité financière sans l'aide de qui que ce soit peut apporter plus de bonheur que ceux pour qui cela est déjà acquis depuis leur enfance. Sans argent, il est difficile de s'attarder sur le bonheur car ce qui nous préoccupe le plus est notre survie, et non pas nos conditions de vie. Un sans-abri ne trouvera de stabilité nulle part, malheureusement pour prétendre à être heureux, la plupart du temps il se noiera dans l'alcool et les drogues, ce sera alors un bonheur artificiel qui s'estompera très vite.

À travers cet exemple, on peut dire que le bonheur s'associe à une richesse intellectuelle et non pas matérielle. Cette richesse intellectuelle est-elle à la portée de n'importe qui ? On peut partir du principe que cette richesse d'esprit s'acquiert à travers les expériences que nous traversons tout au long de notre vie. Cela dépend dans un premier temps de l'environnement dans lequel nous sommes nés, mais aussi de nos choix qui nous mènent à emprunter tel ou tel chemin. On peut donc naître dans une famille qui sera une barrière à notre bonheur, comme par exemple les enfants qui ont des parents violents, ou bien qui exercent une pression mentale sur eux. Dans ce cas, les enfants auront du mal à être heureux. Mais un enfant grandit et devient adulte ; une fois majeur il pourra partir de chez lui et construire sa propre vie. Un traumatisme peut laisser des séquelles mentales, son impact variant aussi selon les individus, pouvant empêcher l'atteinte du bonheur. Il y a donc une part des facteurs du bonheur qui ne dépendent pas de nous, comme notre famille, notre environnement, mais il reste bien des facteurs qui dépendent de nous seul, comme nos convictions et les choix qu'elles engendrent, nos objectifs de vie et les moyens que nous sommes prêt à donner pour parvenir à notre but. Les obstacles de la vie sont imprévisibles, ils peuvent détruire une personne de l'intérieur, et l'empêcher d'être réellement heureux pour le reste de sa vie. Ce n'est parce que nous sommes faible mentalement que la perte d'un proche nous atteint, c'est parce que cela crée un déséquilibre dans notre vie et y laisse un vide qui est impossible à combler, la personne défunte ne réapparaîtra jamais.

Les choix de vie ont un rôle important : ils permettent ou non d'avoir une vie saine, mais aussi de se lier avec d'autres personnes qui pourront être source de bonheur, même si pour ma part je pense que le vrai bonheur s'atteint seul. C'est-à-dire que si nous ne sommes pas capables d'établir seul notre bonheur, il suffit qu'on nous enlève la personne qui nous « aide » à être heureux, pour que l'on devienne malheureux. Le bonheur est comme un art, tous deux n'ayant aucune finalité, il faut travailler le bonheur, apprendre à le laisser rentrer dans notre vie, accepter qu'il vienne et parte. Dans ce sens nous sommes nous-même les seules personnes à pouvoir nous rendre heureux, car le bonheur est à l'intérieur de nous et non pas à l'extérieur. On pourra considérer le bonheur comme artificiel si, une fois coupé de liens sociaux, il disparaît.

Le bonheur n'est pas acquis dès la naissance et de nombreux facteurs rentrent en jeux, la plupart du temps aux hasards. Certaines personnes vivent ou ont vécu des événements incompatibles avec le bonheur. Le bonheur n'est donc pas donné à tout le monde mais les décisions que nous prenons peuvent avoir un rôle dans celui-ci. Ces décisions ne sont pas universelles à tous, chacun réagit à sa manière aux événements extérieurs à nous, mais le bonheur est avant tout à l'intérieur de nous et il faut apprendre à le cultiver. La route vers le bonheur est une longue ascension, et je pense que tout le monde peut l'atteindre à sa manière s'il s'en donne les moyens.

Margot

Margot a lu "Est-ce tout naturellement qu'on devient heureux?" d'Aristote.

Est-ce que le savoir prive les hommes du bonheur ?

Le savoir est essentiel au développement humain, il sert à construire la pensée, les réactions, les idéaux ou encore les buts de chaque personne, et cela dès le plus jeune âge par l'éducation. Cela se poursuit par les études supérieures, l'emploi que l'on a ou encore une simple conversation. Le cerveau trie seulement les nouvelles dites primaires et secondaires et peut se permettre d'oublier d'autres informations « facultatives » et ce type de tri est unique chez chaque être humain. Toutefois, serait-il possible que cela nuise au bonheur humain ?

Voltaire écrit de nombreux essais liant savoir, bonheur, paix et société qui se complètent, donnant l'hypothèse que le savoir peut nuire au bonheur. Dans « l'éducation des filles », écrit en 1761, nous suivons une conversation portée principalement sur la volonté de Sophronie d'épouser Éraste, car elle l'aime du plus profond de son cœur, mais qui préfère Ariste, qu'elle apprécie et qu'elle « espère aimer ». Dans cet écrit, on met en opposition le fait que Sophronie fut éduquée par sa mère, et non dans un couvent où la majorité des filles étaient éduquées.

Ici, on comprend que son savoir acquis grâce à la découverte du monde extérieur par opposition aux filles envoyées au couvent fait qu'elle est « contrainte » de vivre non pas dans le présent, mais de prévoir afin de s'assurer qu'elle ne sera pas confrontée à un tourment perpétuel. « On ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. » Insinuant le modelage systématique de ces institutions et l'illusion d'un bonheur inexistant a posteriori, « vous le regardez comme un libérateur, et, fut-il un singe, vous vous croyez trop heureuse » et la nécessité expérimentée et de se construire un bagage pertinent, de ne pas suivre aveuglément des dires ou un apprentissage afin de discerner le vrai, de la fausse gaieté. Préférant sauvegarder une prévision de bonheur tardive à long terme plutôt qu'une joie à effets, certes immédiats, mais à court terme et suivie de nombreux combats émotionnels.

D'autre part, bien que dans l'éducation des filles, Voltaire émet l'idée que la connaissance et le savoir permettent généralement lorsqu'elles ont été développées de manière intuitive, de par la découverte ou l'étude, de cultures, de paysages et de la découverte de soi afin de trouver dans le futur, un bonheur précédé par une

émotion négative, dans ce cas-ci, la déception, afin que ce bonheur soit prolixe, il énonce également dans son écrit « Entretiens d'un bachelier et d'un sauvage », entretiens entre un Bachelier parisien et un Amérindien francophone ayant du « bon sens » amené par le gouverneur de Cayenne, que le savoir absolu et que l'avidité de connaissance est une chose ne permettant pas de vivre en harmonie avec une quelconque communauté.

Tout d'abord, nous pouvons voir au premier abord un ethnocentrisme ancré dans le fil de la discussion, le bachelier valorisant son État et son ethnie qu'importe les arguments de l'homme guyanais et énonçant des faits et des exemples d'anciennes civilisations non connues du sauvage, cela ayant pour but de l'impressionner. Le sauvage, utilisant un langage et des termes similaires à ceux du bachelier bien que celui-ci utilise un vocabulaire plus proche de la nature, « les nègres ont de la laine, et vous et moi portons des cheveux. »

Dans ce cas-ci, le bachelier refuse le questionnement et la réflexion afin de faire valoir sa contrée. Il essaye de connaître, le parti-pris du sauvage sur des choses considérées comme abstraites comme l'âme, lorsque le sauvage ne répond de manière construite que sur des choses, idées ou alors « situations » qui peuvent être perçues de manière sensorielle et émotionnelle. C'est pourquoi, il trouve étrange que bien que le bachelier se dise « plus civilisé », il dénigre en utilisant des termes liés aux idéaux de René Descartes.

« Nous appelons encore sauvages les bêtes qui ne sont pas apprivoisées, et qui s'enfoncent dans les forêts », sans pour autant comprendre les arguments de son interlocuteur, montrant une société si avide de savoir qu'elle ne vit que pour amasser alors que dans le nouveau monde, les Amérindiens vivent pour profiter de la vie, sans excès et en toute équité. Ce qui permet une simplicité de la vie montrée de manière explicite.

Assad

Assad a lu *De l'éducation des filles* de Voltaire.

Marie, femme à l'avant-garde pour l'égalité

Au milieu du XVII^{ème} siècle, un nouveau mouvement proclamant la liberté des femmes naît. Contrairement aux autres mouvements, il ne fait pas appel à la mythologie ou à la religion. Il fait principalement appel à l'argumentation philosophique. Il prouve que la différence des sexes est purement biologique et que l'égalité spirituelle constitue une certitude.

Égalité des hommes et des femmes est un pamphlet qui s'attaque aux opinions, aux mœurs et aux institutions destinées à consolider la subordination des femmes. Marie de Gournay exprime sa volonté de se défaire du paradigme culturel de son époque, qui prône l'essentialisme et la différenciation hiérarchique des sexes. Son intention n'est pas de prouver la supériorité de la femme sur l'homme afin de contrecarrer la multitude des théoriciens qui s'acharnent à persuader du contraire. Son propos consiste à interroger la pertinence d'une représentation dualiste des sexes.

Pour cela, la philosophe inscrit son questionnement dans le cadre d'une philosophie de la nature. Pour savoir si l'homme est naturellement supérieur à la femme, ou l'inverse, il faudrait que nous puissions déterminer ce qui dans la nature relève d'une perfection ou d'une imperfection. Situer hiérarchiquement la femme par rapport à l'homme impliquerait de pouvoir se référer à une échelle des êtres ou à une représentation du monde comme hiérarchie. Pour expliquer l'infériorité de la femme, on évoquera, par exemple, son animalité. L'animal étant assimilé au niveau le plus bas de la Création. Pour marquer sa supériorité, ou la supériorité de l'homme, on insistera, en revanche, sur une parenté avec le divin pensé comme le degré le plus haut. Or cette vision hiérarchisée de l'univers est précisément ce que Marie de Gournay s'attache à récuser en premier lieu. Parler de supériorité ou d'infériorité d'un sexe par rapport à l'autre n'a plus de sens dès lors que les notions de supériorité ou d'infériorité sont reconnues comme dépourvues de signification dans la nature elle-même.

« La plupart de ceux qui prennent la cause des femmes, contre cette orgueilleuse préférence que les hommes s'attribuent, leur rendent le change entier ; car ils renvoient la préférence vers elles. Quant à moi qui fuis toutes extrémités, je me contente de les égaler aux hommes : la Nature s'opposant aussi pour ce regard, autant à la supériorité qu'à l'infériorité. » Marie de Gournay associe le refus d'une représentation traditionnelle de la nature comme hiérarchie et l'effondrement de toutes les formes de subordination, y compris sexuelle.

En expliquant par l'orgueil humain la croyance dans les notions de supériorité ou d'infériorité, la philosophe confirme l'influence de Montaigne. Selon le sceptique moderne, c'est la présomption qui conduit l'homme à penser qu'il est supérieur aux autres créatures ou que le monde a été conçu pour lui. En réalité, nous n'avons aucune connaissance de l'organisation de l'univers. Selon de Gournay, le dualisme hiérarchique des sexes ne repose sur aucune raison objective ou sur aucun ordre naturel. Il incombe à l'arrogance.

Elle écrit : « J'ai donc raison de le nommer Ombre par sa néantise : sans ajouter qu'il est d'ailleurs encore mon ombre et mon image, d'autant qu'il exprime la figure de mon esprit, maîtresse pièce de mon être. » En effet, l'égalité des hommes et des femmes appartient à un ensemble de textes intitulé au départ *L'Ombre de la demoiselle de Gournay*. L'œuvre de cette auteure est profondément marquée par le sentiment de la « néantise » du genre humain, régulièrement évoqué dans les *Essais* de Montaigne. Chez lui, la différence entre hommes et femmes tend à s'atténuer pour ne laisser place qu'à un sujet dont la forme universelle pourrait bien être la vacuité. Selon Marie de Gournay, c'est l'inconsistance foncière de l'espèce humaine qui rend nécessaire l'élaboration d'une éthique de la charité, dont la défense de la cause féminine fait partie.

Pour elle, la misogynie repose principalement sur les préjugés et sur un mauvais usage de la raison. Les misogynes allèguent la prééminence de l'esprit masculin pour légitimer la domination des hommes sur les femmes, mais ils se montrent incapables de faire un bon usage de leur entendement. Ils évoquent une imperfection de la dignité, des organes ou du tempérament féminin. Leur rhétorique en vérité est creuse. Ils se targuent de mots dont ils n'ont même pas pris la peine de comprendre le sens. Il convient de combattre ces stéréotypes.

L'émancipation féminine doit passer par la victoire du relativisme des sexes sur l'essentialisme. Contrairement à ce que les calomnieurs des femmes veulent nous faire accroire, les capacités et les fonctions des individus ne sont pas fixées une fois pour toutes selon le genre. Elles sont susceptibles d'évoluer. Elles n'incombent pas à des natures. Elles sont dues à des conditions sociales diverses et changeantes. Pour la philosophe, l'éducation est une question cruciale. En effet, contrainte d'apprendre seule le latin, l'écrivaine, dont la mère s'oppose à ce qu'elle se cultive, à mesurer l'importance du problème. Les hommes sont naturellement destinés à devenir nobles, tandis que les femmes doivent s'émanciper du rôle de "femme". Cependant, certaines conditions sociales ne permettent pas aux femmes de revendiquer leur changement. Elles sont alors contraintes d'obéir à la puissance masculine. Lutter contre les inégalités sexuelles requiert, en premier lieu, de favoriser un accès semblable des femmes et des hommes au savoir.

Selon elle, l'universalité des identités masculines ou féminines relève d'une fiction. Se référant à l'impossibilité admise par le philosophe sceptique de totaliser le phénomène humain et à sa critique de la notion d'homme en général, Marie de Gournay reprend, avec ironie, le propos selon lequel « il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle bête ». Adaptant directement cet énoncé au problème du dualisme des sexes, elle affirme qu'il y a autant de différences des hommes aux femmes que des femmes à elles-mêmes.

Marie

Marie a lu *Egalité des hommes et des femmes* de Marie de Gournay.

La souffrance est inoubliable

Voilà un sacré philosophe, sombre, nihiliste, qui remet absolument tout en question, même l'intérêt de naître. Le moins qu'on peut dire c'est que ce livre est sombre. L'angoisse et le suicide sont omniprésents derrière chaque pensée...

Tout au long de notre vie nous nous souvenons le plus de la souffrance. Nous nous souvenons de chaque élément, de chaque détail qui a suivi cet événement qui nous a fait souffrir à un moment donné. Au cours de sa vie tout le monde souffre, mais de différentes façon. La souffrance physique ou mentale sont ainsi totalement différentes, mais aussi très semblables en un autre sens.

La première est la seule souffrance qui peut faire surface très souvent et dès un jeune âge : c'est la souffrance physique. Elle est ressentie lorsqu'une douleur est éprouvée sur le corps de la personne. Quand on se coupe, qu'on tombe par terre et qu'on se fait mal. L'origine de cette souffrance laissera alors une marque (cicatrice) sur le corps de la personne et lorsqu'elle verra cette marque, elle lui rappellera une période douloureuse de sa vie. Cette douleur peut être soignée sur le moment, et on peut ne plus avoir mal, mais cette marque contient notre mémoire qui fera surface à la seule vue de cette cicatrice. C'est cette mémoire qui est imbattable et qui ne peut être modifiée, peu importe à quel point on essaye.

Le second type de souffrance est une souffrance psychologique, qui selon moi est la plus difficile à surmonter. Elle n'est pas matérialisée par une marque mais

elle est tout de même ressentie. Ce qui la rend encore plus difficile à comprendre et à décrire pour la personne qui la ressent. Cependant elle se ressent, tout comme la souffrance physique, mais ici la douleur ne porte pas sur une partie du corps qui est blessé. Cette souffrance peut à la fois être à l'origine d'un coup qui nous rappelle un moment très désagréable, et même si cette marque n'est plus visible le moment, elle est à jamais gravée dans notre mémoire et elle nous fait souffrir. Elle peut aussi se manifester par un sentiment comme la tristesse par exemple, et alors c'est un état d'esprit. Elle se ressent plutôt sur la totalité du corps et elle se qualifie comme étant une souffrance submergente. Par exemple lorsqu'on perd un être cher, la tristesse s'empare de nous. Comme quand nous nous coupons profondément le doigt, la douleur est d'une telle intensité que nous n'avons pas mal seulement à l'endroit de la coupure, mais à une surface plus étendue, comme si cela affectait tout notre être, et pour la chasser il n'y a pas vraiment de solution.

La souffrance s'impose à nous, ce n'est pas un choix personnel. Mais on essaye plutôt de la vaincre afin d'être heureux. Ce sentiment négatif nous acceptons qu'il s'impose car nous croyons au fait que nous devons affronter des défis au cours de notre existence afin de permettre au bonheur d'imprégner nos vies. Mais cela n'empêche pas le fait que la douleur est bien présente et que nous nous sentons mal. Pourquoi alors devons-nous nous dire que c'est une épreuve de la vie que nous devons passer ?

La souffrance peut être vaincue cependant nous n'affrontons pas tous ces coups durs de la même façon. Il y a ceux qui arrivent à faire face à la déception, au moment douloureux, et ceux qui les intériorisent, qui les renferme en eux, ce qui rend la souffrance alors encore plus intense. À cela s'ajoute le fait que tout au long de notre vie nous nous souviendrons le plus de la souffrance, comme si nous n'avions vécu que des moments douloureux. Car comme le dit Schopenhauer : "Nous sentons la douleur, mais non l'absence de douleur". Selon lui la souffrance est sensible, par contre leur absence n'est pas sensible. De ce fait la seule sensation que nous ressentons est la souffrance. Lors d'un cas tragique l'instant même nous pouvons nous sentir perdus car le sentiment est nouveau, mais suite à cela nous allons nous souvenir de chaque détail même si sur le moment nous ne les avons pas remarqués. Lors des moments de souffrance nous nous isolons, seul dans un endroit, car nous pensons que personne ne peut nous comprendre, et cet isolement va alors nous enfermer sur nous-mêmes. Cela sera très dur de briser cette prison car elle a été créée par nous.

Même si chacun vit les moments de souffrance différemment cela n'empêche que chacun souffre quand même. Certains enfouissent leurs sentiments au plus profond d'eux-mêmes lorsqu'ils sont entourés, par peur d'être traités de faibles. Car certaines personnes les traitent ainsi étant donné qu'ils n'arrivent pas à surmonter leurs difficultés. Tous ont à peu près le même raisonnement : « Tu n'es pas le seul, il y en a d'autres qui souffrent aussi, même plus que toi ». Alors cela va être compliqué pour eux d'extraire leur douleur. Tous ces commentaires rendent la personne encore plus mal car elle se sentira incomprise. Elle peut même se dire que c'est de sa faute et qu'elle fait du mal aux autres en éprouvant ce mal en elle. Ce qui va souvent entraîner des dépressions, un isolement ou alors un mal-être chez l'individu.

Malgré tout certains vont alors pouvoir s'exprimer et demandent du soutien auprès de leurs proches ou bien d'un professionnel, ce qui est un pas en avant. Je me demande pourquoi c'est tant un tabou de parler de sa souffrance en société. Il faut toujours paraître bien et faire face au moment difficile. La souffrance nous est imposée et il est très compliqué de la supporter ; certains demandent de l'aide au monde extérieurs et d'autres se renferment sur eux-mêmes. Selon moi, afin de vaincre cette souffrance, il faut d'abord sortir de la cage dans laquelle nous sommes et même si c'est difficile il faut pouvoir mettre des mots sur la douleur car elles sont toutes spéciales. Si l'on n'en parle pas nous ne pouvons pas être soutenus et donc nous n'iront pas mieux. Donc il faut que les personnes souffrantes extériorisent leurs douleurs afin d'être soutenues et conseillées et non qu'elles enfouissent leurs sentiments en eux.

Behije

Behije a lu *Pensées étranglées* de Emil Cioran.

Les humains et la guerre

Qui peut être assez fou pour vouloir s'entretenir ? Pourtant au fil des siècles les guerres perdurent encore et toujours. « La guerre, on ne la fait pas : c'est elle qui nous fait. » (Sartre)

Pourquoi les humains font-ils la guerre ? Qu'est-ce qui peut amener un humain à vouloir la destruction d'un autre, comment est-il possible d'en arriver là ? Cette question est une question délicate à laquelle Primo Levi peine à répondre. En effet, il se cesse de se demander : « Pourquoi faisons-nous la guerre ? Pourquoi torture-t-on ses ennemis, comme le faisaient les Romains et comme l'ont fait les nazis ? Pourtant, durant un siècle et demi on avait cessé de le faire, on avait du respect pour les prisonniers de guerre, mais cela n'a pas duré longtemps. »

Cette question nous amène à réfléchir. En effet depuis que nous sommes au collège nous étudions l'histoire du monde et plus particulièrement l'histoire de la France. Depuis les classes de collège nous sommes donc confrontés aux horreurs de la guerre, via les cours que nous voyons et que nous apprenons. Je me souviens très bien de mes années de collège où j'apprenais les cours sur les deux grandes guerres mondiales qui ont bouleversé notre pays. Je me suis rendue plusieurs fois au Camp des Milles. Pourtant je ne me suis jamais réellement posée des questions concrètes sur la guerre, j'ai toujours appris sans réellement mesurer ce que cela représentait. À treize ans je ne réalisais pas que les années 1940 n'étaient pas si éloignées et que certains de nos grands-parents étaient enfants durant cette période.

Je peux dire maintenant que j'ai un petit peu grandi et muri (à mon échelle bien entendu), et la question de l'origine de la guerre me semble alors plus concrète. Certes à travers les pays, les civilisations, les hommes se sont tous fait la guerre à un moment donné de leur histoire, pour des raisons politiques, religieuses, ou encore territoriales. Je me questionne plus particulièrement sur le côté émotionnel, caractériel qui peut pousser des humains à vouloir s'exterminer mutuellement. Le sentiment de haine envers un camp opposé semble être un des facteurs déclencheur,

mais la guerre est surtout un moyen d'exprimer sa force et de la faire ressentir à tous ses adversaires, c'est finalement une compétition de force.

Les hommes sont certes des animaux, mais ils sont pourvus de sentiments, ils sont sensibles et sont à la recherche du contact humain. Mais pourtant pour des désaccords politiques ou sociaux ils peuvent en venir à se faire la guerre. La guerre pose alors un problème anthropologique. Si nous prenons l'exemple des animaux comme moyen de comparaison, nous pouvons constater que les animaux se battent aussi pour des questions de territoire, de nourriture, ou encore pour une place hiérarchique spécifique. Mais nous les hommes, nous nous différencions des animaux par notre fonctionnement. D'abord nous sommes dépourvus dès la naissance d'un instinct contrairement aux animaux, puis nous sommes capables de réguler notre violence grâce à notre capacité à nous cultiver ; le travail, le droit, la religion, la société dans laquelle nous vivons peuvent nous amener à une réflexion qui nous différencie alors de l'animal. L'origine animale de l'homme n'est donc pas l'origine de la guerre, mais c'est bien l'homme qui en est à l'origine. Il est alors bon de se demander si l'humain a un réel besoin de se battre, une envie sans fin, ou s'il possède juste un penchant pour la violence et la guerre.

La guerre est une façon de régler un différend entre des personnes qui ne sont pas en accord. Les hommes sont dotés de sentiments et sont sensibles à la justice et au droit. Nous pouvons alors nous demander si certaines guerres sont justifiables. Une guerre peut être « envisageable » si ceux qui y participent se battent pour défendre une juste cause. Mais ce ne sont pas les participants qui décident, cela revient au Jus ad bellum qui permet de justifier une guerre – si cette dernière entraîne des dommages proportionnels au tort qu'elle vise à redresser, ou encore si elle vise à une cause objective. Une guerre respectant les populations civiles, les lois, les traités, et qui resterait proportionnelle dans l'usage de la force, pourrait alors sembler plus « envisageable », même si trouver un terrain d'entente sans violence reste toujours une meilleure manière de régler ses problèmes.

La guerre semble être alors propre de l'humain, et même si certaines guerres peuvent sembler plus « légitimes » ou « justes » que d'autres, un monde sans guerre serait plus profitable pour tous.

Anaïs

Anaïs a lu *Le devoir de mémoire* de Primo Levi.

Le Mal absolu

Se taire est impossible est un dialogue entre Jorge Semprun et Elie Wiesel sur les différents événements de la Seconde Guerre mondiale. J'aborderais ici les génocides et les crimes contre l'humanité qu'ont commis et que commettent encore les régimes totalitaires comme la Chine.

Le « Mal absolu » une expression qui résume bien la période des camps de concentration. Comment des hommes faisant parti de régimes politiques extrémistes et totalitaires ont-ils pu organiser l'extermination de personnes qu'ils considéraient moins légitimes de vivre qu'eux-mêmes ? La notion d'égalité entre chaque être humain est niée et remplacée par une sorte de « hiérarchie de races », où

les personnes déportées et enfermées seraient les moins bien classées dans cette hiérarchie.

Effectivement dans ces camps l'humanité des gens a été niée. Puis au fil des années elle a été oubliée par les régisseurs de cette extermination, mais aussi par les détenus des camps, réduits par les régimes totalitaires à l'idée qu'ils sont une sous-race à l'espèce humaine. Certains détenus étaient brillants, comme ce professeur à la Sorbonne évoqué par Jorge Semprun. Mais rien n'y fait, ils étaient tous devenus des objets. Eux-mêmes finissaient par oublier leur propre prénom qui avait été remplacé par un numéro.

Je pense que pour ne pas oublier et répéter à nouveau ces crimes contre l'humanité, il est bien de chaque année faire des commémorations. Cependant, il faut aller plus loin. Un passage du livre m'a interpellé, celui où Jorge Semprun dit : « les mécanismes totalitaires qui étaient à l'œuvre [dans ces camps] sont en train de recommencer localement par moments. »

En effet, à l'époque où je vis, il existe encore des camps de travaux forcés qui ont pour but d'exterminer une population. Ici, je pense au peuple Ouïghour vivant en Chine, qui est parqué dans des camps et violemment réprimé. Une fois de plus dans des camps, une fois de plus par un régime totalitaire fondé sur la toute-puissance de l'État, ayant un projet idéologique spécifique et la volonté de tout contrôler. Mais alors pourquoi la situation des Ouïghours est-elle très peu abordée par les dirigeants politiques ? Comme le disent Jorge Semprun et Elie Wiesel : « On ne peut pas s'arrêter à la commémoration, il faut placer tout dans le présent. »

Pour moi, de nombreux pays ont peur d'une sanction économique de la Chine, ou encore ne veulent pas entretenir de conflits sévères avec cette puissance mondiale ; c'est pour cela qu'ils se taisent. Par exemple, les pays plus pauvres sont ceux qui sont le plus sous la dépendance du régime communiste chinois car ils se font financer de nombreuses infrastructures au sein de leur pays et ont, de ce fait, une dette envers la Chine. Ils préfèrent donc ne pas dénoncer ces crimes.

Je pense que la France, qui est pourtant une plus grande puissance mondiale, mais aussi le pays qui a proclamé le 26 août 1789 la notion d'égalité entre chaque être humain avec l'article 1 de la « Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen », devrait prendre des décisions afin de défendre ces principes internationaux et ne pas seulement condamner la situation avec des paroles.

J'ai relié cette « raison » à la raison pour laquelle les camps de concentration comme celui d'Auschwitz n'ont pas été libérés plus tôt dans l'histoire. Les soviétiques et les alliés auraient pu bombarder les camps d'exterminations et les chemins de fers y menant bien avant qu'ils ne soient réellement libérés, avant et pendant la guerre. Mais comme le dit Jorge Semprun : « ce n'était pas une priorité stratégique. »

En 2021, stopper le régime totalitaire chinois dans l'extermination des Ouïghours n'est malheureusement pas pour la plupart des pays une priorité stratégique au point de vue économique. En effet il y a tellement d'argent à perdre que les considérations morales sont oubliées. Par exemple certaines marques comme Zara bénéficient du travail forcé des Ouïghours dans les champs de coton pour fabriquer leurs marchandises, via leurs fournisseurs chinois. Elles ont refusé de modifier leurs modes d'approvisionnement malgré de nombreuses sollicitations.

Peut-être que ces marques ont peur de subir le même sort que certaines organisations comme la NBA dont les membres d'une franchise avaient publiquement critiqué le parti communiste chinois et entraîné donc l'arrêt de mort de la NBA sur le « marché » chinois avec la déprogrammation de nombreux matchs sur la télévision nationale chinoise.

Dans la phrase évoquée plus haut, l'auteur parle également de « mécanismes totalitaire ». On peut faire le rapprochement entre le fait qu'à cette période tout un mécanisme avait été mis en place et qui au fil des années s'est accentué jusqu'à la solution finale. Il avait commencé bien avant la guerre avec la mise à l'écart des juifs dans la société, ou leur recensement avec l'étoile jaune par exemple. Et aujourd'hui ces mécanismes de mise à l'écart et de surveillance prennent le même sens pour les Ouïghours, avec notamment la surveillance à domicile par le biais de « cousins » qui sont en réalité des employés du parti communiste chinois engagés pour surveiller les familles Ouïghours.

C'est comme si l'abîme de l'humanité, avec la création de camps ainsi que le meurtre de millions d'innocents ressortait : c'est le Mal absolu.

Maxime

Maxime a lu *Se taire est impossible* de Jorge Semprun et Elie Wiesel.

La cruauté, une forme de sauvagerie ?

On pense la cruauté comme une attitude animale et sauvage, mais les animaux sont-ils cruels ? Qu'est-ce qui peut pousser l'humain à tirer du plaisir du spectacle de la souffrance ?

Contrairement à l'animal, l'humain a la capacité de savoir si faire une action peut être bénéfique pour un autre ou pas, c'est donc un choix entre faire du mal ou du bien. La cruauté, telle qu'on la définit, est un terme pour désigner l'indifférence face à la souffrance à l'égard d'un être vivant, autrement dit, une absence de compassion pour l'autre ou encore le fait d'en tirer de la jouissance. De là, on peut se demander si être cruel signifie être inhumain, et donc sauvage ?

On dit souvent que le chat est un animal cruel car il joue avec ses proies et se réjouit de leur souffrance au lieu de les tuer directement. Mais se réjouit-il réellement lorsqu'il « joue » avec la souris ? Dans la nature, la cruauté n'existe pas car l'animal agit instinctivement. Par conséquent l'animal tue parce que son action est réglée par sa nature. Par exemple, un lion tue pour manger, un hippopotame tue pour se protéger. C'est donc dans un but précis et nécessaire. Et de cette même manière, il nous est impossible de caractériser l'animal en question comme étant un meurtrier, car l'animal est dans l'incapacité de faire la distinction entre le bien et le mal.

Or l'humain, lui, agit au-delà de son instinct ; ses actions sont toujours effectuées après une succession de réflexions, en anticipant les conséquences possibles. On peut penser que cette aptitude de l'homme provient directement de l'éducation que nous avons reçue. Puisqu'on a été éduqué dès notre plus jeune âge à ne pas être méchant, c'est-à-dire à ne pas faire souffrir les autres délibérément. Pourtant lorsqu'on est jeune on peut faire du mal aux autres sans le savoir, car nous

ne savons pas qu'une certaine chose peut avoir une conséquence négative, parfois même irréversible. Cette idée peut être illustrée par l'image suivante : un enfant peut dire quelque chose de méchant alors qu'il ne pensait pas forcément à ce que l'autre pouvait ressentir. Ou encore lorsqu'il arrache les ailes d'une mouche, on a l'impression qu'il prend du plaisir à voir la mouche souffrir. Mais en réalité, l'enfant éprouve seulement un sentiment nouveau qu'est la satisfaction ou encore de la fierté dissimulé derrière cette manipulation dans la seule ambition inconsciente et naïve de vouloir créer une nouvelle chose. Par la suite, il apprendra les raisons de l'interdit de cet acte par le biais des parents qui ont reçu la même éducation.

Néanmoins peut-on dire que la cruauté n'existe que chez l'homme malgré avoir reçu une certaine éducation pour vivre en société ? On peut penser que si l'homme n'avait pas reçu cette éducation on n'aurait probablement aucun souci à tuer une personne, comme le font les hommes sauvages de la tribu des Sentinelles. De plus, dans la société d'aujourd'hui, on n'a plus besoin de chasser pour manger ; donc à quoi bon donner la mort à un être vivant si ce n'est que pour se défendre. Pourtant certaines personnes prennent plaisir à tuer, par exemple les chasseurs tuent en quelque sorte pour le plaisir et leur égo. Ils tuent pas les animaux parce qu'ils sont en danger ou qu'il y a une nécessité, puisqu'ils cherchent le danger eux-mêmes et ne mangent même pas leurs victimes.

Dans l'essai « Sur la cruauté » Montaigne critique les chasseurs qui infligent la mort aux animaux sans remords ou sans scrupules, ainsi que les personnes qui aiment voir les combats des gladiateurs. On voit ici deux types de personnes : Montaigne qui a reçu une éducation saine, de ce fait il est plus sensible à la souffrance des autres ; et ceux qui sont critiqués, dont on peut dire qu'ils ont reçu une éducation malsaine puisqu'ils sont habitués à voir et prennent du plaisir face à cette violence. Cependant, même étant éduqué et sensible, on est attiré par cette violence qu'on critique par la suite. Ne peut-on pas dire que c'est de l'hypocrisie ? Par exemple, lorsqu'il y a une bagarre entre deux élèves dans la cour de récréation, il y aura une foule qui va les entourer sans pour autant intervenir, mais juste regarder le combat comme une attraction. On peut se demander pourquoi on a ce genre d'attitude. Personnellement je pense que cet attrait pour la violence est dû à une rupture de la vie quotidienne que mène l'homme mais aussi à des lois qui empêchent l'expression de certaines folies ; ainsi c'est amusant de voir ceux qui transgressent ces règles.

Mais lorsqu'on s'inflige des souffrances à soi-même et qu'on y prend du plaisir peut-on dire que c'est de la cruauté ? Ça serait bizarre de dire que c'est de la cruauté si la personne en question aime ça. Pourrait-on cependant dire que ce sont ses proches qui souffriront à sa place ? Finalement, près de la souffrance éprouvée par une autre personne, nous trouvons pas loin la pitié. Mais que signifie réellement la pitié ? Est-elle synonyme d'empathie ou de compassion ? Néanmoins lorsqu'une personne ressent de la peine pour une autre, n'est-ce pas de l'hypocrisie déguisée ? Ressentir de la pitié, n'est-ce pas être cruel envers l'autre de manière enjolivée et dissimulée ? Et si une personne n'a aucune compassion envers celle qui souffre, serait-elle cruelle ?

Cécile

Cécile a lu l'Essai « De la cruauté » de Michel de Montaigne.

L'existence de l'être et son immortalité

Dans son œuvre complémentaire au Monde comme volonté et comme représentation, « Du néant de la vie » Arthur Schopenhauer traite notamment de la question de la vie après la mort. Il évoque l'idée de l'existence et de l'immortalité de l'être, c'est ici ce qui a attiré mon attention.

Tout d'abord, il faut savoir que dans cette œuvre Schopenhauer se questionne sur l'existence et son devenir à partir d'un point précis, à savoir la mort de l'individu. L'existence et l'idée même de l'immortalité de l'être, qui est en fait l'immortalité de ce que l'on appellerait l'âme ou l'essence d'une personne, est héritée de Platon ou encore de certaines religions comme l'hindouisme par exemple.

Schopenhauer explique que la mort serait logiquement une disparition de la conscience. En effet la conscience est un état dans lequel l'individu, vivant, est capable de se rendre compte qu'il est vivant, d'en être conscient ; ainsi la conscience nécessite une certaine capacité de réflexion sur sa propre existence, ce qui induit que la conscience découle de l'intellect. Or, l'intellect ou la capacité à réfléchir est dépendante de divers processus physiologiques qui nécessitent la vie de l'individu, et lorsqu'on meurt ces processus s'arrêtent.

De plus l'individu possède une existence qui lui est propre, une existence individuelle. Cette existence repose en fait sur une notion : l'être ou l'essence d'un individu. Un individu qui existe est par définition un être qui possède une essence qui lui est propre et dont il est conscient ; et c'est ce qui en fait un individu, car il possède une essence qui lui appartient et le différencie des autres individus. Et c'est là qu'Arthur Schopenhauer précise que l'essence d'un individu, ou son "âme", est immortel(le) et donc que la mort de l'individu constitue un rejet de l'individualité ponctuelle que celui-ci possédait durant sa vie, en tant qu'individu – car nous avons dit précédemment que la mort annihile la conscience et donc la notion d'individualité définie plus haut.

La mort apparaîtrait également comme un retour à l'état primitif de l'être, puisque la mort nous conduit au néant. Le néant est en fait l'idée de l'inconscience de l'individu dans son état primitif, c'est-à-dire qu'il n'est pas conscient de sa mort. Ainsi, la mort apparaît comme une non-expérience car on ne peut en tirer des leçons comme on pourrait le faire en faisant l'expérience de n'importe quoi lorsqu'on vit, puisque dans le néant nous sommes privé de notre conscience.

Cette idée d'anéantissement est très intéressante car elle nous permet de comprendre que l'après-vie est dépourvue de sensations. On peut d'ailleurs expérimenter ce sentiment de vide lorsqu'on s'endort. En effet, avant de se réveiller on n'est plus du tout conscient de s'être endormi, c'est un peu comme un avant-goût de la mort.

Aussi, lorsqu'on rêve on pourrait avoir l'impression d'être conscient de nos actes, or il existe une distinction entre la conscience éveillée du rêveur et la conscience de celui qui expérimente le rêve, à savoir son protagoniste, qui même s'il représente le rêveur, est bel et bien différent de celui-ci car il possède sa propre conscience distincte de celle du rêveur. Par exemple, lorsque l'on rêve que l'on court

pour attraper son bus et que malheureusement on le rate, le protagoniste du rêve même s'il est à notre image, est bel et bien celui qui est conscient d'avoir raté son bus, et le rêveur lui, est conscient que ce protagoniste a raté son bus mais de son point de vue externe. D'ailleurs le rêveur n'est pas non plus conscient de rêver. En effet le rêveur assiste à une scène mais il n'est pas forcément conscient qu'il rêve, car même si des événements bizarres surviennent il ne les remarque pas. On prend d'ailleurs pleinement conscience de ce phénomène lorsqu'on se réveille après un rêve et qu'on se rend compte de l'absurdité de son rêve, et qu'il nous plonge dans un état plus ou moins bref d'incompréhension totale de ce qui s'est passé.

Ainsi, l'être est immortel à la manière du rêveur est inconscient de son existence, tout comme le rêveur ne sait pas qu'il dort. En revanche il est conscient lorsqu'il "rêve", c'est-à-dire lorsqu'il est incarné et qu'il vit, à travers l'individu qu'il incarne et à travers ce que celui-ci vit. Enfin on peut dire que la vie vécue est ici l'image du rêve dans notre analogie. Et donc à partir de cela on peut penser que l'être est conscient seulement à la manière du protagoniste du rêve, de ses vies, lorsqu'il est incarné en tant qu'individu. L'être est donc conscient de son existence propre, de son vivant : c'est ici que réapparaît clairement la notion d'existence individuelle. Plus simplement on peut dire que l'individu est conscient durant sa vie du fait d'exister (existence individuelle), mais il n'est pas conscient de l'existence immortelle de son essence, de son être.

Toujours en partant de l'analogie du sommeil, l'être étant immortel, son état de néant est donc comparable à un sommeil sans fin, à un sommeil éternel. Et tout comme lorsqu'on dort il est possible de faire plusieurs rêves, alors le nombre de vies que l'être peut vivre est proportionnel au temps dont il dispose : et comme c'est une éternité il peut donc vivre une infinité de vie.

Cette idée recoupe l'idée de la réincarnation présente chez les Hindous, car le même être, la même âme, est incarné à nouveau dans de nouveaux individus c'est donc bien une réincarnation stricto sensu. La réincarnation nous permet aussi de comprendre qu'une fois qu'on est mort on est anéanti jusqu'à notre prochaine vie où l'on naît de nouveau, et donc le moment entre notre vie une fois finie et notre vie suivante correspond en même temps à l'après-vie et à l'avant-vie : ce qui signifie que ces deux états sont confondus et qu'ils ne sont en fait qu'un seul état d'inter-vies (entre deux vies).

Pour conclure, je dirais donc que l'être de l'individu, à savoir son essence, est immortel et inconscient de son anéantissement, et qu'une fois incarnée il est conscient de son existence individuelle durant sa vie. En revanche, il n'est pas conscient, de son vivant, que son essence est immortelle et qu'elle transcende et a déjà transcendé un nombre incalculable de vies.

Alexandre

Alexandre a lu *Du néant de la vie* d'Arthur Schopenhauer.

Tout ou rien

Dans la mythologie grecque, la mort est au cœur de toutes les réflexions. L'âge, la manière de mourir ou encore le lieu importe. Découvrons pourquoi la mort occupe une place aussi importante chez les Grecs.

La perception de la mort diffère entre chaque personne. Certaines vont la voir comme un soulagement, arrivées à la fin de leur vie, après avoir accompli leurs objectifs ; une mort douce peut convenir à leur état d'esprit. À l'inverse, certaines personnes voient cette mort d'une manière plus faible. On arrive à un stade de la vie où nous ne sommes plus capables de vivre seuls, nous devons être assistés et entourés. Cette situation est perçue comme humiliante à l'époque de la Grèce archaïque, c'est dans ce contexte que la notion de mort héroïque a vu le jour. L'image d'une mort héroïque repose sur le regard des autres et leur reconnaissance ; la vieillesse et l'affaiblissement de l'homme ne doivent pas être vus.

La vie est ainsi limitée par le temps. L'existence humaine ne pouvant pas dépasser un certain âge, il faut vivre au jour le jour. La mort héroïque explicite l'idée que l'homme doit marquer les esprits et se démarquer dans un délai de temps plus court que ce que l'on pourrait penser. Si l'homme doit être confronté à la mort, il faudra d'un point de vue esthétique et pour que la société se souvienne de lui comme d'un bel homme, une prestance et un charisme irréprochable. En effet le physique occupe une place primordiale aux yeux de la société grecque. Cependant cette mort fait obligatoirement intervenir la violence. Une violence au combat, celle des confrontations à mort entre les hommes, pour des questions de justice, de revanche ou de hiérarchie. L'humain qui choisit cette belle mort dans une vie brève va pouvoir vivre sans regret, il vit avec le risque et le danger de s'exposer à la mort à tout instant. Cette morale repose sur les valeurs humaines enseignées dans la culture grecque qui mettent de côté la possibilité d'échapper à la morale guerrière. L'homme a toujours l'opportunité de choisir s'il préfère combattre ou pas, cependant les conséquences de ses actes pourront lui coûter sa reconnaissance auprès de ses semblables, mais également auprès des dieux.

La hiérarchie prend également une place très importante au sein de leur société. Les Grecs se distinguent les uns les autres par rapport à des rang sociaux fixés ; au sommet se situent les dieux, intouchables au peuple mais qui portent un avis critique sur ce qu'il se passe sur terre. En dessous nous retrouvons les « demi-dieux », comme Achille, qui représente tout ce que le héros grec doit accomplir au cours de sa vie pour acquérir la reconnaissance. Puis en bas de la pyramide nous retrouvons le peuple, les guerriers courageux et ambitieux mais encore inconnus de tous, qui attendent une occasion de se démarquer. C'est ainsi que les guerriers issus du bas de l'échelle sociale espèrent en confrontent des guerriers de rang supérieur se hisser plus haut dans cette hiérarchie.

Si nous partons du principe que tous les hommes de la mythologie grecque ne renoncent jamais à combattre, alors, il sortira de cette confrontation un vainqueur et un vaincu. Dans un premier temps, et peu importe la sentence, les deux hommes pourront être fiers d'être allés au combat et d'avoir prouvé qu'ils étaient

braves et loyaux envers la morale guerrière. En effet, pour le vainqueur, la récompense pourra être matérielle, certains combats offrent à la clé des armes, des terres ou bien même des femmes. Elle pourra également être de l'ordre de la reconnaissance et de l'obtention d'une montée dans les rangs sociaux, une distinction, une démarcation par rapport au reste du peuple. Pour le cas du vaincu, et c'est ici que la notion de mort héroïque prend tout son sens, l'homme qui aura su tout au long de sa vie enchaîner les combats avec courage et l'ambition de toujours viser plus haut, mourra dignement. La reconnaissance de l'homme aura été acquise au cours de ses précédents combats, laissant ainsi derrière lui une image positive et valorisante. La mort de cet homme sera peut-être héroïque et on rendra hommage aux exploits accomplis dans sa vie. Mais la mort mène à l'oubli et l'on ne peut le nier. Dès lors que l'homme agit en fonction du regard des gens, et risque sa vie pour obtenir une gratitude, il vit selon le principe du « tout ou rien ». C'est un cercle vicieux qui demande de la persévérance afin d'arriver à ses fins, au statut de héros, car en effet l'homme va continuellement être en quête de renommée, ce qui va, à force causer son oubli.

En prenant compte de la vie menée par les Grecs, j'aimerais mettre en relation ces pratiques morales d'une autre culture avec le monde d'aujourd'hui. En effet, de nos jours, nous ne se serions pas confrontés à un duel ou nous pourrions y laisser notre vie, mais en dehors de cette situation précise, agir selon le principe du « tout ou rien » peut être observable chez les générations actuelles. Je veux ici m'attarder sur les actions quotidiennes qui peuvent, peut-être par hasard, changer le cours de notre vie. Du point de vue des métiers, l'idée de tout abandonner pour se lancer dans un nouveau projet, découvrir de nouvelles choses et repartant de zéro peut être valorisant.

Joséphine

Joséphine a lu *La mort héroïque chez les Grecs* de Jean-Pierre Vernant.

Entre l'ici et l'ailleurs

On connaît tous ce sentiment qui nous prend que l'on appelle la nostalgie. C'est un sentiment que l'on ressent dans le moment présent, dans un endroit précis, mais qui nous fait plonger dans un autre temps ou un autre lieu, avec lequel on se retrouve coincé entre « l'ici et l'ailleurs ».

Dans son livre *La Nostalgie*, Barbara Cassin essaie de définir ce terme et aussi de répondre à la question « Quand est-ce que l'on est chez soi ? », et ce en utilisant trois références : l'Odysée d'Homère, l'Enéide de Virgile et la philosophe Hannah Arendt. Ce texte s'inspire donc des différentes idées de l'auteur pour construire une réponse personnelle à la question : Qu'est-ce que la nostalgie et d'où vient-elle ?

Si l'on considère son sens premier, la nostalgie c'est « la douleur du retour ». Ce mot a été inventé pour désigner le sentiment que ressentaient les mercenaires suisses de Louis XIV. En effet, c'est la douleur que l'on ressent lorsqu'on est loin de chez soi ou de sa terre natale. À ce moment-là, un simple aperçu de cet endroit en rêve ou dans la réalité fait surgir ce sentiment. Seulement, si l'on voit l'Odyssee

d'Homère comme l'Odyssée de la nostalgie, ce sentiment n'est pas seulement la douleur qui nous prend lorsque l'on est loin de chez soi, mais aussi toutes les souffrances sur la route du retour.

Mais plus le temps passe, plus une distance morale apparaît. On grandit et on vieillit, les personnes là-bas aussi, le temps passe sans qu'on s'en rende compte. On ne voit pas l'objet de notre nostalgie évoluer en parallèle de nous-mêmes. On s'en doute mais ce qu'on s'imagine c'est toujours le lieu qu'on a quitté. Tant qu'on n'est pas rentré, le temps du lieu se fige avec notre représentation, raison pour laquelle c'est comme si le lieu et les personnes qui s'y trouvent devenaient immortels pour notre esprit. Mais pourtant on veut malgré tout et plus que tout y retourner, quitte à quitter cet état de suspend temporel et infini. Voilà l'œuvre de la nostalgie : elle nous fait « préférer rentrer chez soi, quitte à y trouver le temps qui passe, la mort et, pire, la vieillesse, plutôt que l'immortalité ».

On voit donc qu'il y a dans la nostalgie un rapport entre le temps et l'espace : « elle choisit la condition de mortel et ancre cette condition dans un lieu ». En effet, la nostalgie fait que nous préférons retrouver l'effet du temps sur nos proches plutôt que rester loin d'eux. Mais ceci est ancré dans le lieu que l'on a quitté, qui reste le support et la base de notre représentation, l'objet même de notre nostalgie. On peut alors parler de « nostalgie du retour », qu'on peut qualifier de fermée et qui vise un idéal : la terre natale ou le chez soi. Le temps de la nostalgie c'est quand on est de retour mais qu'on n'est pas encore rentré, qu'on doit repartir immédiatement après. Parce que c'est à ce moment-là que l'on réalise ce qui nous manque quand on est loin, ce que l'on rate ; c'est une période tellement courte que c'est comme si, avec le temps, on avait juste créé un long souvenir qui s'était joué dans notre esprit.

En plus de ce rapport espace/temps, il y a aussi le rapport à soi. Pour Kant, le nostalgique ne veut pas retrouver le lieu de sa jeunesse mais la jeunesse en elle-même. Et en effet, quand on est nostalgique, on ressent plus souvent l'envie de redevenir ou retrouver qui on était plus tôt dans notre vie plutôt qu'un lieu ou un souvenir défini.

Mais on peut aussi concevoir la nostalgie comme la quête de l'ailleurs. En effet, tout homme vise à découvrir le monde, à voir de nouveaux paysages, car la nostalgie a deux faces : « l'errance » et « l'enracinement ». L'enracinement concerne un lieu. Mais l'errance concerne cette envie de nouveau, de découverte, parce que l'homme a besoin d'air. Cela s'oppose donc à celle que l'on ressent et qui nous pousse à rentrer. Cette nostalgie-là nous pousse à partir, à voyager. Ça peut-être dû au fait que beaucoup ne sont pas attachés à leur terre natale ou à leur chez soi. Dans le cas d'Hannah Arendt, sa terre natale ne représentait rien quand elle a fui l'Allemagne et l'antisémitisme qui y régnait en 1933. Ce n'est pas le pays qu'elle avait ancré dans son identité et qui pouvait la rendre nostalgique (bien qu'elle se sentait allemande), c'est sa langue maternelle qui avait toute l'importance et qui faisait partie intégrante de son identité. En ce qui concerne le « chez soi » ce n'est pas seulement un endroit où l'on vit, où l'on a de la famille, c'est surtout un lieu où l'on se sent accepté, nous, notre langue, nos proches... c'est un lieu qui peut être nouveau et complètement inconnu car « on peut aussi arriver dans un lieu complètement étranger et se sentir chez soi ». Donc lorsqu'on voyage et qu'on découvre l'ailleurs,

on peut se sentir chez soi, et ce, parfois plus que lorsque l'on est avec de la famille ou sur notre terre natale.

Donc, la nostalgie a deux facettes : il y en a une qu'on peut qualifier de nostalgie « du retour », mais aussi une autre où il n'y a pas de retour car elle ne « revient jamais sur elle-même ». Seulement, ces deux nostalgies en apparence opposées peuvent se mêler, lorsqu'un souvenir de la terre natale ou du chez soi se confond avec un ailleurs « a-venir », où l'on formera un nouveau chez soi. À ce moment-là se forme une nostalgie nouvelle, au futur antérieur, celle d'un passé qui va s'ancrer dans le futur, comme par exemple celle que ressent Énée lorsqu'il quitte Troie pour aller fonder Rome.

Anaëlle

Anaëlle a lu *La nostalgie* de Barbara Cassin.

L'assurance d'avoir raison

Il serait intéressant de savoir si l'on a toujours raison lorsqu'on exprime sa vérité. Et par ailleurs, pourquoi cherchons-nous souvent à avoir raison envers et contre tous ?

Dès lors qu'il y a échange d'idées entre deux personnes, l'une d'elle peut chercher à avoir raison, c'est-à-dire à montrer que son propos semble le plus logique et sa réponse la plus adéquate au problème posé. L'un sera alors sûr de son fait car ce qu'il défend lui semblera être la vérité même. Et même s'il a tort, l'humain ne cessera de le nier car il est toujours plus agréable d'avoir raison que de reconnaître les possibles erreurs de jugement dans son débat. Si l'homme était un être honnête, il serait toujours en quête de vérité, il n'aurait d'importance pour lui que de savoir si sa position défendue ou celle de son adversaire est plus ou moins proche de cette vérité. Il est cependant animé par une certaine vanité qui l'empêche de réaliser que son idée de départ pourrait être fautive. Et même s'il s'en rend compte, il faut que les apparences prouvent le contraire. Il va ainsi mettre en place des arguments qui pourront l'aider à faire accepter son idée, même si elle peut être instable. L'art d'avoir toujours raison ne repose donc pas sur la capacité de l'orateur à détenir finalement la vérité, mais plutôt sur sa capacité à persuader son auditoire sur le plan argumentatif ; il faut que le propos opposé perde sa valeur. Il faut ainsi garder à l'esprit que gagner un débat, c'est-à-dire avoir raison aux yeux du public, ne signifie pas avoir raison dans le fond et qu'on détient la vérité.

Dans un sens il est donc possible d'avoir tout le temps raison car tout argument peut être tourné de telle sorte qu'il apparaisse comme vrai. Il suffit pour cela de savoir manier à la perfection le discours et de savoir expérimenter et user de toutes les ressources que la langue offre. Celui qui a cette capacité accède à un grand pouvoir qu'on appelle l'éloquence car il pourra par la parole transmettre clairement toutes ses convictions et susciter l'adhésion du public. Rien de mieux pour arriver à la tête d'un gouvernement par exemple. C'est le cas avec les politiciens qui apprennent à défendre leurs arguments face aux opposants les plus déterminés. Lors d'un débat, ils doivent être capables de dominer l'échange, de montrer la pertinence de leurs idées pour ainsi être le plus apte à diriger un pays. Si l'auditoire adhère à ses

opinions et principes, c'est que l'orateur aura réussi à prouver qu'il a raison, encore plus que ses adversaires, que ses arguments sont les meilleurs et que son discours est en accord avec la réalité. Cependant, ces débats donnent plus souvent lieu à des « spectacles médiatiques » où chacun exprime son idée sans écouter les autres, car il serait dangereux d'apprendre en pleine discussion qu'il y a meilleur que nous en matière d'argumentation. Chacun espère prouver qu'il a raison sur le sujet débattu et tous les stratagèmes sont bons pour y parvenir, en passant par la déstabilisation, la déformation des propos adverses, ou en jouant sur la polysémie des mots. Il faut semer le doute pour montrer l'instabilité des arguments opposés.

Cependant, si l'on part du principe qu'il n'y a qu'une vérité valable et audible, alors dans ce cas il y aura toujours quelqu'un qui aura tort. La vérité peut être définie comme l'adéquation entre ce que l'on pense et ce qui est réel. On ne peut pas toujours avoir raison si nos avis sont différents de la réalité et des autres. En effet, comme les points de vue sont variés entre les humains, cela donne lieu à des échanges divers où les idées se confrontent. C'est un moment qui peut être enrichissant et où l'on peut découvrir que notre conception de la vie peut ne pas être entendue et partagée par tous. Il existerait donc une pluralité de la vérité. Elle donne une société où chacun peut affirmer son point de vue. Comme dit précédemment, si l'orgueil de l'homme n'était pas si prononcé, alors les moments de partage d'idées ne seraient que des sources d'apprentissage et d'écoute. Il faudrait que chacun puisse concevoir qu'avoir raison n'est pas l'unique fin pour se faire entendre. Ce n'est pas parce que l'on a tort que nos idées ne sont pas valables.

Enfin, il ne peut exister qu'une seule vérité car tous les esprits réfléchissent différemment et peuvent concevoir une chose de plusieurs manières. C'est ce qui confère à la société sa diversité. Il existe cependant une compétition entre les êtres humains qui les pousse souvent à prouver que leur raisonnement est le meilleur.

Jeanne

Jeanne a lu *L'art d'avoir toujours raison* de Schopenhauer

Religion et raison sont-elles compatibles ?

L'Homme croyant raisonnable est celui qui aspire à la paix et qui respecte son prochain dans toute sa différence, avec bienveillance. La religion est censée tendre vers les mêmes buts, à avoir l'amour de son prochain, la charité et la concorde. Il semble donc que la Religion et la Raison se rejoignent ? Mais dans la réalité, qu'en est-il ? De tous temps, la religion a guidé l'Homme dans sa façon de vivre. Elle vise non seulement à unir les Hommes par la croyance, mais aussi à poser des limites à leur nature, afin que seule la paix règne dans le monde. Bien qu'elle rassure l'Homme au regard de la mort et de la vie, avec l'existence d'une bienveillance divine et d'un paradis, la religion nécessite une certaine sagesse et raison. Ce principe de croire avec raison est notamment expliqué par l'humaniste et philosophe du XVI^{ème} siècle Erasme, dans la *Complainte de la Paix*. Dans ce traité, il développe l'idée que l'absence de raison dans la religion mène à la division et au chaos dans l'humanité. Il énonce que tous les Hommes d'une même religion doivent

être unis au nom de leur Dieu et doivent avancer ensemble. En ce sens, l'Homme est tenu de penser pour le bien commun et doit mettre de côté ses pulsions égoïstes qui relèvent du mal et de la folie. Croire avec raison, ou vivre sa foi avec raison, mène donc à un monde pacifique et apaisé. En pratique cependant, la mauvaise nature de l'Homme l'emporte sur le bien. L'Histoire en témoigne avec la succession des guerres qui, pour la plupart, sont au nom de la religion. Cette réalité fait transparaître la folie des dirigeants qui causent ces guerres et qui vont à l'encontre des principes qu'ils prétendent respecter. En effet, comment ces dirigeants peuvent-ils utiliser comme prétexte la Religion pour faire usage de la violence ? Ces deux concepts s'opposent en tous points. En s'appuyant sur l'exemple des guerres de religion, le principe de guerre ne fait que révéler la déraison qui habite l'esprit des Hommes. Comment deux peuples qui prônent la même Religion peuvent-ils se combattre alors que leur croyance même se base sur le respect d'autrui et la tolérance ? Cette perversion qui est condamnée par Erasme, se vérifie malheureusement à travers de nombreux exemples, que ce soit avant Erasme avec la Guerre sainte et l'Inquisition, ou plus récemment avec la guerre de religion en Irlande entre Catholiques et Protestants. Cette utilisation de la Religion de façon contraire à ses principes se retrouve dans d'autres religions, avec le Djihad par exemple. Mieux encore, Jérusalem, berceau des trois religions monothéistes, signifie en hébreu « Ville de la Paix ». Elle est pourtant, aujourd'hui encore, le théâtre de guerres de religions. Il ressort de tout cela que la *Complainte de la Paix* est toujours d'actualité. Si Erasme a pu s'inspirer avec justesse de ses fonctions de conseiller des princes pour dresser une telle critique de la Religion utilisée sans raison aucune, il apparaît aussi comme un précurseur. En effet, il annonce les grands thèmes chers aux Lumières du XVIII^{ème} siècle : la Raison, l'Humanisme, la Liberté, la Critique. Pour défendre ces mêmes idées, la guerre ne demeure-telle pas cependant un moyen inévitable ?

Alice

Alice a lu *La complainte de la paix* de Erasme.

Table des matières

Textes libres 9

Est-il possible d'être soi-même ?.....	11
Est-ce qu'on se construit avec les autres ?.....	11
Sommes-nous des moutons ?	12
Peut-on être vraiment libre ?.....	12
Peut-on être libres dans notre société actuelle ?	13
La loi devrait-elle mettre plus de limite	13
à la liberté d'expression ?	13
La justice assure-t-elle l'égalité des personnes ?	14
Le travail est-il récompensé équitablement ?	14
Est-ce que la tolérance est la clé pour s'adapter ?.....	15
La vie au lycée	15
Comment ressentons-nous la solitude ?.....	16
Vivons-nous vraiment notre vie ?	16
La beauté est-elle matérielle ?.....	17
Pourquoi le beau, pourquoi le moche ?.....	17
Trouve-t-on quelque chose de beau.....	18
par soi-même ou est-on influencé ?.....	18
Se perdre dans ses pensées,	18
c'est une forme d'intelligence	18
Écrire	19
Je suis là...	19
Ne pas avoir d'inspiration.....	20
Comment trouve-t-on l'inspiration ?	20
Faire des actes selon son état émotionnel.....	21
L'empathie est-elle vraiment la capacité	21
à ressentir ce que l'autre ressent ?	21
Pourquoi a-t-on peur de la mort ?	22
La mort peut-elle être belle ?	22
La vie nous paraîtrait-elle différente	23
s'il n'y avait pas la mort au bout ?	23
Si l'être humain était immortel,	24
est-ce que ce serait excitant ?	24
Est-ce grave de faire des erreurs ?.....	24
Arrêtons-nous d'apprendre un jour ?	25
Notre vie est-elle un brouillon ?.....	25
L'ambition est-elle une qualité ou un défaut ?.....	26
Méritocratie.....	26
« L'homme est-il maître de la nature ? ».....	27
Peut-on entièrement faire confiance à la science ?	28
Y a-t-il toujours un lien entre l'homme et la nature ?	28
La nature me manque	29
Peut-on dire que les animaux parlent ?.....	29

Forme d'esclavage dans la société d'aujourd'hui	30
Face à la cruauté de l'homme.....	30
Faut-il être pour ou contre la peine de mort ?	31
Le féminisme	32
Les habitudes	32
Les traditions	33
L'importance de la culture chez certaines famille.....	34
Comment choisit-on notre avenir ?	35
Sommes-nous ce que le passé a fait de nous ?	35
Les souvenirs	36
La conscience du temps nous rend-elle malheureux ?	37
Peut-on oublier volontairement notre passé ?.....	37
Discussion avec un inconnu.....	38
Comment faire bon usage de notre temps ?	38
Est-ce possible d'être nostalgique	39
de quelque chose qu'on n'a pas vécue ?	39
« Avoir la flemme »	39
Rêver nous garde-t-il vivant ?	40
D'où viennent nos rêves ?	40
Peut-on vraiment inventer à partir de rien ?	40
L'importance des sens dans le devenir de l'homme	41
Peut-on être toxique pour soi-même ?	41
Le travail de psychologue	42
Le corps.....	42
La danse	43
La maladie	43
Donner trop sans recevoir	44
Peut-on remplacer une personne ?	45
Est-ce que le fait de tout posséder	45
nous rend heureux ?	45
La religion apporte-t-elle le bonheur ?	46
La joie est-elle un sentiment éphémère ?	46
A-t-on besoin d'amour pour vivre ?	47
Mots de tête 49	
Comment ressentons-nous la solitude ?.....	51
Quand peut-on se dire croyant ?.....	53
Peut-on tout pardonner ?	54
La joie est-elle vouée à être éphémère ?.....	56
Pleurer, est-ce être faible ?.....	57
Pourquoi dit-on que les ignorants	58
sont heureux ?.....	58
Pourquoi avoir peur de l'abandon ?.....	60
La liberté du texte libre	63
La mort d'un proche.....	65
Bal masqué	69
L'intelligence nous rend-elle	71

plus heureux ?	71
Pardonne, est-ce un signe de faiblesse ?	75
La mort effraie l'humain	77
Le suicide est-il égoïste ?	79
Peut-on se mentir à soi-même ?	81
Battement(s)	83
Écrire pour exister	85
L'influence que les langues ont sur moi	87
Qui suis-je ?	91
Qui suis-je ?	93
Devoir grandir	97
Le doute est-il une force	99
ou une faiblesse ?	99
Pourquoi rechercher	100
la vérité ?	100
Correspondance 103	
L'argent et le bonheur sont-ils liés ?	105
L'homme est-il maître de tout ce qu'il fait ?	105
C'est quoi les rêves ?	106
Pourquoi continuons-nous de vivre, malgré le fait de savoir que l'on va mourir un jour ?	109
L'existence : Peut-on vivre si on oublie rien ?	113
Et toi ton dernier ?	117
Notre système judiciaire est-il juste ?	122
L'humain est-il esclave de la technologie ?	124
Quelle ressource pourrait-être gratuite ?	126
Les jeux vidéo changent-ils notre comportement ?	129
Dans le monde d'aujourd'hui, que faisons-nous de la culture ? Quelle place lui accorde-t-on ?	132
L'immortalité est-elle une chance ou une malédiction ?	136
Est-ce que vous vous considérez féministes ?	138
Peut-on pardonner le pire ?	140
Le langage permet-il de tout exprimer ?	146
Qu'est-ce que manger en pleine conscience ?	150
Quand est-ce qu'une appropriation culturelle	152
n'est pas perçue négativement ?	152
Le jugement d'autrui est-il un obstacle	153
à l'épanouissement de soi ?	153
Intertextes 155	
L'égalité entre humains	157
Justice ou illusion de justice	158
La désobéissance civile	160
La torture peut-elle être utile ?	161
Où vivre sans différences ?	163
Pourquoi mentir ?	165
Peut-on vraiment tout pardonner ?	166

Passionné d'un travail ou d'un emploi ?.....	168
Le travail, une contrainte ?.....	170
Les humains et la nature :	171
une histoire de ressources	171
La vertu d'humilité	173
Plus humains avec la nature.....	174
Entre l'humain et l'animal.....	176
La vraie nature des sciences et des arts.....	178
C'est mieux maintenant !	179
Une réalité altérée par l'amour	181
Dis-moi si c'était réel	183
Rêver	184
La route vers le bonheur.....	186
Le bonheur pour tou.te.s ?	188
Est-ce que le savoir prive les hommes	190
du bonheur ?	190
Marie, femme à l'avant-garde pour l'égalité	191
La souffrance est inoubliable	193
Les humains et la guerre	195
Le Mal absolu.....	196
La cruauté, une forme de sauvagerie ?.....	198
L'existence de l'être et son immortalité	200
Tout ou rien	202
Entre Pici et l'ailleurs	203
L'assurance d'avoir raison	205
Religion et raison sont-elles compatibles ?.....	206

Index

Abandon: 60
Ambition: 26
Animal: 29, 30, 175, 176, 196, 199
Amour: 47, 60, 181, 183, 186
Argent: 105, 126, 138, 164, 188
Art: 18, 23, 44, 116, 134, 178

Beauté: 17, 18, 22, 135,
Bonheur: 37, 45, 46, 47, 56, 58, 70, 105, 110, 117, 121, 129, 154, 186, 188, 190

Conscience: 37, 41, 51, 81, 89, 91, 93, 100, 105, 130, 150, 175, 181, 190, 200
Corps: 17, 41, 43, 44, 69, 77, 147
Cruauté: 30, 141, 161, 195, 198
Culture: 33, 89, 132, 152, 174

Danse: 44
Désobéissance: 160
Devoir: 13, 81, 97, 140, 157, 165, 173, 174
Don: 44, 126,
Doute: 99

Ecole: 14, 25, 27, 87,
Écriture: 19, 20, 63, 85, 113, 179
Éducation: 11, 142, 153,
Égalité: 14, 32, 124, 138, 157, 163, 180, 191
Émotion: 21
Empathie: 21
Erreur: 24, 25, 30, 36, 100,
État: 122, 160, 161
Expression: 13, 64, 146

Famille: 11, 33, 34, 111,
Femme: 17, 23, 32, 57, 138, 180, 191
Flemme: 39

Grandir: 25, 40, 96, 97
Guerre: 195

Habitude: 19, 32,

Identité: 11, 12, 35, 38, 41, 53, 87, 91, 93, 152, 153, 185
Inconscient: 36, 41, 59, 81, 106, 108, 115
Inspiration: 20,
Intelligence: 18, 27, 58, 70,
Invention: 40,

Jeux vidéo: 129

Justice: 14, 31, 122, 143, 157, 158, 161, 167

Langage: 29, 87, 146, 205

Liberté: 12, 13, 16, 19, 30, 34, 35, 63, 97, 112, 124, 152, 160, 170, 178, 197

Loi: 12, 13, 122,

Lycée: 15

Maladie: 45, 69, 83, 180

Manger: 150, 177

Mensonge: 81, 165

Mémoire: 36, 37, 39, 85, 113, 167, 193

Mode: 12

Mort: 22, 23, 24, 31, 65, 77, 79, 83, 109, 115, 117, 136, 200, 202

Nature: 27, 28, 29, 126, 171, 173, 176

Nostalgie: 39, 97, 203

Pardon: 54, 75, 79, 140, 166

Pensée: 18, 85, 147,

Pleurer: 57

Perception: 41, 182

Personne: 45

Psychologue: 42

Punition: 144, 158, 161

Raison: 161, 205, 206

Reconnaissance: 94, 202

Religion: 13, 46, 53, 158, 206

Réussite: 26

Rêve: 23, 40, 106, 184

Science: 28, 100, 178

Solitude: 16, 19, 21, 51, 95

Suicide: 79

Technique: 27, 28, 124, 168, 171, 178, 179

Temps: 23, 24, 35, 36, 37, 38, 46, 56, 96, 112, 117, 170, 203

Tolérance: 15,

Tradition: 33, 36,

Travail: 14, 27, 45, 168, 170, 197

Vérité: 100, 205

Ce recueil contient les textes de

Fiorella Alessandra

Miriam Amri

Maxime Augé

Marie Aurier

Emreh Aydin

Behije Berisha

Cyrine Chettab

Aïssata Cissé

Gaby Crochant

Anouk Deshoulliers

Margot Estrade

Cléo Goulet

Shaïna Kassim

Alice Levy

Célya Mabed

Maïssane Mabrouki

Emma Mangiaracina

Jeanne Meunier

Nazik Mohamed Nur

Mélissa Mouhet

Joséphine Muël

Anaëlle Ouaknine

Assad Saïd

Alexandre Santerne

Milo Schwal

Anabel Silberstein

Noémie Temes Zaak

Paul Vandewalle

Lila Verdu

Cécile Wang

Alexandra Yesayan

